Denis Duclos, (duclos.denis@wanadoo.fr)

Geo-anthropology-com

Delhi-Seigny, février 2016

Chers amis,

J’ai choisi de publier directement sur Createspace et Amazon -par le biais de la petite maison « le Translatador »- plusieurs de mes livres récents. Je vous en adresse la liste ainsi que quelques lignes de sommaire, le fac-similé de leurs couvertures, et quelques « bonnes-feuilles » significatives des contenus.

Ces ouvrages sont en effet devenus impubliables par le grand système éditorial très largement inféodé, qui régente aujourd’hui l’œuvre écrite, véritable crible de censure automatique pesant sur la liberté de penser pour ne conserver que le « main stream ». La plupart des éditeurs y sont -consciemment ou non- piégés, se transformant en concierges d’une « politically correctness » de plus en plus mièvre et ennuyeuse, et d’un encombrement de médiocrités, tendant à repousser un grand nombre de gens, et surtout de jeunes, loin de la lecture.

Par ailleurs, très peu de libraires acceptent encore de jouer le jeu d’une « ubérisation » du livre par le biais d’Amazon. On les comprend d’autant plus que la plupart ne saisissent pas encore à quel point le corporatisme infernal de la machine éditoriale et de diffusion est en train de tuer à petit feu la réflexion et le talent véritables. Pourtant, cette « ubérisation » est devenue, hélas, un moyen temporaire de se défendre (notamment en matière de « peau de chagrin » des droits d’auteur), avant d’être contraints d’en venir au *samizdat* courant sous le manteau de lecteur en lecteur ...

Je vous serais infiniment gré de parcourir les résumés de couverture (que l’on peut aussi trouver en tapant mon nom sur l’adresse d’Amazon ou de Kindle). Ces livres valent entre dix et vingt euros et sont imprimés aux Etats-Unis, le système français ne permettant pas encore une qualité suffisante et des garanties comme le numéro ISBN ainsi que le copyright protégeant l’auteur.

Si les ventes n’en sont pas imperceptibles, leur produit servira à organiser une série de séminaires autour du concept de « pluralité » (voir mon site geo-anthropology.com).

Si vous commandez un livre et le trouvez intéressant et utile, puis-je vous demander de laisser un commentaire sur Amazon ? Et, évidemment de le recommander à des amis !

Merci d’avance,

Denis Duclos

# Notice sur les livres de Denis Duclos disponibles

# sur Amazon.com et Kindle

# (et/ou à commander par votre librairie)

## I. Livres publiés par les éditions du Translatador ([translatador@translatador.com](mailto:translatador@translatador.com))

Ces livres, publiés en 2015-2016 ont été écrits au cours des dix dernières années. Ils constituent deux gr*ou*pes :

Les ouvrages de philosophie et d’anthropologie politique,

et les romans (anticipation, dystopie, fantazy).

Ces deux ensembles sont complémentaires : Denis Duclos y explore, en suivant la loi de chaque genre, le thème de la « pluralité » comme avenir nécessaire d’une mondialité oppressante ; comme avenir réellement différent des hésitations historiques classiques entre fanatismes et répressions, entre Etat et Marché, etc.

La pluralité n’est pas la « diversité » chatoyante, superficielle et finalement très intolérante du supermarché des Bobos-hipsters abreuvés, telle une caste de faux-bourdons privilégiés, à la source sucrée des « liquidités » financières et publicitaires aspirant la manne illusoire des algorithmes.

La pluralité est *aussi* un ordre mondial, mais se détachant de la fascination par la seule technologisation de l’espèce, cette forme de suicide collectif. Cet ordre potentiel serait cette fois réellement nouveau, car découlant d’un pacte futur de respect mutuel absolument inédit entre grandes façons autonomes de vivre ensemble, ces dimensions « anthropologiques » n’étant pas en nombre infini, mais s’opposant à partir de quelques passions irréductibles divisant chaque Humain au cœur de lui-même : l’urbanité, la nature, la culture, la technique.

Encore qu’un partage du monde entre territoires dominés chacun par l’une de ces passions ne suffise pas, puisqu’il serait rapidement investi par de nouvelles bureaucraties, ces tendances presque insurmontables à l’assoupissement collectif, au dortoir planétaire de la non-mort (ce rêve « pour Tous » du pouvoir absolu). Il faut donc **imaginer** un facteur de mouvement, de dérèglement, de réveil, de survie : ce que l’auteur retrouve dans le personnage du « Frangin », bien nommé s’il en fût puisqu’il vit… sur les franges.

On aura compris qu’il s’agit ici de la face « romanesque » d’un travail théorique systématique élaboré par ailleurs. Elle s’adresse surtout à des lecteurs encore habités d’un enthousiasme juvénile pour la critique dystopique, l’utopie, voire le conte politique.

Dans l’autre volet, encadré par l’esprit de sérieux disciplinaire, a d’abord été travaillé, avec une sorte d’acharnement à l’encontre des modes et des dérives de confort et de peur, l’histoire et la géographie de la pluralité (diachronie et synchronie du phénomène), telle qu’elle paraît être une solution indispensable à toute installation face au paradoxe inéluctablement associé à l’autoréférence, à l’unité, l’unicité et l’unarité découlant de toute TOTALITE humaine (qu’elle ait été royale, impériale ou désormais planétaire). La pluralité de nos passés, bien que toujours vouée à être noyée dans de nouvelles totalités plus larges, peut faire leçon : elle semble avoir été toujours la façon la moins coûteuse et la moins souffrante d’échapper à la folie et au mutisme d’états où la parole n’est plus possible, *par manque de comparaison disponible ou licite.*

C’est pourquoi, les livres proposés explorent un parallélisme entre une historialité de la parole, à l’intérieur des conversations qui déterminent une destinée cyclique, et une historicité des faits de culture : ainsi de la pluralité des monothéismes en Occident, ou de celle des philosophies de l’identité en Orient. Ainsi des conversations que, finalement, incarnent de grands Etats-Nations, qui sont autant de … positions en dialogue souvent conflictuel.

Dans ce registre, l’auteur en vient bien à proposer une forme future de *pluralité mondiale* gérant à sa manière l’oxymore qu’elle présente inévitablement, en insistant sur le travail révolutionnaire qui devrait parvenir à substituer un régime de souverainetés partagées à celui, totalitaire *par essence*, des Etats-Nations et de leur production commune : l’Etat-Monde. Mais il incite alors le lecteur à retourner aux Romans, où cette anticipation peut se nourrir d’un imaginaire vif, y compris en se libérant d’une lourde tâche programmatique.

Celle-ci, Denis Duclos en fait l’aveu, doit être entreprise par d’autres, de bien plus jeunes. Au moins leur aura-t-il laissé, en tant que savant chenu et quasi-sage averti par de longues années de questionnement et de maturation, quelques pistes de rêve autant que de réflexion, aptes à soulager quelque peu le travail titanesque qui les attend : remodeler de façon viable notre habitation de la Terre, cette merveille isolée, sinon unique dans l’espace glacé, perdue parmi ses explosions stellaires si nombreuses et si lointaines.

## II. Ouvrages parus aux Editions La Découverte, Presses Universitaires de France, Payot-Rivages, Poche-Agora, J’ai Lu, L’Harmattan, Nikta, Berg International, Daedalo, Anthropos, (etc.) entre 1996 et 2007.

Ces livres, également disponibles sur Amazon et chez votre libraire, ne sont pas présentés ici. Ils forment en quelque sorte, une préhistoire de la « fournée » la plus récente. Elle est également balancée entre le registre théorique (la question de la pluralité des passions et des grandes dimensions anthropologiques), et le registre romancé (cette fois projeté dans un semi-passé mythique et de Caraïbes inventées, ou dans une Provence vulnérable à toutes sortes d’occupations monstrueuses, mais où toujours se trouve posé, de façon lancinante et passionnante, le problème de la pluralité de n’importe quel monde soutenable).

Ah, encore un mot : Denis Duclos tient à profiter de cette notice pour honorer quelques personnes pour lesquelles il avoue (et voue) une grande affection, réponse presqu’animale au soutien qu’il a cru en recevoir au travers de leurs œuvres magnifiques, empreintes de savoirs immenses et d’une inhabituelle humanité généreuse.

Du côté de l’esprit de sérieux (mais que ces auteurs savaient torpiller à leur façon) : Jacques Lacan, Claude Lévi-Strauss, Michel Foucault, Mary Douglas, Michel Freitag, et Alain Caillé (« bien que nous nous disputions encore à propos de son grand projet convivialiste»).

Du côté du roman -et de celui qui compte, n’étant pas prisonnier du salon littéraire et de ses censeurs de cour, caniches mordeurs au service de la petty noblesse de loft- on aimerait aussi mander en parrainage quelques Anglo-Américains : Aldous Huxley, Terry Pratchett, Jack Vance, le géant Philip K. Dick, John Kennedy O’Toole, et certains Grand-Russes heureusement morts avant que Djougachvili ne les mange. Etrange, non, cette division du travail : des Européens penseurs, des Anglophones et Russes rêveurs ? Denis Duclos aura, en Français de France non encore déchu de sa nationalité, essayé de tresser un lien, de combler ce gap, suivant l’adage répété par une belle voix grave dans le métro de Londres : « Mind the gap ! Mind the gap ! », pour éviter les suicides par glissade involontaire sous le « Tube », cette post-modernité déjà ancienne, qui s’arrête si peu pour nous attendre.

Le Translatador

(Les pages suivantes sont consacrées à une présentation de chaque livre, n° ISBN et prix inclus, pour les livres matériels et les formats Kindle.)

# 1. Essais et études de philosophie

# et d’anthropologie politique

# par Denis Duclos

## Présentation générale

Plusieurs de ces travaux sont consacrés à l’histoire de la culture humaine débouchant sur une mondialité accomplie ou approfondie.

Une lignée plus précise est consacrée à l’étude de certaines constantes culturelles(dans la foulée du livre paru en chez Anthropos : *L’invention du langage*) : *Histoire de la parole,* et : *culture humaine et société-monde.*

L’auteur y entrelace deux recherches fondamentales d’anthropologie politique : celle des processus conversationnels, dessinant certaines « destinées » de la parole dans tout champ culturel, et celle de l’historicité de la pluralité dans les cultures humaines. Le lien entre les deux objets tient au fait que le mouvement inéluctable de toute métaphore (comparaison, acte de parole essentiel) vers la métonymie, la catachrèse puis le paradoxe, se trouve répercuté dans l’histoire « historique » : celle-ci fonctionne aussi, en fin de compte, comme un mouvement tentant d’échapper à la pluralité vers une totalité, mais rencontrant inévitablement, au moment où elle trouve son unité et son unicité, l’autoréférence paradoxale qui, insupportable, la rejette vers la pluralité comme solution la moins folle.

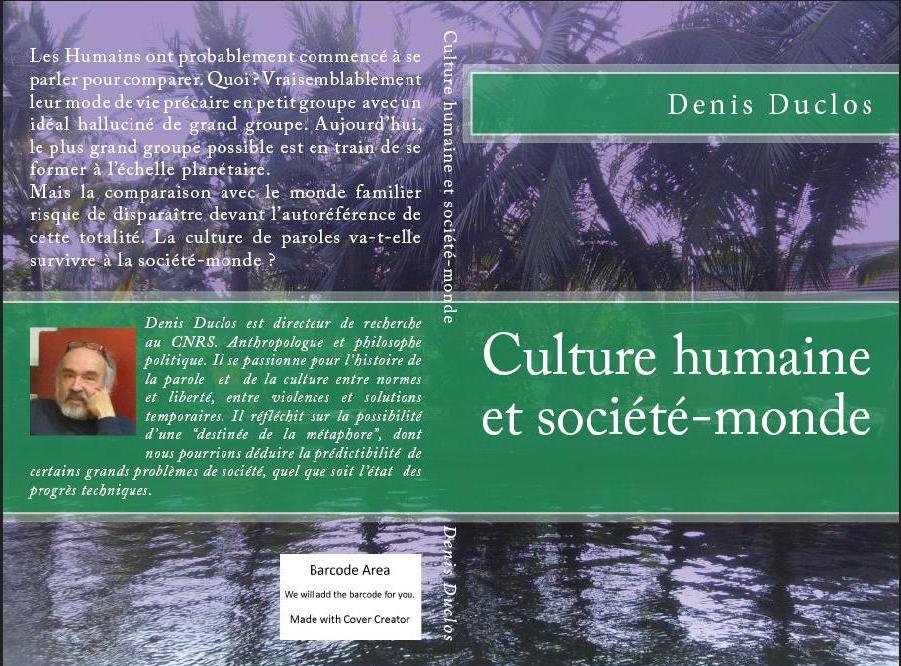
Une autre lignée de livres est consacrée à la description des formes actuelles et à venir de la pluralité, sur la base de la théorie de la parole.

Il s’agit de : La pluralité comme solution à la mondialité, de : Ceci n’est pas l’Humanité, Une politique de l’Espèce est-elle possible ?, et de : Demain, la planète Pluralité.

Elle se complètera de deux essais sur la crise contemporaine : Le « Pour tous » comme algorithme et délire : démocratie-monde ou masse immonde ? et du livre des vérités cruelles sans solution ! (à paraître fin 2016),

Enfin, sous presse : un recueil d’interventions au séminaire Géoanthropologie-2015 : *de l’immonde dans la mondialité.*

1.



204 pages, 9 euros, 55 cts

ISBN-13: 978-1519674838

ISBN-10: 151967483X

BISAC: Social Science / Anthropology / Cultural

Présentation

L'histoire de notre culture humaine est-elle, comme le dit Macbeth pour sa propre vie "« un récit conté par un idiot, plein de bruit et de fureur et qui ne signifie rien » ? Ou bien est-elle, en dépit de tout, déterminée par la logique d'une conversation ? Celle-là même qui, de tout temps, nous pousse à rechercher le plus grand groupe, voire le groupe complet, total et universel ? Si cela est vrai, l'histoire serait alors vulnérable à l'illogisme, et pire, au paradoxe révélé par toute autoréférence. Une folie ne guette-t-elle pas spécialement notre société totale, notre humanité-monde ? Comment, si c'est vrai, pallier l'approche de l'antinomie terminale par une possible pluralité ? Comment la pluralisation de la société planétaire peut-elle réaliser le refoulement nécessaire de l'unité absolue ?

Comment peut-elle rende vivable, en se redivisant à l'intérieur et en profondeur, l'absence d'extériorité qui nous attend pour longtemps sans doute ? Pour répondre à ces questions qu'un pur historien comme Fernand Braudel se refusait obstinément à poser, l'anthropologue doit se demander en quoi la mondialité éveille en nous, Humains, l'expérience de pluralités anciennes, voire primordiales : celles qui, dès la naissance de la parole comme comparaison, permettaient de contourner notre dilemme de primates parlants : être ceux qui sont obligés d'être libres. Une certaine tétralogie de signifiants fondamentaux offre peut-être une solution : opposer Sociétal et Familier sans écraser l'un par l'autre, confronter le Sentiment et la Règle, pour y retrouver l'incomplétude salvatrice. L'auteur nous convie à suivre cette piste, pour mieux déchiffrer et dépasser ces étranges malaises culturels qui nous accablent au moment même où l'humanité s'unifie.

Table des matières

[Chapitre I :](#_Toc436938285)

[Le « parlage » comme tension collective permanente vers l’unité humaine 7](#_Toc436938286)

[Chapitre II](#_Toc436938287)

[Une source autonome de la poussée vers l’Un : l’énergie du ressentiment 19](#_Toc436938288)

[Chapitre III](#_Toc436938289)

[La quête de pluralité comme sens actuel d’une histoire de la subjectivité 43](#_Toc436938290)

[Chapitre IV](#_Toc436938291)

[La pluralité dans l’histoire humaine 71](#_Toc436938292)

[Chapitre V.](#_Toc436938293)

[Champ et structure de la pluralité culturelle à l’âge planétaire 101](#_Toc436938294)

[Conclusion 123](#_Toc436938295)

« Bonnes-feuilles » :

# Le « parlage » comme tension collective permanente vers l’unité humaine

Langage, langue, parole : les intellectuels intéressés à ces questions les ont soigneusement distinguées, tout comme la pratique populaire le fait. Mais ils ont souvent tenté de formaliser ces distinctions sans ressentir leurs liens dynamiques, historiques, dramaturgiques, subjectifs. Ils n’ont pas, sauf exceptions, reconnu qu’étant engagés dans la parole au point que notre raison en vacille et que notre vie en tremble, nous ne pouvions « raisonnablement » en traiter comme s’il s’agissait d’une factualité matérielle et instrumentale ou d’une idéalité.

Que la *parole* vienne en premier dans notre expérience actuelle, ce que rappelle la fameuse phrase de l’écriture sacrée – au commencement était le verbe- ne signifie pas qu’elle ait été tout-à-fait première dans l’aventure humaine. A moins de considérer dans la parole son trait élémentaire, inscrit dans l’origine grecque de son terme même : »paravole », à savoir : rapprocher. Oui, vraisemblablement, l’acte distinctif de l’Humain depuis qu’il l’est devenu, c’est sa tendance à évoquer une proximité entre deux « signifiés », quel que soit le moyen (physique ou verbal, naturel ou artificiel) dont il se sert pour réussir ce geste.

Pour ce qui concerne les *langues*, nous comprenons –en reconnaissant plus tard que d’autres ne parlent pas la nôtre- que ce sont des phénomènes collectifs enveloppant les paroles, mais qu’elles sont aussi traductibles : les enfants d’une cour de récréation cosmopolite en témoignent en quelques heures. Quant au *langage,* nous l’atteignons par un effort d’abstraction et de généralisation de type universitaire, et l’on aura beau pointer pour nous ce que nous sommes en train de faire en parlant ou en traduisant, il s’agira toujours d’une idée extérieure, superfétatoire. Molière l’a bien croquée dans le personnage du maître de prose de m. Jourdain.

Avant de parler en langues, ou même de présenter à la dissection académique un organe nommé « capacité de langage », je crois que nous avons tenté un énorme effort pour produire une image, une métaphore crédible de *notre* humanité –opposée à d’autres-. Autrement dit : la première métaphore –et il y en a nécessairement existé une, nous allons voir pourquoi– n’est pas une « parole » au sens ordinaire du terme. Ce n’est pas une simple « figure de style », ou « trope » à l’intérieur d’une phrase. C’est bien un « rapprochement » suggéré à autrui, (ou évoqué avec autrui) mais il prend plutôt la forme d’une poussée collective, d’un chant dansé, martelé, colorié – aurait dit Rousseau–, probablement aussi accompagné de projections quasi-scripturaires.

C’est encore –du même tenant– un rituel, une répétition, une relance, un réemploi, tout cela *dans le seul but de faire tenir durablement* l’hallucination de « l’être ensemble ».

La forme première de la métaphore, son prodrome nécessaire comme jouissance d’être-en-collectif, est l’hallucination voulue du Tout social, peut-être expérimentée comme addiction grâce aux drogues tôt découvertes, et finalement maintenue par le rituel partagé par chacun (ce qu’on retrouve renouvelé dans certaines sectes « New Age »). Notons qu’à ce stade premier, nous ne sommes encore ni dans le langage – plutôt dans une création collective multiforme peu structurée –ni complètement dans la parole –puisque celle-ci ne peut encore proposer sa place comme réaction, et pas seulement comme participation, acquiescement automatique.

Toutefois, il s’agit bien déjà d’un phénomène qui nous sépare des autres grands singes, y compris de ceux qui nous étaient quasi-identiques anatomiquement, et aussi d’un type d’actes que nous continuons à réaliser aujourd’hui à milliards d’interlocuteurs : quelque chose qui a radicalement changé en nous il y a quelques dizaines de millénaires, entre Es Skhul et Cro Magnon, et s’est poursuivi sans changement de fond jusqu’à aujourd’hui, près de cent mille ans après.

Ce quelque chose qui permet *aussi* de créer des parures, de changer de support d’outil, de tailler des hameçons, de dessiner un plan d’habitat, de fixer une sépulture, c’est, très probablement cette « culture » plus profonde que son seul alignement langagier, linguistique et « parabolique » (mot dont vient la « parole »), et qui réside encore en nous, presque inchangée.

Son essence n’est pas le recours au larynx phonatoire (bien que celui-ci s’avérera bien utile), mais plus largement elle est l’acte physique de comparaison entre deux objets… absents. Pensons au muet Harpo Marx quand il essaie de « faire dire » une suite de sons à un interlocuteur, ceci pour le pousser à découvrir un sens nouveau, imprévisible au départ.

Les objets à comparer en premier lieu ne sont pas n’importe lesquels : ils ne sont probablement pas des choses, au sens trivial du terme. Ils ne portent pas telle ou telle utilité ou fonction matérielle immédiates, et en tout cas jamais indépendamment de la valeur qu’elles prennent -ou qu’elles donnent- à des personnes. Les objets « qui comptent » sont surtout les témoins des forces que les Humains constituent avec vous -ou contre vous-.

L’objet le plus important n’est pas présent, et son absence même le rend plus crucial encore. Pourquoi ? Parce qu’il est… à construire ensemble, et parce que son existence même -encore imaginaire- dépend de la réussite de l’acte de suggestion de ce « tous ensemble » –désormais si essentiel pour la survie de chaque petite famille– mais jusque-là trop vaste pour tenir bon par la seule opération des systèmes affectifs organisant la forte solidarité du petit groupe d’apparentés génétiquement.

Nous appellerons ce grand objet crucial idéalisé, à faire, à répéter, à conserver, à réparer, le « référé » de la métaphore.

Quant à l’objet qui sert la construction de ce « tous ensemble », (ce qu’on nommera le « référent »), il est absent aussi, mais en un autre sens : il désigne justement le petit groupe affectif, généralement utérin (enfants de la même mère) et réellement existant, mais qui, jusque là, *n’était pas désigné,* et manquait donc de mots pour se dire. Sa présence concrète indéniable n’était pas ressentie comme telle, alors que, devenant élément d’une métaphore (« le grand groupe est ta vraie famille », par exemple), il est pour ainsi dire expatrié, déplacé de force dans la région du « raisonnement » (disait encore Rousseau).

Il est abstrait de sa propre réalité, toute chargée de sentiment immédiat et sans aucun besoin de paroles, pour devenir un terme, un mot, même si ce mot se connote facilement avec des contenus évoquant toute la gamme des sentiments forts et directs.

Observons aussi un pas décisif : le recours à un troisième terme, celui-ci purement instrumental -au moins dans sa fonction essentielle- et qui est le « moyen » de la comparaison : aune, mesure, registre de qualités, etc. Sans ce « moyen terme », pas de comparaison, pas de métaphore, même si nos intentions sont déjà claires et visant une répétition programmée. A l’inverse, quand bien même nous serions encore plongés dans une hallucination désirante, floue, peu consciente d’elle-même et de son but, l’apparition du troisième terme comme « prédicat » à attribuer au référent comme au référé, suffit à inaugurer une métaphore en plénitude. Pour autant, ne confondons pas le moyen et le but (ce que, néanmoins, la destinée historique des comparaisons n’arrêtera pas de faire) : si la trouvaille géniale du moyen-terme est indispensable pour « instituer » la parole, celle-ci comme acte ne lui est jamais réductible. *La parole vient décidément avant la langue et le langage.*

Le double acte d’imaginer un référé – comme désignant un « super-objet » supposé doté de bien plus de qualités que son référent réel (mais idéalisé) – et de déplacer ce référent dans la sphère même d’une comparaison (le moyen terme), peut à juste titre être appelé « métaphore ».

Vraisemblablement, il s’agit même de la première et principale métaphore, pour autant que, sans elle, l’humanité ne peut commencer à grandir comme groupe, ni donc à garantir son avenir dans une compétition terrible : sans elle, en effet, rien ne peut être capable d’amener les sentiments les plus puissants, liant et défendant le petit groupe, jusqu’au niveau d’une plus vaste entité de reconnaissance et d’affection réciproques.

Etre capable de mourir pour les siens est très accessible au primate. En revanche, lorsque « les siens » sont devenus une vaste nation, le primate a été remplacé par l’humain, un primate « métaphorisant » cette nation comme cause suffisante pour mourir, *comme* on le fait (spontanément) pour ses enfants.

La nécessité de cette métaphore pré-langagière et même pré-parolière entre petit et grand groupe devient évidente, *du moment* que nous acceptons la perspective darwinienne d’un avantage adaptatif crucial accordé au groupe qui, d’une façon ou d’une autre, peut s’allier fermement à d’autres, dans le but de former à plusieurs une « société plus nombreuse ». Darwin examine bien –dans *La descendance de l’Homme* - l’avantage de la vertu, de l’héroïsme, de l’altruisme, dans les chances de survie de la bande de primates. Il ébauche aussi quelques propositions sur le langage humain. Mais il ne va pas jusqu’à construire une explication sur un fait absolument décisif concernant notre humanité, mais qui n’était pas encore avéré à son époque : qu’elle s’est dégagée d’une terrible conflictualité chronicisée dans la corne de l’Afrique vers moins 60 000 ans, grâce – et seulement grâce – à une capacité de constituer *des groupes beaucoup plus nombreux* que les tribus concurrentes et avoisinantes.

Nous n’irons guère plus loin dans cette expérience en pensée, relativement inédite bien qu’assez simple, et nous n’avons pas l’intention d’entrer dans la série des ergotages sur sa vraisemblance ou son aspect « mythique ». Notons seulement qu’elle ne remplace pas le « mythe freudien » du meurtre du chef de horde tout puissant sexuellement, par ses fils, ces derniers s’interdisant du même coup mutuellement de le remplacer dans son pouvoir exorbitant. Elle se situe plutôt dans un passé plus lointain, celui de la formation de l’idée de « groupe » *en tant que métaphore,* laquelle implique, dans sa réalisation, que des formes d’échanges bien ritualisées soient trouvées entre les familles appartenantes pour stabiliser le grand groupe « commun ».

L’échange « de femmes » – cher aussi bien à Freud qu’à Lévi-Strauss – induisant la prohibition de l’inceste reste, dans ce cadre, une hypothèse forte, mais notre schéma de départ de la culture permet d’en relativiser le statut, et de le décaler dans le temps. Car la « loi » est d’abord celle d’une participation de chaque individu à l’hallucination désirée du « Tout », et c’est de cette obligation d’adhésion intime que proviennent une variété de « devoirs » pour chacun et chacune.

Le pacte entre les mâles est bien évidemment l’un des devoirs les plus fondamentaux, mais il s’impose comme tel parce que *l’idée de loi est déjà là*, dans sa fonction immédiate de « production de la société ».

N’oublions pas à ce propos que, si l’on lit Shirley Carol Strum dans ses grandes études des babouins du Kenya, il apparaît que d’autres solutions ont pu être choisies par des primates pour passer de la horde à la troupe de centaines d’individus : ainsi de la « hiérarchie des harems », qui établit un compromis entre la « possession de toutes les femelles » (qui n’existe d’ailleurs chez aucune espèce de grands singes) et le principe de domination masculine.

D’autres techniques sociales comme celle de « l’amitié » entre femelles et mâles de troupes étrangères peuvent aussi limiter la conflictualité, produire une intermédiation entre appartenance et hostilité. Les recherches de Jane Goodall ou de Frans De Waal montrent d’ailleurs que chez les chimpanzés aussi, c’est le compromis qui est de mise : les mâles supposés « dominants » ne peuvent régner qu’en partageant nombre de leurs prérogatives avec des proches ou des anciens, voire avec leurs mères et leurs compagnes !.

Nous incitons donc le lecteur à se plonger dans de passionnantes études éthologiques, mais nous en resterons ici au principal : la voie humaine a bien été celle du rapprochement, de la comparaison, de la métaphore entre deux réalités évoquées, déplacées dans le raisonnement : celle « existante » mais faible du groupe affectif immédiat, et celle « prospective » du grand groupe, ce dernier pouvant être auto-produit et perennisé par l’acte de métaphorisation lui-même.

Et c’est bien cela qui constitue le cœur de la trouvaille culturelle *d’homo sapiens* : il n’a pas besoin de fabriquer un bunker, ou de tisser un système d’échange fixe liant de très nombreux individus entre eux (comme les babouins). Il suffit qu’il se réunisse entre membres se reconnaissant mutuellement « appar-tenants » pour manifester leur adhésion et leur constante réaffiliation. La gestuelle métaphorisante, pour autant qu’elle est réciproquement reconnue, est l’acte réalisant et répétant le groupe lui-même !

C’est assez extraordinaire du point de vue de l’inventivité, et en même temps, nous voyons d’emblée comment l’espèce qui se lie à cette procédure engageant tout un chacun dans la répétition se contraint à des pratiques lourdes, mobilisantes et fragiles.

Faut-il, pour se savoir ensemble, danser tous les jours, sans interruption ? Faut-il revenir souvent dans des lieux sacrés, marqués et toujours davantage réimprégnés de notre présence en tant que membres (par exemple en peignant le contour de nos mains jusqu’à ce que toute une vaste paroi rocheuse soit couverte de nos empreintes ?). Faut-il que nous répétions inlassablement tel sacrifice, tel chant, telle processus initiatique pour être enfin rassurés sur la force de la solidarité acquise et maintenue dans un grand groupe dont les membres sont loin de se voir à chaque moment, et parfois même ne se connaissent « ni des lèvres ni des dents » ?

Nous ne remarquons pas, en constatant cela, que c’est précisément cette lourdeur et cette fragilité qui vont nous pousser constamment à « techniciser la métaphore », à choisir des dispositifs plus légers, plus efficaces, plus solides, de telle manière qu’au bout d’une évolution spécifiquement culturelle (vers la vocalisation, notamment), cette métaphore essentielle s’opérera de façon aisée, comme coulant de source, sans trop d’effort physique ou mental, sans participation continue, sans dispositif trop envahissant.

L’étape qui vient est donc de comprendre comment la métaphore, en se répétant constamment au cours de manifestations collectives, finit par construire des structures de société telles que retourner à la dissociation primitive entre petits groupes est devenu pratiquement impossible.

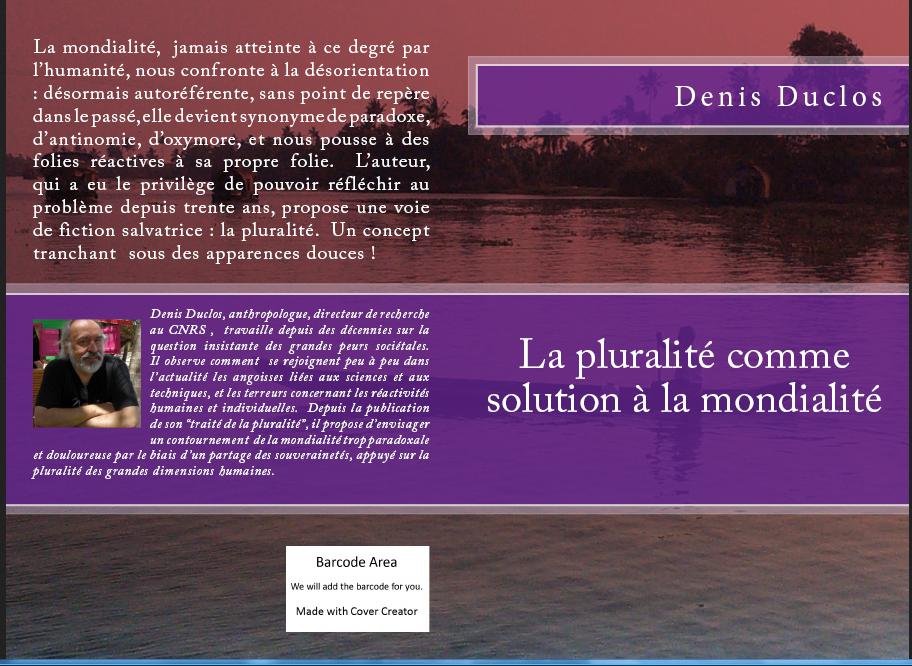
Nous entrons dans la description conjecturale d’un processus analogue au développement d’un embryon, à la différence près, entre autres, que l’embryon peut involuer et mourir, se décomposer, alors que, dans la compétition même pour renforcer la totalité culturelle se forme quelque chose de cumulatif, une « perfectibilité » permanente qui apparaît –jusqu’à aujourd’hui- comme propre-ment indestructible.

Le stade le plus nettement marqué, véritable assise d’une culture humaine irréversible, c’est - en apparence - le langage parlé. Son principal avantage n’est pas du tout, comme le croient encore la plupart des linguistes, de *permettre* la métaphore, mais il va la *soutenir* en la formalisant par une grammaire qui lui est adaptée, et surtout en l’entreposant dans un registre fermé, réservé, qui est celui de la linéarité vocalique, puis, par extension, celui du dépôt des suites articulées de sons dans une écriture.

L’existence de ce registre permet, comme dans la boîte de rails d’un train pour enfants (ou pour adultes), d’autoriser les branchements à loisir, de déployer et de réduire des arborescences sémantiques, de créer des sous-registres isolables, et surtout de créer des boucles et des retours.

Nous connaissons tout cela, souvent ressassé. Ce qui est moins considéré, c’est le mouvement même de la métaphore principale, celle qui fait « conversation sociétale » et l’emporte de loin par sa puissance sur toutes les occurrences des « figures de style » dans les innombrables occasions de parler et d’écrire. Ce qui est donc oublié, c’est la cause même de toute la dynamique qui, sans interruption, passe de la horde inventive par nécessité… au genre humain planétisé…par passion.

Or, retrouver le fil de cette mouvance géante, c’est découvrir comment, sous les mises en ordre techniques de la métaphore, et donc sous le système du langage, des langues et des paroles échangées, se poursuit sa visée la plus constante, même dans les conditions où celle-ci peut devenir sans objet ou même absurde : *la poussée collective vers l’unicité[[1]](#footnote-1).*

2  


168 pages, 9 Euros, 91 cts

ISBN-13: 978-1519699701   
ISBN-10: 1519699700   
BISAC: Social Science / Future Studies

Présentation :

Il a existé plusieurs sortes de pluralités dans l'histoire humaine, chacune correspondant à un état des "métaphores orchestrales" en vigueur. La pluralité des religions a fonctionné par rapport à des logiques discursives qui les rassemblaient et les séparaient à la fois. Ainsi les monothéismes occidentaux (moyen orient inclus) forment-ils une discussion sur le jugement porté par une instance supérieure quant à la qualité des relations sociétales : unité dans la dispersion pour le judaïsme, égalité pour le christianisme, rassemblement des énergies tribales nomades pour l'islam. La pluralité des nations a tenté de gérer (impérialismes inclus) l'homogénéité des peuples, promis de toute façon à l'universalité. Mais quand cette dernière s'instaure profondément avec la mon-dialité actuelle, on cherche la pluralité qui lui est adéquate. Celle-ci s'avèrera nécessaire, pour autant que toute totalité est autoréférence, et toute autoréférence est paradoxe et finalement antinomie. Nous en vivons les souffrances et les symptômes au travers des réactivités violentes à l'individualisme "pour tous", cette logique totaliste inévitable de la modernité universaliste. Une pluralité spécifique de notre temps réside probablement dans la division interne de la totalité mondiale, non plus seulement en religions et nations, mais en grandes dimensions ou modes de vie humains. Cette pluralité "anthropologique" commencera par faire scandale et marginalité, car elle s'élève contre la tendance à la fusionalité établie, par exemple, dans la souveraineté nationale. Mais plus tard, elle est appelée à exiger sa part de souveraineté mondiale : ainsi du monde des villes, du monde de la culture et de ses hauts lieux, du monde des vicinités, de celui de la nature non artificialisée, ou même celui des technophilies. Ainsi, demain sera-t-il celui du "multimonde" et des sociétés civiles différentes qu'il implique. Ou bien les paradoxes inhérents à l'autoréférence mondialitaire se voulant totaliste, égalitaire et humaniste exerceront des ravages par l'impossibilité de former des identités supportables. Toute la difficulté est de penser cette pluralité de la mondialité sans se rabattre sur les anciennes globalités partielles prétendant, comme religions et nations, à une souveraineté absolue. L'auteur s'adresse ici en chacun à notre projection dans l'avenir proche et inévitable. Il est en effet plausible qu'une nouvelle pluralité soit une condition sine qua non pour résoudre, par exemple, l'antinomie émergente entre l'intérêt des humains vivants et celui des générations futures, ou entre l'individu abstrait et ses investissements affectifs et ses solidarités particulières. La réflexion proposée, sous l'apparente affabilité un peu molle de l'idée de "pluralité", invite à dépasser les catégories identificatoires extrêmement conflictuelles de l'actualité, qu'elles renvoient au clocher, à la mosquée, ou à la planète supposée entièrement peuplable de clones éthiques et de robots démocrates. Elle propose un effort vers l'intelligence et son courage propre : celui de ne pas s'en remettre aux métaphores éteintes, et d'imaginer les nôtres et celles de nos enfants.

Table des matières

[ChapitreI.](#_Toc441703687) : [Prendre la mesure des enjeux](#_Toc441703688) [d’une géo-anthropologie. 13](#_Toc441703689)

[Chapitre II](#_Toc441703690)  : [Djihad et mondialisation:](#_Toc441703691) [Un mirage dans la pluralité ? 23](#_Toc441703692)

[Chapitre III.](#_Toc441703693) : [Une confluence des religiosités ? 33](#_Toc441703694)

[Chapitre I](#_Toc441703695) : [La perspective ignorée de l’Etat mondial : une nécessité conceptuelle ? 43](#_Toc441703696)

[Chapitre V.](#_Toc441703697) [Au-delà de l’Etat-Monde :](#_Toc441703698) [la pluralité comme solution ? 57](#_Toc441703699)

[Chapitre VI. :](#_Toc441703700) [La pluralité entre régulation](#_Toc441703701) [et libération 63](#_Toc441703702)

[Chapitre VII.](#_Toc441703703)

[Les pluralités symboliques transfigurent et déplacent des pluralités réelles69](#_Toc441703704)

[Chapitre VIII.](#_Toc441703705)

[Formes intimes, locales et territoriales](#_Toc441703706) [de la pluralité historique et moderne79](#_Toc441703707)

[Chapitre IX.](#_Toc441703708) : [Le continent des résistances vivrières 97](#_Toc441703709)

[La conversation autour](#_Toc441703710) [de la métaphore identitaire105](#_Toc441703711)

[Chapitre X.](#_Toc441703712) [Le continent des deux peuples121](#_Toc441703713)

[Chapitre XI.](#_Toc441703714): [Théorie de la pluralité et méthode](#_Toc441703715) [pour la découvrir129](#_Toc441703716)

[Chapitre XII.](#_Toc441703717)

[Comment passer des formes](#_Toc441703718) [historiques de la pluralité](#_Toc441703719)

[à une métaphore](#_Toc441703720) [adéquate à notre temps ? 146](#_Toc441703721)

« Bonnes-feuilles » :

# Préambule

Dans notre ouvrage précédent -« Culture humaine et société-monde »-, nous avons remonté le temps pour nouer, en une seule vision, la passion de nos ancêtres -les premiers primates parlants- pour l’unité d’un groupe toujours plus grand, et l’aboutissement de cette tendance au stade d’une humanité planétaire.

Nous avons, d’un même mouvement, considéré les contre-tendances, les remous, les « mascarets » qui y apparaissent à chaque époque, comme résistances à l’unité et à l’unicité. Nous avons observé notamment quelques similitudes entre périodes, allant jusqu’à prétendre dégager une sorte de loi : l’énergie de l’unification, soutenue par la peur de l’hostilité extérieure, semble se muer d’autant plus en une énergie du « ressentiment intérieur » que l’unité est effective sur des échelles plus grandes.

Toutefois, cette énergie « négative », opposant les membres d’une même société les uns aux autres, tend aussi à se stabiliser en allant chercher les formes les plus « équilibrées », c’est-à-dire au fond celles qui permettent au groupe le plus large de ne pas se dissocier…tout en se divisant entre des dimensions souveraines et pourtant liées.

Le mouvement de progrès vers une certaine paix intérieure ou civile n’en est pas pour autant naturel, ou aisé. Il est d’autant plus laborieux, contourné, différé, zigzaguant, qu’il faut à chaque fois dépasser les formes consolidées, voire les briser pour promouvoir des agencements plus généraux, libérés de contraintes plus anciennes. De plus, l’accès à des structures plus élevées entraîne des problèmes spécifiques : ainsi, par exemple, de la démocratie, qui, inventée par les Grecs du Ve siècle (A.C.), et se révélant dans la plupart des cas la moins pire des solutions, n’est pas exempte de défauts (bien analysés par les Anciens, d’ailleurs). Ces défauts inhérents au régime peuvent s’articuler avec ceux découlant d’une augmentation du nombre, et aussi avec ceux d’une technicité de plus en plus performante et productive.

Il peut survenir dans le processus historique de multiples phénomènes qui orientent les structures de pluralité interne vers des impasses, des impos-sibilités, des incompatibilités, et par tant nous engagent dans autant de difficultés, voire de drames et de tragédies. En sorte que les sociétés humaines doivent toujours trouver de nouvelles formes pour se soutenir elles-mêmes sans trop contrarier le mouvement général d’unification universelle.

Mais ces remaniements eux-mêmes ne sont pas exempts de souffrances. Il peut, par exemple, exister des retards si importants de la part de certains groupes dans l’adaptation à un mouvement d’ensemble plus ou moins harmonieux, qu’ils se trouvent obligés à une « course en avant » des plus pénibles pour leurs peuples ou fractions de ces derniers. Leurs réactions à ce *stress* peuvent être parfois injustes, voire criminelles.

Il se peut encore que, des solutions palliatives des effets de l’autoréférence sans repères se répandant au plan de civilisations entières couvrant d’im-menses territoires de la Terre, celles-ci finissent par se rencontrer, avec un potentiel conflictuel renforcé du fait même de leur homogénéité acquise. Mais il ne faut pas voir ce thème – cher au philosophe politique Samuel Huntington – comme isolable de toutes les apories rencontrées par l’unification et la pluralisation. Je ne crois pas, ainsi, que les « civilisations » forment des blocs indestructibles, inamovibles, incapables de se croiser, voire de fusionner partiellement, même si l’effort exigé de ses membres est considérable, qu’il découle d’une situation de forçage par la domination, ou d’une adaptation spontanée.

Nous partirons ici d’une « mondialité » supposée réalisée (par rapport à la dernière vague de «globalisation »), et néanmoins en mouvement constant à toutes ses échelles, à commencer par les formations les plus larges et les plus nébuleuses qui les accompagnent, comme les idéologies transnationales diffuses, ou les religiosités -sachant, par exemple, que les migrations sont nettement connotées avec elles-. D’autres grandeurs sont aussi examinées, pour ainsi dire « filmées » dans leurs dynamiques contemporaines : familles, régions, villes, entités nationales et multinationales, institutions diverses, telles qu’elles se « clonent » ou se référencient mutuellement d’un lieu à l’autre de la planète : entreprises, ministères, systèmes éducatifs et sociaux, publics ou privés.

Le but que nous nous donnons est, à chaque fois, de comprendre comment ces « choses sociales » tendent à la fois à devenir « sociétales », c’est-à-dire des entités complètes, fermées sur elles-mêmes, des représentations de totalités micro- aussi bien que macroscopiques, et à se diviser en dimensions dialoguant les unes avec les autres dans leur propre intériorité, ou encore avec les entités extérieures.

Un Etat-Nation, par exemple, tend à être une « bulle ». Cela ne l’empêche pas de se situer par rapport à d’autres, proches ou lointains, soit en imitation, soit, au contraire, en opposition. Souvent, les Nations ne sont pas seulement des territoires (quand elles le sont) : elles sont aussi des « positions » dans des sortes de conversations, même si les différences de départ s’expliquent par des spécificités écologiques et économiques.

De même, à l’intérieur d’un territoire national, les variances nécessairement « physiques » (Nord ou Sud, montagne, plateau, plaine ou mer, etc.) sont-elles toujours symbolisées et re-symbolisées en fonction d’oppositions signifiantes sur les plans culturel, politique, social. Les catégories qui en résultent peuvent être aussi remodelées, anamorphosées (déformées) par l’attraction des systèmes extérieurs ou supérieurs (incluant plusieurs Nations, par exemple).

Ainsi peuvent naître, aujourd’hui comme hier, de nouvelles souverainetés, dès lors que nous en accepterions les principes : la sacralité de l’écoumène mondial est source d’appels à une souveraineté dépassant à terme celle des nations. Des domaines ou dimensions essentielles comme la Nature, la Culture, la Ville, la Technique, sont aussi des ensembles mondiaux qui peuvent exiger des reconnaissances spécifiques inconditionnelles, bien au-delà de simples « délégations » de pouvoir. Elles peuvent aussi devenir des puissances publiques et démocratiques en vis-à-vis de celles qui se réclament des territoires linguistiques ou communautaires.

Le résultat *idéal* de ce travail « géoanthro-pologique » devrait être la composition d’un tableau comparatif, à la fois suffisamment simple et complexe pour rendre compte de l’actuelle condition humaine dans ses orientations et ses potentialités d’unification et de pluralisation. Il devrait surtout servir à aborder les différences régionales, nationales et locales avec une méthode robuste.

Cette dernière ne se substitue pas aux approches et disciplines spécialisées auxquelles, au contraire, elle invite, mais elle devrait permettre de ne pas s’y perdre, et d’y suivre assez rapidement des « fils » de lecture et d’analyse qui peuvent, *in fine,* saisir les aspects concrets en jeu dans les échanges politiques, sociaux et commerciaux.

3



596 pages, 19 euros, 27 cts

ISBN-13: 978-1522752219

ISBN-10: 1522752218

BISAC: Political Science / Globalization

Présentation : Instaurer la pluralité dans une société-monde n'est pas chose aisée. Elle est d'abord difficile à penser parce que l'universalité interdit la comparaison et donc la parole. Elle nous enlève les mots de la bouche pour ne laisser que les scories d'une "politically correctness", autre nom d'un Surmoi planétaire aussi hypocrite que terne.

Ce livre, travail d'une vie d'anthropologue libre, est consacré à l'étude systématique des conditions de la pluralité pour notre époque et surtout pour l'avenir. Il s'agit de comprendre quelle division entre grandes dimensions anthropologiques est irréductible à une géo-gestion. En un temps où les Etats-Nations, eux-mêmes institués comme totalités organiques souveraines, sortes de "Moi" sociétaux, deviennent de simples arrondissements d'un Etat-Monde en formation accélérée, il faut penser les souverainetés et les territoires qui seront nécessairement appelés à les dépasser... afin de restaurer des choix possibles pour les sujets humains. Sans préfiguration de ce qui attend l'humanité planétisée, nous risquons d'emporter nos propres descendants dans un totalisme auprès duquel les "massifications" du XXe siècle n'auront été que des préludes presque bénins. Il nous faut participer à la recherche de catégories politiques nouvelles, ne serait-ce que parce que nos descendants... sont encore bien en peine d'y songer ! Or, si l'unicité, l'unarité et l'unité de la société-monde deviennent inéluctables, elles aboutissent inéluctablement à une autoréférence paradoxale et donc une confusion complète. La mondialité ne survivra de façon supportable et soutenable qu'en tant que berceau d'une pluralité de grandes façons collectives de vivre à la surface du monde commun.

Quelles façons collectives de vivre ? Quelles passions ? Quelles dimensions ?   
Au moins quatre candidates se présentent à la réflexion approfondie : la dimension de la nature, celle de l'urbanité, celle de la technologie et celle de la culture. Et si celles-ci ont régné tour à tour sur l'humanité au cours des derniers millénaires -nature pour les grands empires nomades, ville pour Rome, culture pour les réseaux de moines-copistes, ou encore technologie déferlante pour la technobureaucratie actuelle, il ne peut être question que la société-monde en formation soit réduite par l'une de ces dimensions. Les Humains en deviendraient encore plus fous qu'ils ne le sont déjà.

Mais construire des modèles pluralistes de l'avenir exige à la fois de l'imagi-nation et de la prudence. Cela implique aussi de tenir compte des formes passées et présentes de pluralités, car ce n'est pas la première fois que les Humains rencontrent le problème à diverses échelles. La seule différence est que l'actuelle mondialité doit produire sa pluralité en tenant compte d'une absence d'extériorité réelle (en dépit des fantasmes de la science fiction), et de sa propension à se retourner contre ses participants pour en faire des assujettis passifs et "rangeables".

Table des matières

[Préambule 7](#_Toc439271310)

[Partie I](#_Toc439271311)

[A la recherche de positions conversationnelles soutenables](#_Toc439271312)

[à l’ère planétaire 17](#_Toc439271313)

[1. Qu’est-ce qu’une conversation importante ? 18](#_Toc439271314)

[Toute pluralité est conversation, toute conversation est échange de métaphores comme propositions. 18](#_Toc439271315)

[Qui converse et avec qui ? 19](#_Toc439271316)

[2. De l’institution d’un champ 41](#_Toc439271317)

[de conflictualité entre principes 41](#_Toc439271318)

[Quels principes ? 43](#_Toc439271319)

[L’intégration technobureaucratique 46](#_Toc439271320)

[des principes wébériens 46](#_Toc439271321)

[La « résilience » de la tradition et du charisme 62](#_Toc439271322)

[Le côté passionnel des principes wébériens 65](#_Toc439271323)

[Dénombrer les grandes formes d’organisation 73](#_Toc439271324)

[de la vie humaine 73](#_Toc439271325)

[3. De la difficulté à trouver des formes légitimes de pluralité à l'âge 77](#_Toc439271326)

[de la société-monde 77](#_Toc439271327)

[4. Quelles formes de conversation humaine concurrentes sont-elles candidates](#_Toc439271328) [à la gouvernance mondiale ? 90](#_Toc439271329)

[La contradiction principale : 90](#_Toc439271330)

[Sociétal et Familier 90](#_Toc439271331)

[Les *médiations* principales : 108](#_Toc439271332)

[Culture et Régulation. 108](#_Toc439271333)

[5. La symétrie, règle minimale de toute démocratie pluraliste 143](#_Toc439271334)

[Du carré aux symétries complexes 162](#_Toc439271336)

[Partie II. Justifier les principes souverains en conversation 185](#_Toc439271337)

[1. De la théorie de la parole](#_Toc439271338)

[à celle des catégories politiques](#_Toc439271339) [de la pluralité 193](#_Toc439271340)

[Supporter la contradiction 210](#_Toc439271341)

[2. Le Familier, ou la passion 239](#_Toc439271342)

[entre nature et règle 239](#_Toc439271343)

[La passion, dépendance salutaire à la nature 246](#_Toc439271344)

[Animalité du passionnel et animal domestique : 253](#_Toc439271345)

[le Familier parle-t-il ? 253](#_Toc439271346)

[Le Familier comme conversation et comme règle 262](#_Toc439271347)

[3. Le Familier 271](#_Toc439271348)

[entre éternelle repousse](#_Toc439271349) [et domaine souverain universel 271](#_Toc439271350)

[L’éternelle repousse du Familier 271](#_Toc439271351)

[L’intime : territoire occupé de tout temps 274](#_Toc439271352)

[Le Familier comme fondement d’une civilité future 296](#_Toc439271353)

[Familier et groupe social 313](#_Toc439271354)

[Constituer la Nature](#_Toc439271355) [comme domaine mondial souverain 318](#_Toc439271356)

[Le Vicinal : victime résistante des formations sociétales 327](#_Toc439271357)

[2. Qu’est-ce que le Sociétal ? 335](#_Toc439271358)

[La conversation comme contenu du Sociétal 351](#_Toc439271359)

[La poussée des sujets vers des positions conversationnelles 354](#_Toc439271360)

[La conversation : le lieu même du Sociétal comme simple nécessité (et non comme hallucination du Tout) 361](#_Toc439271361)

[3. La civilisation de la Règle 376](#_Toc439271362)

[Pourquoi donc mécaniser la règle ? 385](#_Toc439271363)

[La cité comme « topos » propre 388](#_Toc439271364)

[du champ composite de la Règle 388](#_Toc439271365)

[La civilité urbaine : de la politique des villes, aux villes comme acteurs politiques 396](#_Toc439271366)

[4. Destinée du technochrématistique](#_Toc439271367) [dans un régime de pluralité 407](#_Toc439271368)

[5. La Culture, entre singularité et religiosité 433](#_Toc439271369)

[Du cœur artistique de la métaphore 440](#_Toc439271370)

[La culture comme *pratique* de la métaphore 453](#_Toc439271371)

[6. La Culture est encore un « organe »](#_Toc439271372) [du système 468](#_Toc439271373)

[La gestion des « créations » et des auteurs 478](#_Toc439271374)

[La planète « Education » : noyau ingénioral, surfaces littéraires 489](#_Toc439271375)

[« Medium » ou « centrum » ? 507](#_Toc439271376)

[La fonction « psy » 519](#_Toc439271377)

[La diaspora des lieux de culture 527](#_Toc439271378)

[Du fonctionnement possible 552](#_Toc439271379)

[des futurs domaines de légitimité 552](#_Toc439271380)

[Conclusion ouverte : 557](#_Toc439271381)

[Pluralité ou barbarie 557](#_Toc439271382)

[Le pompier et l’architecte 557](#_Toc439271383)

[Critique anticipée](#_Toc439271384) [de l’utopie pluraliste 562](#_Toc439271385)

[D’une liberté](#_Toc439271386) [qui ne deviendrait pas un ordre 575](#_Toc439271387)

[Opération « Diversion » 588](#_Toc439271388)

« Bonnes-feuilles » :

Préambule.

Dans ce livre, nous essayons de construire le moment proprement théorique du concept de pluralité comme état et comme projet. L’essentiel est de ne pas perdre le lecteur à l’orée de cette forêt. Traçons donc d’emblée les lignes de force du propos et de son articulation.

La pluralité est une exigence de toute culture humaine, afin de contrer -autant que faire se peut et pour une période donnée- la fatalité inhérente au fait culturel en général, qui tend, *via* la logique historiale de la parole, à venir se fixer à l’autoréférence de l’unité universelle et à son paradoxe ravageur.

Cette fatalité, ce qui fait irrémédiablement retour à chaque époque et dans chaque société, c’est ce que nous appelons « la destinée de la métaphore »[[2]](#footnote-2), à savoir que la parole vive échangée dans une conversation permanente entre les Humains pour produire un état sociétal meilleur que celui qui prévaut à ce moment-là, évolue toujours -vite ou lentement- vers une imago compacte, rigide, un système de référents sans alternative, qui ossifie et finit par tuer à la fois la parole et son contenu, son « dire » et donc son « faire ».

La pluralité est à la fois la manière -également universelle- de ralentir cette ossification en reconnaissant la nécessaire conflictualité, et un chemin qui accomplit néanmoins la destinée métaphorique : car le conflit -aussi irréductible soit-il- finit par évoluer vers le formalisme et s’éteindre dans sa propre structuration. Il est alors temps de « changer de métaphore »…

Le problème de notre époque -à la fois semblable à celui de toutes les précédentes et très différent dans son amplitude planétaire et son énergie technologique déferlante- est d’inventer la métaphore la plus vivante ainsi que son mode conversationnel, tels qu’ils répondent au processus de nécrose extrêmement rapide caractérisant la *société-monde technochrématistique,* et tels qu’ils enrayent la destinée proprement suicidante à laquelle il voue l’espèce humaine.

Nous ne devons nous faire aucune illusion sur la pérennisation possible de cette « solution », et cette absence d’illusion peut même caractériser la forme de pluralité adéquate au maintien de la vitalité humaine à notre époque : elle représente sans doute un progrès par rapport à l’emportement des croyances et illuminations précédentes, y compris la « science », en ceci notamment qu’elle reconnaît sa propre fragilité et sa propre relativité, sa limite temporelle de validité, ce qui peut activer un souci de vigilance active, une sorte d’art prémonitoire de l’adaptation préventive.

Dans son moment natif et jusqu’à sa maturité, la pluralité se propose comme la forme la plus supportable du paradoxe inhérent à toute culture humaine : elle transforme en conflit, en *agôn*, – ou au moins traduit et réduit en douce controverse – ce qui n’est qu’une impossibilité intolérable, et pourtant littéralement consubstantielle de l’Humain.

Cette impossibilité « anthropologique » est très simple à énoncer. Si simple que nous en sommes le plus souvent incapables, car cela nous effraie ou nous fige. En voici cependant une expression : tout individu parlant – et il n’existe que des individus pour parler, et parler entre eux – s’engage dans une impasse logique le mettant radicalement en cause. Il est « obligé » d’entrer dans la culture et ses règles, mais seulement en tant qu’il serait libre de ne pas le faire. Sans cette liberté, en effet, il ne pourrait pas devenir un membre authentique, conséquence d’un choix révélant et « performant » sa réalité de sujet.

Le mot « sujet » a donc bien deux sens opposés – assujetti et libre source, soumis et souverain – dont la simultanéité paradoxale n’a pas été saisie par la plupart des philosophes, ne serait-ce que parce que cette dualité gênante n’est apparue que tardivement dans l’histoire usuelle du mot[[3]](#footnote-3).

Kant, par exemple, qui réaffirme la liberté du sujet au moment où il va être dévoré par l’objectivisme, ne voit pas que ses deux « exempla » – celui du conformisme moral face à la menace d’exécution du transgresseur, et celui de la liberté du suicide éthique altruiste – se confondent en réalité dans un paradoxe parfait. Pour une raison évidente : il n’y a pas de différence d’essence entre le fait de se vouer aux plaisirs et celui de se sacrifier pour une noble cause !

Aucune objection ne peut venir à bout de ce fait de toute culture -même celle qui décréterait qu’aux origines le sujet de la liberté et celui de la conformité n’étaient que des facettes d’un même magma d’inconscience. Hegel, ici, est plus fort, en envisageant que la contradiction est le moteur même du processus de développement d’une conscience.

Mais on peut, on doit aller plus loin : le paradoxe anthropologique, parce qu’il est insupportable à vivre, au sens d’une instabilité constante, induit la mobilisation de toutes les énergies physiques et intellectuelles du primate qui nous a servi de premier parent parlant ; et qui vit encore en nous.

C’est d’ailleurs lui qui explique, en dernier recours, l’extraordinaire fécondité de l’histoire humaine, et cela même si cette fécondité, en dernière analyse, risque d’être la pente la plus directe pour le suicide de l’espèce.

C’est ici qu’intervient la pluralité : elle fonctionne comme un répartiteur des énergies mobilisées par la folie du paradoxe inhérent à toute prise de parole. Cependant, elle ne supprime pas cette folie. Elle n’éteint le paradoxe que dans l’apparence, l’illusion, l’idéologie, la croyance et les pratiques collectives qui en découlent. Et surtout, elle ne peut que différer, en lui donnant une forme historiale, la recombinaison progressive des énoncés les plus opposés, de telle façon que l’unité constitutive du paradoxe finira par se recomposer, plaçant *une fois de plus* les Humains devant le risque d’une intolérable confusion.

Mais le problème n’est pas d’éviter le retour de notre nature, de notre « réel » *: il est de gagner du temps en rusant avec notre historialité.*

Dès qu’une métaphore -c’est-à-dire une comparaison entre au moins deux termes- devient « orchestrale », elle organise les gens comme des protagonistes de sa propre évolution. Elle s’incarne comme conversation entre « représentants » ou « tenant lieu » de moments propositionnels engagés dans ce qui ressemble à une lutte de vérité, avant que ne s’impose à nouveau l’évidence : ces moments propositionnels ne sont que les facettes d’un même *paradoxe* inhérent à toute culture, entre liberté et obligation : l’obligation d’être libre.

Encore que le paradoxe en lui-même, consubstantiel de la parole humaine, ne devient vraiment dangereux que lorsqu’il ne peut plus se déplier en controverse, en dispute le dissociant par la comparaison. Il ne devient facteur d’une folie agressive et autodestructrice que lorsque la métaphore n’est plus possible, et que l’autoréférence collective devient forcée, interdisant toute liberté, ou plutôt la niant dans son affirmation même.

C’est le cas de sociétés modernes totalisantes dans lesquelles la libre adhésion devient surveillance mutuelle, négation réciproque de sa propre liberté. Ceci malgré toutes les dispositions d’un Etat de droit, et souvent, finalement, à causes d’elles ![[4]](#footnote-4)

Le problème de toute époque n’est donc pas la révélation d’une vérité, mais au dessous de cet effet quasiment éthylique, l’adéquation d’une métaphore orchestrale -ou conversationnelle- avec le maintien le plus longtemps possible d’une vitalité de l’échange humain, en équilibre toujours précaire.

Ainsi posée dans son cadre général, la question devient pour notre temps : quelle métaphore inventer pour que la cristallisation en cours de la surpuissance technoscientifique ne nous conduise pas au suicide collectif  par l’entremise de son paradoxe spécifique : visée obligatoire et unique pour toute l’humanité, et ne la libérant qu’en la rendant dépendante des prêtres de la rationalité instrumentale ?

La réponse que nous allons explorer avec le lecteur se propose dès-lors en deux temps :

-faire accepter (ou réaccepter) que la solution ne réside pas dans l’emportement unitaire, unicitaire et unaire autour d’une rationalisation universelle accrue, mais dans la pluralité réaffirmée comme solution anthropologique, c’est-à-dire, usitée par la myriade des cultures qui nous ont précédés pour « s’en sortir », tout en sachant que c’est aussi une façon de s’y enferrer.

-découvrir – tout en la construisant – la forme de fiction pluraliste adéquate à l’époque… à *notre* époque.

Nous ne séparerons pas ici ces deux moments, parce que, très précisément, l’époque se présente comme celle de l’unification générale et globale, d’un groupe humain « total » devenu seul critère de l’obligation individuelle, et qu’en conséquence, la pluralité ne peut être qu’une proposition de redivision intérieure de celui-ci.

Autrement dit : si la manière actuelle du paradoxe anthropologique est de s’imposer via l’unicité, l’unité et l’unarité planétaires, c’est bien cette tendance qui doit être visée via la pluralité à proposer. La forme mondialitaire du paradoxe propre à la parole humaine – l’identité du Un et du Tous sous l’égide de l’acte technique mettant l’Un au service du Tous – ne peut être pallié que par le « dénouement » offert par une pluralité à sa mesure (ou à sa démesure)[[5]](#footnote-5).

Bien sûr, on ne le répétera jamais assez, il faudra se garder de tout idéalisme : ne perdons pas de vue que notre pluralité ne sera au mieux – encore et toujours –qu’un subterfuge pour éviter la confrontation directe avec le paradoxe anthro-pologique -obligation d’être libre d’être obligé par le Tous- en le dénouant dans le différé et dans l’espace territorial.

Posons la problématique plus simplement encore : la « mondialisation » et son effet parachevé -la « mondialité »- doivent être considérés dans notre optique comme l’équivalent de la situation où chaque sujet humain est directement confronté à l’impossibilité. Il est en effet plus que jamais convoqué comme source libre d’adhésion à « l’humanité », ce plus grand groupe, alors qu’il est comme jamais contraint par l’ensemble des règles collectives, et incapable d’y échapper dans une extériorité qui a tout bonnement disparu (seuls les météorites « menaçants » en font désormais fonction, à défaut d’extraterrestres!).

Observons que cette confrontation conduit déjà nombre de personnes à rechercher une échappatoire -soit vers une violence suicidaire déchaînée (dont le personnage du tueur de masse – entre démence solitaire et djihad – est représentatif), soit vers une « absence à soi », un moutonnement automatique, bien décrit par David Le Breton.

C’est pourquoi nous aurons tendance à déduire la question de la pluralité contemporaine de celle de la « sociétalité », au sens d’un collectif de plus en plus absolu et complet. Et nous pensons pouvoir trouver son opposé dans le « Familier », ne serait-ce que parce que ce dernier ne peut s’étendre à la planète de la même manière que le Sociétal, et doit se concevoir comme une entité « trouée », disparate, et non pas comme une « mini-société »[[6]](#footnote-6).

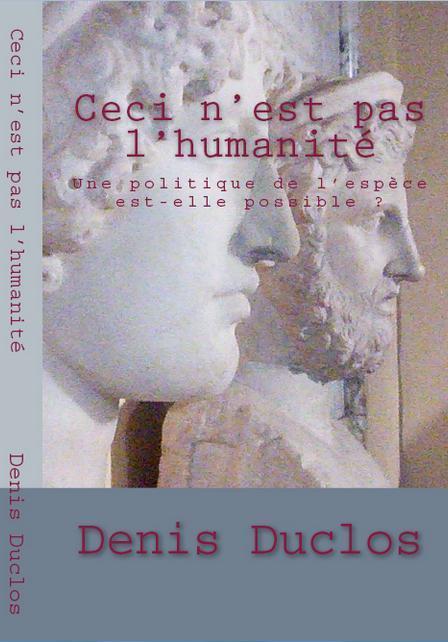
Nous verrons ensuite qu’une contradiction principale ne va pas sans médiations qui la rendent non mortelle, et que ces médiations sont nécessairement le fait d’ambassades en provenance soit d’un terme, soit de l’autre, ce qui produit déjà une tétralogie de termes de ralliement, sans préjudice d’une complexification du modèle.

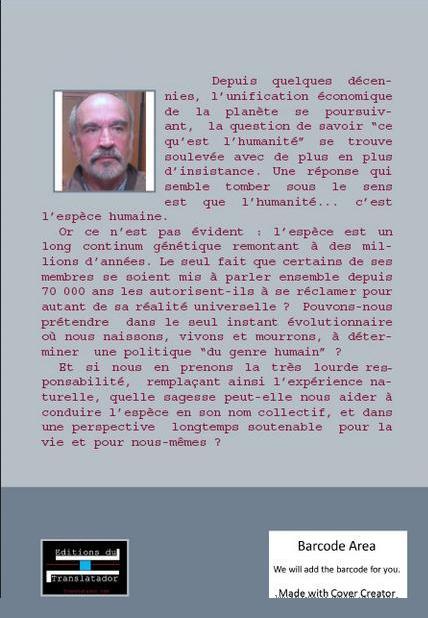
Nous convions donc le lecteur à réfléchir sur une *pluralité minimale* pour l’époque et qui opposerait le Sociétal (mondialisé), le Familier, la Règle (au sens d’une ambassade du Sociétal en direction du Familier), et la Culture (au sens restreint d’une ambassade du Familier en direction du Sociétal). Cette réflexion comporte plusieurs dimensions -sur le choix des termes, sur les modalités de conversation entre eux, et finalement sur la possibilité de les légitimer en logique et en droit-.

Nous réservons à d’autres ouvrages -publiés ou en chantier- l’étude des formes de pluralité historique et géopolitique qui ont précédé et préparé notre problématique actuelle.

En ce qui concerne le problème de la légitimation en droit, nous lui consacrons aussi un travail spécifique[[7]](#footnote-7), notamment dans la relation entre pluralité et droits de l’Homme (*Human Rights*) qui fonde à l’heure actuelle tout l’édifice du cosmopolitisme, et qui, par conséquent, est à la fois la base de l’établissement d’une pluralité reconnue comme principe humain inaliénable… et son obstacle principal.

4





288 pages, 14 euros, 51 cts

ISBN-13: 978-1523215065

ISBN-10: 1523215062

BISAC: Political Science / Globalization

Présentation

Depuis quelques décennies, l'unification économique de la planète se poursuivant, la question de savoir "ce qu'est l'humanité" se trouve soulevée avec de plus en plus d'insistance. Une réponse qui semble tomber sous le sens est que l'humanité... c'est l'espèce humaine.

Or ce n'est pas évident : l'espèce est un long continuum génétique remontant à des millions d'années. Le seul fait que certains de ses membres se soient mis à parler ensemble depuis 70 000 ans les autorisent-ils à se réclamer pour autant de sa réalité universelle ? Pouvons-nous prétendre dans le seul instant évolutionnaire où nous naissons, vivons et mourrons, à déterminer une politique "du genre humain"?   
Et si nous en prenons la très lourde responsabilité, remplaçant ainsi l'expérience naturelle, quelle sagesse peut-elle nous aider à conduire l'espèce en son nom collectif, et dans une perspective longtemps soutenable pour la vie et pour nous-mêmes ?

Table des matières

[Préambule 7](#_Toc439411687)

[I. Ce que *n’est pas* l’humanité.](#_Toc439411688) [(Pour une anthropologie apophatique) 19](#_Toc439411689)

[L’humanité n’est pas](#_Toc439411690)  [le comportement humain  31](#_Toc439411691)

[L’humanité n’est pas une communauté](#_Toc439411692) [ni un « bien commun ». 42](#_Toc439411693)

[Lhumanité n’est pas une « population » 46](#_Toc439411694)

[L’humanité n’est pas l’espèce humaine 50](#_Toc439411695)

[Pas plus que l’humanité « n’appartient » à l’espèce, l’espèce « n’appartient »](#_Toc439411696) [à l’humanité. 60](#_Toc439411697)

[L'humanité n'est pas](#_Toc439411698) [un peuple 71](#_Toc439411699)

[L’humanité n’est pas une « société mondiale » 75](#_Toc439411700)

[La société-monde existe, mais elle ne peut prétendre représenter l’humanité 78](#_Toc439411701)

[L’humanité ne constitue pas une totalité supérieure aux hommes](#_Toc439411702) [et aux groupes d’hommes 81](#_Toc439411703)

[L’humanité réelle, en action, ne peut être instituée : mais la protection de sa conversation peut être constituée. 85](#_Toc439411704)

[II. Comment l’Humanité peut-elle servir aux Humains ? 89](#_Toc439411705)

[1. Faut-il vraiment agir comme un seul homme ? 89](#_Toc439411706)

[Humanité contre Genre Humain? 93](#_Toc439411707)

[Conditions pour que l’espèce humaine](#_Toc439411708)

[ne soit pas « biocidaire »  112](#_Toc439411709)

[La négation de la pluralité, cause](#_Toc439411710)

[de la catastrophe écologique et humaine 138](#_Toc439411711)

[2. Alternative au collapse écologique :](#_Toc439411712)

[le rôle de la fiction pluraliste. 164](#_Toc439411713)

[La constitution du « dissensus », frein à la synergie fatale ? 174](#_Toc439411714)

[La pluralité comme bien en soi. 188](#_Toc439411715)

[Le monde commun planétaire sera *multi-mondial*195](#_Toc439411716)

[ou ne sera pas. 195](#_Toc439411717)

[III. la pluralité se fraiera-t-elle un chemin comme métaphore politique](#_Toc439411718) [pour l’époque ? 203](#_Toc439411719)

[1. La réinscription mondiale de la pluralité. 214](#_Toc439411720)

[La société mondiale viable ne peut être qu’une rencontre de sociétés des versions de l’homme 218](#_Toc439411721)

[2. Instituer la pluralité ?](#_Toc439411722)

[(Problèmes d’une géoconversation) 223](#_Toc439411723)

[La métamorphose de la géoconversation en lieu de tension entre dimensions d’existence 223](#_Toc439411724)

[(Comment répartir des opinions « civiles » libérées des carcans national-partisans) 223](#_Toc439411725)

[La géoconversation n’est qu’une scène d’actions 233](#_Toc439411726)

[La géoconversation résulte de l’autodissolution de la société mondiale constituante dans un monde soutenant la pluralité. 236](#_Toc439411727)

[3. Le passage difficile entre anciennes](#_Toc439411728) [et nouvelles institutions 239](#_Toc439411729)

[La géoconversation ne supprime pas les nations 239](#_Toc439411730)

[La question des territoires 253](#_Toc439411731)

[4. La paix perpétuelle et la solution  fractale 259](#_Toc439411732)

[Les efforts du pluralisme intra-sociétal 263](#_Toc439411733)

[brouillent la piste de la pluralité. 263](#_Toc439411734)

[Dérives et limites du multiculturalisme 267](#_Toc439411735)

[5. Les limites de la géopluralité 277](#_Toc439411736)

Postface : le test du maître du monde 279

« Bonnes-feuilles » :

« L’internationale sera le genre humain » (couplet final du chant « L’internationale »)

Une autre représentation fascinante et dangereuse de l’Humanité réside dans l’ensemble des savoirs qui prétendent la situer *dans* la Nature. Là encore, ceci peut se justifier d’arguments passionnels ou moraux très puissants.

Ainsi, Robert Antelme écrivait-il dans l’avant-propos de son magnifique livre *l’Espèce humaine*, sur sa déportation dans le camp de Gandersheim[[8]](#footnote-8) que : « la mise en question de la qualité d'homme provoque une revendication presque biologique d'appartenance à l'espèce humaine. Elle sert ensuite à méditer sur les limites de cette espèce, sur sa distance à la nature et sa relation avec elle, sur une certaine solitude de l'espèce donc, et pour finir, surtout à concevoir une vue claire de son unité indivisible. »

Ce texte répond à la tentative de déshumanisation en allant chercher « une revendication d’appartenance à l’espèce humaine ». Ce n’est pas un hasard si, dans un contexte extrêmement hostile, Antelme tente d’assurer sa propre humanité sur une base incontestable, qui ne dépende pas de l’opinion –raciste ou xénophobe- des tortionnaires, mais notons que c’est très vite pour évoquer la « solitude de l’espèce » et « son unité » dans le monde vivant, ce qui peut apparaître comme un basculement vers ce qui spécifie… l’humanité. Autrement dit, il parle tout de même d’humanité et non d’espèce, ou plutôt il « humanise » la notion d’espèce, l’empêchant de partir dans l’orbe de la seule pensée naturaliste et scientifique[[9]](#footnote-9).

Nous pouvons estimer parfaitement légitime ce combat culturel pour que notre espèce ne soit pas accaparée par le discours naturaliste, et soit pour ainsi dire rapatriée dans notre vécu familier, (là où elle se construit dans l’intimité de la transmission génétique) mais nous devons admettre que l’espèce est aussi une réalité matérielle, historique et informationnelle telle qu’elle peut être analysée et constamment redéfinie par la science du vivant. On ne peut, par exemple, s’interdire de comparer l’espèce humaine aux espèces animales et aux autres espèces, c’est-à dire au domaine de la vie en général.

Il faut rappeler à ce propos que l’évolution qui fonde la notion d’espèce n’a rien à voir avec la courte période de passage de « la rudesse à la culture » que Kant assimile au progrès, et Norbert Elias au processus de civilisation. Si l’humanité peut prétendre avoir une histoire, celle-ci ne concerne pas les dizaines de millions d’années de l’évolution du primate : elle ne peut être que rapportée, comme com-plexe de récits subjectifs souvent contradictoires (et qui ne constitue en aucune manière une définition), à ce qui fait sens pour l’ensemble des personnes contemporaines.

En fait, il semble que l’affirmation de l’unité de l’humanité ne concerne pas la même idée que celle de l’espèce humaine : cette dernière connaît des variations, des extensions, des mutations, des adaptations qui peuvent s’éloigner les unes des autres, dans les limites de l’interfécondité, tandis que l’humanité s’auto-définit dans une indifférence complète à ces variations (raciales ou autres).

Vouloir à tout prix ramener la première à la seconde, dans le louable objectif de saper les bases de tout racisme est vain : il n’empêchera pas la mélanine abondante de la peau d’un Africain d’être moins sensible à la transformation par le cancer suscité par le soleil, ni les artérioles démultipliées des doigts des peuples de l’Arctique de leur permettre de résister davantage au froid. Et l’on peut évidemment supposer que placés dans des conditions très différentes pendant quelques centaines de milliers d’années, nous verrions apparaître de nouvelles différences génétiques marquées.

Bien entendu, celles-ci viendraient d’une part enrichir le patrimoine génétique de la même espèce, et d’autre part, elles seraient l’occasion d’un enrichissement dans l’échange culturel de l’humanité.

Paradoxalement, il ne peut exister d’autre consensus sur l’immense passé ayant constitué l’espèce comme trajectoire biologique que du fait de la science. Encore que celle-ci peut voir ses théories se modifier considérablement d’un moment à l’autre, à propos de faits qui demeurent parfois problématiques, au vu de la rareté et de la dispersion des preuves utilisées par les chercheurs. Par exemple, au cours des seules dix dernières années, l’homme de Neandertal (dont le cerveau était nettement plus gros que le nôtre et qui enterrait ses morts) a été « exclu » de la dénomination « sapiens »[[10]](#footnote-10), tandis que la très grande proximité génétique d’homo sapiens et du chimpanzé milite, selon certains scientifiques, pour l’adoption de ce dernier dans la famille humaine !

Il faut évidemment bloquer toutes les tentatives qui s’appuient sur « l’exclusion » de l’espèce humaine pour justifier une exclusion de l’humanité (déshumaniser) et procéder ainsi à des crimes, impunis pour ce qu’ils sont. Mais il nous faut néanmoins considérer une indépendance de principe entre la variabilité interne de l’espèce et le postulat d’appartenance inconditionnelle à l’humanité.

Pour ce qui concerne son inscription dans la longue durée, l’humanité contient certes un résumé de l’espèce au présent. Elle est, en un sens, la forme présente de l’espèce, mais on ne peut dire qu’elle lui « appartienne », car sa logique d’action lui est désormais largement interne. L’humanité comme collège politique des contemporains devient responsable de la destinée de sa propre-espèce : elle peut la détruire à brève échéance (suicide collectif) ou organiser un « apprivoisement » qui s’écarte subitement du parcours préculturel de l’espèce. L’humanité démontre par là que l’espèce *qu’elle habite* ne la régente pas, du moins dans une perspective de très longue et lente évolution. Quand bien même nous saurions exactement ce qu’est l’espèce, où elle commence et où elle finit, et comment elle se transforme, cela ne lui donnerait, en tant que longue histoire biologique, aucun titre à faire valoir pour exercer une souveraineté sur l’humanité*[[11]](#footnote-11)*.

L’humanité échappe du même coup à la science sur l’espèce, car c’est un collège de sujets qui se reconnaissent réciproquement et dans leur collégialité, soit par la confrontation directe entre personnes, soit – dans le cas de la mémoire des morts notamment, ou du droit des non-encore-nés - par l’entremise de leurs représentants vivants.

Le membre de l’humanité est en effet la « personne humaine ». Celle-ci n’est pas un objet d’observation, ou d’autres utilisations, ni une réalité matérielle, même si le droit peut encore la nommer « physique », (dans le double sens d’« incarnée », et de « naturelle »), mais c’est une façon pour un sujet humain de considérer un autre sujet humain, son « prochain », dans le cadre de la règle de respect mutuel qui préside à leurs rapports (et qui les assujettit mutuellement).

L’extension temporelle du présent qui peut survenir soit vers un proche passé (devoir de mémoire, excuses envers des personnes mortes, honneurs rendus à une momie de pharaon comme à un chef d’Etat, etc.), ou vers un avenir assez proche (devoir envers les générations futures) n’a d’ailleurs de valeur que parce que les Vivants actuels sont émotionnellement et politiquement concernés.

Cette extension n’entraîne donc pas l’annulation du principe de contemporanéité des Vivants humains, *via* leur représentation mutuelle en tant que personnes, comme fondement de l’unité de l’humanité, indépendamment de tout savoir sur l’espèce humaine à l’intérieur de l’arborescence du vivant terrestre et de son très long passé, mort par définition.

Tenons donc pour acquis que l’espèce humaine relevant d’une lente transformation dans certaines limites « spécifiques », et l’humanité répondant à une logique d’unité mondiale dans le cadre d’une histoire contemporaine, sont deux « Imagos » distinctes de la personne humaine, que rien ne permet de confondre. L’humanité n’est pas l’espèce humaine[[12]](#footnote-12). Elle n’est pas réductible à la branche des primates humains nommés *Homini sapienti* par la science, ni à une traduction politique directe de celle-ci.

Or, curieusement, malgré l’évidente impropriété de l’expression « espèce humaine » pour désigner l’Histoire des hommes, et son caractère très problé-matique pour désigner l'objet de l’évolution actuelle d’*Homo sapiens[[13]](#footnote-13)*, la notion s’est déjà immiscée dans plusieurs déclarations internationales importantes.

Notons d’abord qu’elle reste très heureusement absente de la déclaration universelle de 1948, qui parle de « tous les membres de la famille humaine », de « tous les êtres humains », « d’humanité », de « personne humaine ».

Mais elle est présente – dans un souci égalitaire -, dans le préambule de la Déclaration sur la race et les préjugés raciaux adoptée par l’Unesco, « persuadée que l'unité intrinsèque de l'espèce humaine et, par conséquent, l'égalité foncière de tous les être humains et de tous les peuples, reconnue par les expressions les plus élevées de la philosophie, de la morale et de la religion, reflètent un idéal vers lequel convergent aujourd'hui l'éthique et la science»[[14]](#footnote-14).

 L’idéal en question est en effet fort noble, mais il ne doit pas faire oublier que l’objectif égalitaire n’est, hélas, pas incompatible avec certaines formes de tyrannie de fait. Des régimes dictatoriaux peuvent fort bien exercer de terribles contraintes sur des centaines de millions de personnes au nom des « expressions les plus élevées de la philosophie, de la morale, et de la religion », et recourir à un savoir positif sur « l’espèce » pour imposer leur oppression.

La notion « d’espèce humaine » est aussi utilisée par le Conseil de l’Europe pour se déclarer convaincu « de la nécessité de respecter l'être humain à la fois comme individu et dans son appartenance à l'espèce humaine et reconnaissant l'importance d'assurer sa dignité»[[15]](#footnote-15).

Aux Etats-Unis, la loi S.1373 de 2005 prohibant la fabrication des “chimères humaines” proposée par le Sénateur Brownback évoque : « le respect de la dignité humaine et l’intégrité de l’espèce humaine», cette dernière expression étant aussi précisément usitée dans le droit français depuis 1994*[[16]](#footnote-16)*.

Associer « dignité » et «espèce » est parfait, mais cela aboutit rapidement à se demander pourquoi les autres espèces n’auraient pas droit à la dignité, ou bien alors en quoi la dignité spéciale conférée à l’humanité relève d’une différence entre espèces.

Il n'est pas mauvais en soi que l'on commence, pour d’excellentes raisons, à appuyer le droit sur la biologie (et inversement), ou en tout cas à les rapprocher comme en témoigne une autre loi bioéthique française qui unifie sous le même titre « les crimes contre l’humanité et contre l’espèce humaine »[[17]](#footnote-17).

Mais du rapprochement à la confusion, il n’y a qu’un pas, qui peut être vite franchi, même si, au contraire, la proximité désormais « physique » de deux vocables presque homonymes -humanité et espèce humaine- doit plutôt nous inciter à réfléchir à leur fondamentale différence. Or jusqu’ici, il semble que peu d’auteurs ont pressenti les difficultés considérables pouvant êtres générées par une telle confusion. Bien au contraire, on assiste à une poussée de recouvrements de significations. Ainsi, de plus en plus fréquemment des hommes politiques interpellent le public au nom de l’espèce humaine.

Tel Al Gore dans un article du New York Times, évoquant la responsabilité «à l’échelle de l’espèce humaine», ou Nicolas Hulot qui s’adresse à elle comme à une personne en affirmant que : «C’est ici et maintenant la question posée à l’espèce humaine»*[[18]](#footnote-18)*.

Et voila un tour de passe-passe proche de réussir : on pourrait désormais à nouveau (en un sens différent de l’époque du darwinisme social ayant entraîné les racismes « scientifiques ») parler indifféremment de l’espèce humaine comme objet de science et comme sujet de la politique. On voit dès-lors que la perspective se trouve grandement facilitée d’une confluence entre science et politique : si les membres de l’espèce humaine doivent désormais prendre conscience de la limite nécessaire de leurs actes, les membres de la communauté scientifique pourraient, eux, déterminer les caractères qui peuvent et doivent être cultivés ou produits dans l’espèce pour qu’elle devienne enfin « bonne ».

Il est déjà clair en tout cas pour beaucoup de partisans de la liberté qu’ils auront à lutter contre ceux qui voudront régner au nom du savoir technoscientifique présumé « démocratique » sur le devenir de l’espèce humaine Cela constitue un élargissement radical de ce que Michel Foucault appelait à raison le « biopouvoir »[[19]](#footnote-19) et visait la santé -parfois eugénique- des populations, voire le rêve génocidaire, mais pas encore *l'orientation même de l'évolution.*

Les partisans d’une définition sociobiologiste de la culture sont déjà prêts à l’assaut, profitant d’un état de faiblesse général des sciences humaines[[20]](#footnote-20). La première guerre contre le totalitarisme mondialiste du proche avenir portera vraisemblablement sur ce point, la confusion entre espèce, humanité et société politique étant fort tentante pour les gouvernants et les puissants de toute obédience (et spécialement de celle qui pointe son nez et cherche à croître… sur le thème du réchauffement climatique et de la décroissance !).

Or, nous l’avons suggéré en introduction : on ne peut s’approcher d’un concept proprement politique de l’humanité que si elle est volontairement détachée de toute tentation de fondement métaphysique, moraliste ou scientifique extérieur à la conversation entre semblables vivants qui lui est coextensive.

5

  
296 pages, 14 Euros, 52 cts

ISBN-13: 978-1519762269

ISBN-10: 1519762267

BISAC: Social Science / Anthropology / Cultural

Présentation

Ce livre soutient l'idée que la parole, qui vient un peu après la musique mais avant le langage, ne se comprend que comme histoire de la conversation. Elle n'est jamais réductible à l'énonciation par un sujet isolé, sauf à considérer que ce dernier participe justement à la parole en l'engageant, et donc en s'engageant lui-même comme auteur souverain (d'où le sens ambivalent de sujet comme soumis et comme responsable). Or toute conversation est un procès qui débute, continue et se termine. Toute conversation est "historiale", mais l'Histoire elle-même finit par n'être qu'une diffusion, puis une convergence de conversations.

Elle devient elle-même un effet de la culture comme entreprise métaphorique. C'est pourquoi, en fin de compte (et de conte), cette histoire humaine, bientôt universelle, en passe par toutes les étapes d'une conversation : sentiment de séparation, volonté hallucinée d'union, métaphore entretenant la comparaison entre les parties, métonymie impliquant la domination d'un terme sur l'autre, catachrèse enfouissant la présence du terme dans un souvenir invisible, et enfin... épiphanie de l'autoréférence, et de sa conséquence inéluctable : le paradoxe. Point d'orgue de toute conversation, ce dernier est insupportable. Il conduit donc à des réactivités, plus ou moins violentes. Mais, telle la mouffette, il ne lâche pas sa proie, et les Humains affligés par le paradoxe autoréférentiel, ne savent plus à quel saint (ni quel discours de certitude) se vouer. Nous vivons l'époque de la plus massive et plus indépassable autoréférence : la mondialité à laquelle voudrait s'égaler chacun de ses sept milliards de participants individuels. Raison donc, de craindre que le paradoxe qui s'ensuit inéluctablement va déclencher -déclenche déjà- de nombreuses réactivités irrationnelles, voire folles, massacrantes et suicidaires. L'auteur ose ici proposer qu'une ligne de fuite plus bénigne hors du paradoxe mondialitaire peut être la "pluralité". Celle-ci n'est qu'un retour à la condition de félicité ordinaire d'une conversation en son moment fructueux : la métaphore, la comparaison respectueuse, et cela non entre des monades nationales, mais plutôt entre des positionalités logiques incarnées en territoires : Autoréférence (incarnée en politique mondiale), Schize (incarnée en monde du Familier et du convivial), Identité (incarnée en diaspora de la culture), Règle (déposée dans la civilité urbaine). Utopie ? Certes, mais fondée au plus près de la nature de la parole, de sa logique et de sa faille intime, ultime garantie de notre humanité (contre toutes les certitudes).

Table des matières

[1. L’histoire humaine](#_Toc441701396) [n’est autre qu’une image…](#_Toc441701397)[de la destinée de la parole 7](#_Toc441701398)

[2. Différentes façons de parler de la parole comme histoire 13](#_Toc441701399)

[3. Aucun écart entre la figure de style et l’usage « normal » de la langue (tout aussi créatif). 55](#_Toc441701400)

[4. La mauvaise tentation du métalangage. Ou : le discours qui ramasse la mise perd tout sens. 63](#_Toc441701401)

[5. Postulats pour une histoire de la conversation humaine 81](#_Toc441701402)

[6. De la séparation au bord de la comparaison. Faire leçon des origines « aux portes de la parole » : 129](#_Toc441701403)

[Rite, site, corps 129](#_Toc441701404)

[7. L’être de la métaphore :](#_Toc441701405) [de la copule 139](#_Toc441701406)

[8. Après la copulation, vient le bébé penseur : il ne s’embarrasse pas de grammaticalité, lui,](#_Toc441701407) [pour métaphoriser juste ! 157](#_Toc441701408)

[La métaphore contient](#_Toc441701409) [ses propres objections 163](#_Toc441701410)

[9. Méandres de la métaphore, cascades métonymiques 177](#_Toc441701411)

[10. Processus de parole](#_Toc441701412) [et moment de la catachrèse 183](#_Toc441701413)

[11. Représenter l’impossible : l’approche du voisinage](#_Toc441701414) [du paradoxe comme destinée 193](#_Toc441701415)

[de la parole 193](#_Toc441701416)

[La géo-ingénierie : un paradoxe](#_Toc441701417) [auto-référentiel sans solution. 208](#_Toc441701418)

[L’universalité](#_Toc441701419) [de la référence humaine : 213](#_Toc441701420)

[un paradoxe entre](#_Toc441701421) [génération actuelle](#_Toc441701422) [et générations futures. 213](#_Toc441701423)

[L’innocence publique](#_Toc441701424) [comme destruction](#_Toc441701425) [du désir personnel 217](#_Toc441701426)

[Les réactivités à la mondialité :](#_Toc441701427)

[Symptômes des effets de l’autoréférence. 227](#_Toc441701428)

[12. Géopolitique de la parole : l’utopie post-mondiale pluraliste 235](#_Toc441701429)

[comme meilleur palliatif 235](#_Toc441701430)

[du paradoxe autoréférentiel 235](#_Toc441701431)

[13. Synthèse et résumé : une représentation globale de tout ce que nous faisons ensemble en nous parlant. 247](#_Toc441701432)

[14. Le cahier des schémas pour l’histoire de la parole 259](#_Toc441701433)

[Lire les schémas](#_Toc441701434) [pour une histoire de la parole 259](#_Toc441701435)

[Indications](#_Toc441701436) [pour la lecture des schémas 288](#_Toc441701437)

« Bonnes-feuilles » :

## 1. L’histoire humaine n’est autre qu’une image…

## de la destinée de la parole

Dans ce texte, je tente de présenter le condensé d'un ensemble articulé de concepts saisissant ce qu'on a coutume d'appeler la culture humaine, par opposition aux cultures animales, et cela dans sa temporalité non plus historique[[21]](#footnote-21), mais qui relève du cycle d’un récit mis en conversation : historiale. Cette prétention -que d'aucuns diront exorbitante- ressortit en même temps d'une nécessité de l'époque -celle d'une mondialisation inédite et avancée de cette culture- et d'un défi presque insurmontable.

Quant à la prétention nécessaire, elle reprend un travail déposé par la grande philosophie déconstructive des années soixante, bien représentée par Jacques Derrida, mais elle le déplace dans un autre projet : non pas tant celui de savoir dans quelle mesure les « sujets » constitués par la culture, notamment dans le fait parolier, sont des ingrédients d’un tissu culturel ou bien des créateurs de celui-ci, mais plutôt celui de déterminer le mouvement de la conversation faisant évoluer sa « texture », par exemple en changeant peu à peu la *polis* en police générale.

Notons que ce thème a préoccupé maints auteurs importants de l’école française, de Jacques Derrida à Jacques Rancière, par exemple en montrant l’antinomie interne à la démocratie, à la fois peuple libre et pouvoir souverain contre soi, *demos* et *cratos* (capacité d’écrasement au sol de *l’alter ego* dans la lutte au corps-à-corps). Mais ce qui n’a guère été théorisé par ce courant et qui nous concerne davantage aujourd’hui, en société-monde, c’est l’inéluctabilité de certains mouvements de fond dans l’histoire humaine, tel celui qui, dépassant toute répétition, recherche la fusion au plan le plus global possible, aujourd’hui planétaire.

Peut-être les « lois de l’esprit humain » sont-elles immuables, mais alors justement : l’une de ses règles les plus infrangibles, serait bien la tendance à intégrer chaque particularité – y compris celle des Civilisations, des Nations et des Empires – dans une histoire d’universalisation irréversible !

La question – posée à l’essence de la culture humaine – est aujourd’hui de savoir si, lorsqu’on atteint l’universalité du sens commun, l’Esprit se met à « tourner en rond », comme une toupie folle, ou s’il est capable de changer son propre parcours. Question qui, on le voit, se déplace au delà de ce que notre jovial instituteur de l’idéal platonicien réactualisé, le normalien maoïste Alain Badiou, nomme « l’événement politique ». Précisément parce qu’il ne s’agit pas d’un changement quantitatif dans la situation rendu possible « pour tous » mais de la capacité à réorienter complètement un processus centré et orienté de tout temps par l’effet historial de la culture sur les vivants humains parleurs. A savoir : capacité à se départir précisément de la tendance au totalisme, sans pour autant verser dans l’inégalité.

Ce qui ne veut pas dire que des réorientations similaires n’aient pas déjà eu lieu – à échelles plus réduites et en situations de compétition intraculturelle –, ceci rendant possible de s’en inspirer. Mais le caractère inédit du problème actuel ne doit pas être sous-estimé, non plus que son étroite dépendance à un ou plusieurs traits constants de la culture humaine parolière depuis son origine, il y a seulement quelques dizaines de milliers d’années. Ainsi a-t-on de bonnes raisons de penser que la tension vers l’universalité tout comme les effets de torsion ou de fuite liés à l’approche de son voisinage, sont des traits structurels auxquels aucune culture ne peut échapper, et dont on ne peut éviter de les prendre en considération, si nous voulons éviter des souffrances collectives – et donc individuelles – considérables.

Quant au défi, il tient à la difficulté de justifier et d'expliciter chaque concept, en général abstrait de longues et laborieuses séquences argumentaires, tout en en esquis-sant le tableau général.

Pour lever cet obstacle autant que possible dans ce cadre, et sans renvoyer d'autorité le lecteur à d'autres textes, j'ai choisi de faire suivre l'exposé de la présentation de schémas. Ceux-ci permettent de situer d'un regard les faisceaux de relations dynamiques étudiées, ainsi que les termes utilisés pour les nommer. Peut-être n'est-il pas inutile de les consulter -en les méditant quelque peu- avant de revenir aux articles et pendant leur lecture.

Il est probable que cet exercice ne lèvera pas tous les doutes ou les interrogations, mais il orientera les perplexités en évitant de perdre son temps dans des contresens massifs. Au moins l'espérai-je.

J'ai bien conscience que la difficulté du propos, son caractère parfois énigmatique, ne sont pas effacés par cet expédient, qui ne vise aucun formalisme. C'est le problème de tous les systèmes, dont la cohérence ne tient pas à la parfaite définition (impossible) de chaque terme, mais à la situation relative de chaque élément par rapport aux autres.

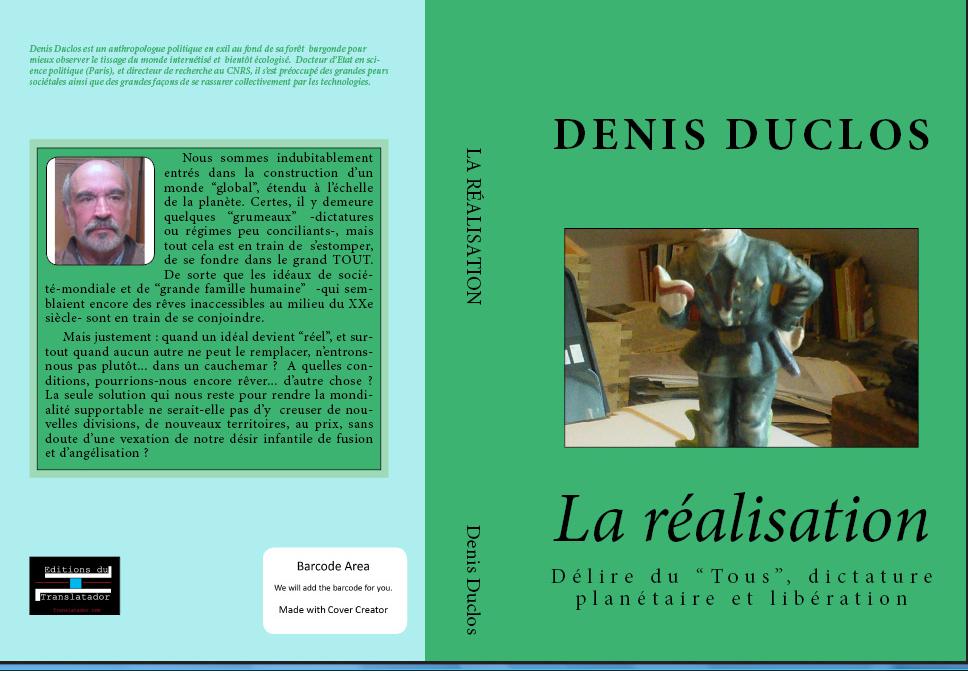
L'indulgence demandée au lecteur porte donc ici sur l'étiquetage d'un concept (comme celui de « Sociétal ») qui peut sembler obscur en soi, mais se distingue mieux rapporté à un supposé contraire (le « Familier », par exemple).

Ce travail – issu de quarante-cinq ans de cheminement en sciences sociales – ne s’adresse pas à quelques spécialistes, tout gonflés de leurs certitudes érudites et de leur mépris concernant « la semi-culture » générale et l’essayisme. Mais il ne s’adresse pas non plus à un vaste public, impossible, de toutes façons, ni à enseigner par manque de temps, ni à convertir : cela du seul fait de son intérêt comme masse, lequel lui interdit tout simplement de se rapprocher des opinions exprimées ici, sauf à éprouver très douloureusement que la présentation de la vérité concernant chacun d’entre nous *dans* cette masse-nasse ne peut absolument pas coïncider avec l’ensemble des fictions dont elle est abreuvée par les millions de pseudopodes de l’appareil médiatique mondialisé.

Il s’adresse par conséquent, selon la métaphore classique de la bouteille à la mer, aux esprits libres, issus de n’importe quel milieu, de n’importe quel âge et sexe, mais ayant réussi l’exploit –presque inouï à notre époque- de résister à toutes sortes de bombardements quotidiens –matériels ou spirituels- de la part de leurs myriades de semblables (bien intentionnés ou sans aucune intention), sans y perdre raison et humanité.

Il s’adresse aux Humains qui, au cœur de cette « masse logique », littéralement constituée par l’adhésion du grand nombre à son autoréférence ultime, tentent déjà de survivre à son implosion à venir… en restant humains (et donc libres de se contraindre). Tout en espérant qu’ils ne soient pas si *peu* nombreux que cela…

6



558 pages

Ed. Du Translatador, sur CreateSpace, 1 edition (Avril 23, 2016)

 **ISBN-10:** 1532833164

 **ISBN-13:** 978-1532833168

Présentation

Nous sommes indubitablement entrés dans un monde "global" étendu à l'échelle de la planète. Certes,il y demeure quelques "grumeaux" -dictatures ou régimes peu conciliants-, mais tout cela est en train de s'estomper, de se fondre dans le grand TOUT. De sorte que les idéaux de société mondiale et de "grande famille humaine" -qui semblaient encore inaccessibles au mitan du XXe siècle- sont en train de se conjoindre. Mais justement : quand un idéal devient "réel", et surtout quand aucun autre ne peut le remplacer, n'entrons-nous-pas plutôt dans un cauchemar ? A quelles conditions pourrions-nous encore rêver... d'autre chose ? La seule solution qui nous reste pour rendre la mondialité supportable ne serait-elle pas d'y creuser de nouvelles divisions, d'y tracer de nouveaux territoires, au prix, sans doute, d'une vexation de notre désir infantile de fusion et d'angélisation ?

Bonnes feuilles :

# Prolégomènes

## Le « totalisme » actuel, en perspective

## d’une histoire humaine de la métaphore

Jadis, au temps où Grecs et Juifs se fondaient dans l’empire-monde romain, émergea un rêve, un rêve pour tous : rêve d’un royaume universel fondé sur l’Esprit et non sur la vulgaire matière vivante, grouillante et mortelle.

Puis l’empire mourut mais le rêve persista. L’Esprit Saint, le Paraclet -l’intercesseur-, devint Science, et celle-ci permit d’accroître la puissance. Bâtir le royaume divin devenait enfin possible pour peu que les turbulents Humains acceptassent de se couler dans le moule spirituel qui donnait enfin sens à leur œuvre : accomplir la volonté du vrai Dieu.

Le livre que l’on va lire traite d’une *réalisation* à la fois évidente et mal perceptible : nous vivons dans une société-monde en formation, qui, par surpuissance technique et absence d’extériorité, tend, physiquement, à instituer le régime d’un totalisme auprès duquel les totalitarismes du XXe siècle apparaissent comme des « brouillons ».

Ce totalisme est, au nom du bien commun et d’un monde meilleur, en train de gagner la planète à partir de sa partie « développée », tel un tsunami gigantesque, et pourtant presque insensible pour ceux qui y sont submergés. Il ne provient pas d’un groupe de gens mal intentionnés ni ne conduit au culte de la personnalité de dictateurs. Il ne fonctionne pas par la peur et le diktat assignable à un tyran visible ou à une classe de « maîtres du monde », bien que celle-ci en soit un marqueur certain.

Bien au contraire, il suinte, déborde et déferle à partir de « nos cœurs »[[22]](#footnote-22), de nos bonnes intentions démocrates, de notre tolérance « bobo », de notre idéal libéral, et ce n’est pas un hasard si son vecteur le plus efficace a été, et reste l’idéologie individualiste et libertarienne en vigueur aux Etats-Unis, puissance chrétienne encore triomphante de l’époque.

On n’en trouvera pas le germe maléfique dans une époque, un auteur, un régime, une classe : il s’est déployé à partir de multiples sources, aussi antagoniques que les monachismes et les féodalismes, les mercantilismes impériaux, les capitalismes et les communalismes. Il serait vain d’en rechercher les origines, pour autant, qu’en fin de compte, il faudrait remonter à la naissance de la parole pour en trouver l’impulsion primaire : celle de la volonté de rêver « l’être ensemble !»

Néanmoins, le totalisme du XXIe siècle présente, pour la première fois de façon irréfutable, un processus imputable à la masse humaine en tant que telle. Au « nous tous ». Et c’est en cela qu’il est fascinant et terrible, désignant du même coup le lieu d’une monstruosité, jusqu’ici toujours imputable à tel ou tel bouc émissaire, à tel délirant partisan forcené de l’Ordre.

En ce sens, ce phénomène est intéressant pour l’anthropologue -même atterré ou terrifié- parce qu’il met en évidence quelque chose d’essentiel et qui a toujours été caché, de par la puissance de refoulement imparable du sujet collectif et de ses avatars corporatifs. Tenu aussi à l’arrière-plan par la multiplicité des cultures humaines et leurs contradictions.

Et dans le même sens, le totalisme mondial se répandant au XXIe siècle est, au-delà de son propre symptôme, un témoin, une borne, un trait, permettant *a contrario* d’évoquer ce qui, en l’Humain également, serait réellement capable de s’opposer à cette tendance sans faire bégayer l’histoire, sans retour en arrière.

C’est, nous allons le voir, en définissant précisément le totalisme comme une quête incoercible de la culture parolière et langagière humaine, et en analysant ses effets circonstanciés en mondialité approfondie, que nous pouvons, peut-être pour la première fois dans notre errance historique, proposer un mode d’intelligence et d’action collective qui ne retombe pas, inexorablement, dans le fantasme du pouvoir absolu (sous sa forme verticale ou latérale), lequel a fini par corrompre jusqu’ici toutes les tentatives innovantes ou révolutionnaires, et surtout celles qui avaient triomphé de leurs adversaires.

Le fantasme d’un superpouvoir mondial nourri des espoirs de toute-puissance technologique, a été extraordinairement bien décrit par l’un des grands génies du XXe siècle, Philip K. Dick[[23]](#footnote-23). Mais ce merveilleux prophète, qui a anticipé les évolutions actuellement produites pour donner à une hyper-élite les moyens de *contrôler complètement l’espèce humaine*, a péché par désespoir : croyant connaître le fond des âmes, il n’entrevoyait comme solution qu’une aide venue d’ailleurs, celle d’un extra-terrestre bienveillant ou un Dieu caché.

Or, si l’installation -aussi rapide que possible- d’un Etat Universel gérant des populations asservies par leur propre fascination envers la technologie rédemptrice n’est pas une menace illusoire (elle se confirme davantage de décennie en décennie), une anthropologie attentive peut déceler certains signes d’un changement plausible d’orientation et de destinée. Elle peut aussi -ce qui est plus rare- en rendre compte dans ses causes et dans ses effets.

Il ne s’agit pas ici d’apporter la pénultième «bonne nouvelle » ou l’évangile pour notre temps, de répéter l’hallucination salvatrice[[24]](#footnote-24) qui fait retour dès que le degré de défiance envers nous-mêmes atteint l’insupportable.

Il est plutôt question de revisiter avec plus de rigueur et de précision les mécanismes qui semblent organiser le devenir collectif humain selon une apparente fatalité. Celle-là même qui paraît faire retour -comme un inexorable Réel de l’Humain- malgré tous nos soubresauts, toutes nos panacées, tous nos efforts de conjuration, de contournement, de progrès, de redressement, de repentir.

Nous préférons une approche indéfectiblement patiente, et peut-être en un sens héroïque, qui soit capable -sans se soustraire pour autant aux légitimes inquiétudes qui agitent au présent la multitude de nos congénères- de mettre à l’épreuve tous nos outils d’observation et de compréhension, nos concepts, nos cadres d’analyse, nos instruments de mesure, de retourner sans relâche aux terrains pour piéger la trace parfois infime et fugitive d’un trait essentiel mais qui nous aurait échappé.

Cet effort est d’autant moins inutile que nous savons par ailleurs la force énorme déployée en permanence par les idéologies -dont on a pu ridiculement annoncer la mort au nom d’autres idéologies-, ces nébulosités de l’esprit ne dépendant d’ailleurs pas des stratégies conscientes ou assignables à des acteurs, ni même à des classes d’intérêts reconnaissables.

Ce travail n’est évidemment pas aisé, car les voiles idéologiques nous enveloppent tous, ne serait-ce que parce que nous devons bien partir de termes reçus pour penser, au risque de dériver dans leurs bulles de sens, et cela durant toute notre vie consciente et inconsciente.

On se souvient que c’est le refus de cette dérive qui autorisa Descartes à décréter une fondation : le constat de sa propre pensée. Hélas, nous sommes désormais avertis que même et surtout cette évidence conduit directement à l’erreur -celle-là même qui alimente l’hallucination technochrématistique[[25]](#footnote-25) si répandue aujourd’hui-. Car notre pensée ne nous appartient pas, ou si peu : elle ne réside pas comme le pensait René dans la glande pinéale (comme siège de l’âme et du *sensus communis*), mais… dans l’ensemble des liens sociaux qui ont suscité et réglé la parole. Il nous faut donc aller plus loin que « le cavalier qui partit d’un si bon pas », et retourner au plus près de la chose même : *le fonctionnement de la société humaine.*

Il est inutile de faire davantage attendre le lecteur pour tracer le cadre d’explication qui sera utilisé ici et confronté à la description de « ce qui nous arrive » dans une actualité bousculée, accélérée, déferlante.

Bien sûr, nous ne comptons pas emporter d’emblée sa conviction, qui résultera justement de la mise en acte du cadre d’analyse avec la diversité et la complexité des conjonctures détaillées. Mais il disposera au moins d’un premier fil conducteur, et nous éviterons l’impolitesse d’une promesse indéfiniment suspendue -acceptable pour un roman, mais pas pour un essai de théorie politique-.

Voici donc, en quelques paragraphes, le condensé que nous espérons le plus clair possible de notre démarche :

La tendance irréfutable des Humains à favoriser le plus grand pouvoir, la plus grande puissance à la fois individuelle et collective n’est pas explicable essentiellement par un trait « naturel » de l’espèce, par un caractère génétique extérieur et préalable à la culture et à sa constante représentée par les actes de parole. La thèse d’une espèce de primates particulièrement agressive et prédatrice par son corps et ses techniques ne tient pas[[26]](#footnote-26). C’est principalement *la culture* qui pousse notre espèce à des excès pathétiques dans toutes les directions, et finalement dans celui d’une condensation massive du pouvoir collectif sur les personnes et les groupes.

Ce fait, assez reconnu bien qu’encore contesté, n’est le plus souvent pas compris. Or, ce dont il faut rendre compte, c’est de l’énergie incroyable qui nous anime, en gros, depuis 70 000 ans, c’est-à-dire depuis que nos ancêtres -déjà anatomiquement « sapiens » depuis un million d’années- se sont mis à la fois à parler et à générer un foisonnement d’inventions culturelles et techniques. Ce point de départ « déflagrant », plausiblement assez localisé dans le temps et l’espace, est admis par une grande majorité d’anthropologues, de linguistes, de préhistoriens, d’archéologues, etc. Mais il n’est toujours pas *expliqué.*

Pointons tout-de-suite le centre et la limite de notre propos : il n’est pas question, ici, de répéter des expériences en pensée -réalisées dans d’autres ouvrages- concernant *les origines* du démarrage culturel de l’humanité actuelle. Il est plutôt d’utiliser le résultat des hypothèses les plus probantes pour décrire d’une façon renouvelée *les événements vécus aujourd’hui,* au débouché d’une histoire mouvementée, et néanmoins assez ordonnée vers l’universalisation[[27]](#footnote-27), fait qui, à son tour, n’apparaît indubitable qu’aux générations présentes qui en sont les protagonistes directs.

L’hypothèse la plus importante concerne la « constante culturelle » agissant en nous depuis quelques dizaines de milliers d’années, laquelle nous permet de reconnaître *l’intentionnalité* des auteurs des peintures de Lascaux, par exemple, même si les intentions précises de ces œuvres peuvent nous être encore obscures. Nous savons, de manière immédiate et sûre, que ces auteurs étaient déjà « nos frères » en culture : ils signifiaient, représentaient, symbolisaient tout comme nous, et tout comme s’ils *nous* parlaient, même si leurs codes n’étaient pas les nôtres, tout comme ceux d’une langue étrangère ne nous sont pas donnés d’office.

L’humanité, déjà sociale, n’était probablement pas très *grégaire* en tant qu’espèce de primates, mais elle l’est devenue en tant que parlante, simplement *parce que la parole unit tout le monde autour des mêmes symboles, ou plutôt de leur difficulté assumée, impuissance réciproquement tolérée dans ce qu’il faut bien appeler « reconnaissance intersubjective ».*

Il y a donc les meilleures raisons de penser que c’est cette tendance à constituer la communauté culturelle sur une valeur inassignable et incalculable de chaque interlocuteur (traversant l’humanité depuis ces commencements culturels spécifiques) qui contient le secret d’une poussée ininterrompue jusqu’à l’état présent d’interconnectivité généralisée au niveau planétaire[[28]](#footnote-28).

Bien sûr, les symboles dérivant et se divisant selon les peuples, l’unité a toujours été une lutte, parfois féroce, et au prix de massacres, mais il ne faut pas perdre de vue que c’est toujours son enjeu qui a été -est encore- au cœur des conflits les plus sanglants.

On peut néanmoins se poser la question de savoir pourquoi cet enjeu a toujours semblé crucial, même quand l’on pouvait se contenter de la paix entre Etats suffisamment forts. Pourquoi l’énergie d’un désir d’unification supérieure a toujours travaillé les situations les plus apparemment stables et « heureuses».

Là encore, la réponse repose, semble-t-il, dans la pratique la plus banale et la plus quotidienne de la parole, ce trait universel de l’humanité (et seulement d’elle, même si d’autres espèces disposent de « langages »). Car toute parole valide comme acte est un phénomène fondamentalement paradoxal -et pour cela déstabilisant- : elle implique que *chaque parlant soit à la fois totalement obéissant et totalement libre.*

Pour parler, il faut en effet adhérer « librement » à la communauté d’échange dans laquelle la parole de chacun doit « compter », et en même temps se contraindre à utiliser les systèmes symboliques en vigueur avec le minimum d’erreurs ou de divergences par rapport aux codes reçus (sous peine d’être dits criminels ou fous).

En quoi cette réalité, évidente dès qu’énoncée entraîne-t-elle automatiquement un paradoxe dont les effets massifs n’ont pu être évités par personne ? Là encore, la réponse est si simple qu’on a tendance à ne pas l’entendre : être contraint d’être libre, mais libre… de se contraindre introduit chez chaque sujet-assujetti une équivoque, un balancement, une contrariété interne qui ne trouve jamais de solution pleinement satisfaisante. Nous ne sommes jamais « contents », parce que le système oscille toujours soit du côté d’un « trop » de contrainte asservissant les sujets parlants, soit du côté, au contraire, d’une « anomie » qui est certes libératrice, mais risque d’opprimer du même coup les autres participants ou de dissocier les liens sociaux les plus vitaux.

Nous cherchons donc -dès l’origine de la culture parlée-des solutions à ces dilemmes, mais aucune ne les résolvent, puisqu’elles reproduisent nécessairement -en parlant- les déséquilibres, voire les amplifient en les déplaçant.

Il n’est pas étonnant que certains types de solutions soient préférés de façon récurrente à d’autres, parce qu’ils paraissent plus à même de résoudre le paradoxe primordial. Il s’agit notamment des propositions qu’on dirait aujourd’hui « win-win », *à savoir favorables à toutes les parties.*

Ainsi, comme l’aperçut jadis la pensée utilitariste, l’augmentation générale de la puissance d’une société peut sembler favorable aussi bien à ceux qui, la dirigeant, vont disposer d’encore plus de pouvoir, qu’à ceux qui, faibles ou pauvres, vont tout de même bénéficier de « miettes » supplémentaires.

Bien entendu, certains participants ne sont pas longs à s’apercevoir qu’il y a là « marché de dupes », car, dans la puissance augmentée du Tout, chacun dispose d’une part nécessairement *plus petite* en termes relatifs. Or, dans un groupe où la part relative de chacun représente le degré de respect qu’il reçoit des autres, on peut concevoir qu’un renforcement -même bien réparti- de la puissance collective, revient à *humilier* chacun des participants.

Exemple : dans l’hypothèse où nous devrions voter pour un gouvernement mondial, nous pourrions avoir l’impres-sion qu’être chacun un sept-milliardième d’humanité n’est vraiment pas grand-chose et que la « démocratie mondiale » n’est qu’une moquerie envers chaque être humain qui, pourtant, la compose égalitairement.

Pour autant, la « solution » démocratique paraît encore celle qui mécontente le moins puisque toutes les autres reviennent à officialiser une inégalité de droit. Faut-il pour autant s’y tenir sans analyse critique ? Ne voit-on pas que pour ceux qui sont sensibles à cette réduction de leur valeur personnelle à une chiffre infinitésimal -autant dire *rien-* l’humiliation peut conduire à un fort désir de sécession, ou bien encore à une résignation qui, du même coup, retire toute sincérité et toute véracité à la fiction de leur « participation » comme sujets de la parole (politique en l’occurrence) ?

Ce raisonnement ne tient que si nous acceptons le fait que les Humains sont des Parlants, et que ces derniers ont ceci de différent des Communicants (lesquels peuvent être des robots) qu’ils se transmettent à chaque instant, dans chaque acte de parole, *l’incertitude sur le fait que leur interlocuteur reconnaît ou non (ou plus ou moins) leur souveraineté comme participant à la parole !*

Or, dans un monde de Parlants où notre réalité de « personne physique » n’est perçue et reconnue que par l’intermédiaire de nominations et des métaphores qui les soutiennent, cette incertitude inévitable est cruelle, voire insupportable. Tout ce passe comme si le régime de la parole nous obligeait constamment à « être reconnus », et, du même coup, à reconnaître autrui *en échange*, cette reconnaissance ne pouvant jamais se réduire à celle d’une fonction, d’une place, d’une chose, mais impliquant toujours, au travers de celles-ci, l’engagement à reconnaître le sujet humain souverain -et inassignable a priori à son support physique- en autrui comme en moi-même.

L’autre nom de cet engagement dans la reconnaissance mutuelle d’un caractère ineffable et irréductible, trait essentiel inhérent au « speech act », c’est *la confiance.*

Certains philosophes en vogue nous le rappellent : nous ne pouvons exister dans le monde des paroles sans confiance mutuelle. Et de grands entrepreneurs de mettre aussitôt le mot « confiance » sur leurs publicités, ce qui me rappelle un peu la foule des disciples de Bryan (Jésus interprété par les Monty Python) répondant d’une seule voix éperdue de soumission : « Soyons libres ! » à l’appel désespéré de Bryan pour les congédier… Ce constat, donc, ne suffit pas : il faut encore admettre qu’il est fondé sur le fait culturel indestructible (tant que l’on continue à parler) *d’une fiction obligatoire de liberté du sujet parlant.*

C’est la raison pour laquelle un contrat implicite ou explicite validant l’obligation de laisser des cookies sur son ordinateur personnel, (sous prétexte qu’il s’échange avec la gratuité de la prestation de moteur de recherche) ne peut pas fonctionner sur le long terme : il est « illégal » au regard de la loi symbolique fondant tout échange de parole, et selon laquelle je dois être absolument libre de parler ou de ne pas parler, si je veux -comme tout locuteur- que ma parole soit considérée comme valide.

Or toute « écoute », tout enregistrement de ma parole -voire de mon image- par un tiers ont deux effets immédiats : ils font entrer en conversation ce tiers qui devient interlocuteur, mais interlocuteur *indélicat* puisqu’il n’est là que pour instrumentaliser ma parole et mon image comme informations, et ceci non pas au nom d’un *alter ego*, mais à celui d’un collectif surpuissant par assemblage de forces.

Tout anthropologue un peu compétent (même s’il n’a pas lu Habermas) est en mesure d’affirmer que cette rupture dans le lien de parole va nécessairement entraîner du ressentiment, des troubles, des conflits. Tenter de les régler par des manipulations supplémentaires ne fera qu’aggraver le problème et la seule question devient alors : combien de temps se passera-t-il avant que la révolte des locuteurs humiliés finisse par contraindre le locuteur abusif de revenir à la situation « de félicité » seule apte à consolider et valider l’acte de parole ?

C’est exactement sur ce point que nous sommes peut-être en désaccord avec Aldous Huxley, Georges Orwell, Philip K.Dick ou Terry Gilliam (dans Brazil), voire… Michel Foucault ou Pierre Bourdieu : ces grands auteurs -et bien d’autres dans divers genres- ont en effet en commun de nous amener à croire que la lutte de personnes et de groupes pour le pouvoir absolu peut parvenir à des états métastables de longue durée, au cours desquels il devient pratiquement impossible de réagir. Ce pessimisme est d’ailleurs l’un des ressorts les plus efficaces de la science-fiction critique, prolongeant en quelque sorte la science-fiction tout court, celle dont Jacques Lacan disait que c’était la *vraie* science, celle qui nous fait courir, précisément dans le sens du triomphe absolu  sur autrui !

Le désaccord porte, néanmoins, sur des détails : ce n’est pas l’incroyable ténacité du désir de pouvoir sur autrui qui est ici en cause, mais sa limite et surtout la nature précise des difficultés et des antinomies qui le traversent.

Ces détails, pourtant, sont d’une grande importance, car de leur appréciation fausse ou juste peut découler une différence considérable dans l’évaluation des situations actuelles et les chances de les faire changer par l’implication dans un mouvement.

Ce qu’il faut parvenir à comprendre d’un seul tenant, c’est à la fois l’insatiable appétence pour le pouvoir absolu -quitte à le subir !- et le goût tout aussi fort pour la liberté.

La réponse à cette énigme, déjà explorée jusque à un certain point par Elias Canetti dans son grand-œuvre sur la Masse[[29]](#footnote-29), tient au fait que… c’est la même chose retournée en son contraire.

Pourquoi ? Comment ? Il ne s’agit pas de magie noire : le mécanisme en est excessivement simple et logique. Il suffit pour le reconnaître de constater que la liberté de chacun, parce qu’elle peut être menacée par la force d’une majorité, ne doit sa subsistance qu’au fait de s’associer à celle d’autres semblables, afin de devenir à son tour puissance majoritaire… au prix de menacer à son tour la liberté des antagoniques.

Le caractère épidémique et propagatif de cette réalité a été maintes fois observé, par exemple dans le phénomène de l’angoisse : plus vous anticipez que l’adversaire va venir opprimer votre liberté, et plus vous vous hâtez de former une milice apte à le prendre à revers. Ainsi, la seule concurrence pour la liberté vous contraint-elle à produire les armées visant à restreindre celle d’autrui pour augmenter ou préserver la vôtre. Celui qui refuse d’entrer dans cette logique de propagation au nom de principes moraux est vite -et à juste titre- traité d’idiot, puisque de fait, s’il ne participe pas à la contrainte mutuelle visant à construire la force de répression de l’adversaire potentiel, il se trouvera d’autant plus vite réduit à l’esclavage.

Dès lors que fonctionne l’anticipation des actes d’autrui, la réaction en chaîne semble irrésistible, et nous sommes bien en présence d’un effet incontournable de la liberté en tant que paradoxe, voire d’antinomie radicale : elle produit inéluctablement son contraire.

Il existe cependant un vice dans ce raisonnement imparable : à savoir que *la liberté dont il s’agit dans la parole n’existe pas en dehors d’elle*. Contrairement au modèle précédent, la liberté d’autrui est la condition même de la mienne, puisque c’est de sa liberté de me reconnaître que je la tiens, et réciproquement. Plus je tente de l’asservir pour qu’il ne me « nuise » pas, et moins je trouve en lui un interlocuteur qui valide ma propre liberté. J’interromps donc du même coup le processus de la parole, pourtant seule base pour constituer le concept même de liberté

. Non seulement, comme l’ont observé les philosophes, je ne me libère pas moi-même en devenant « maître », mais l’esclave en qui j’ai transformé mon ancien *alter ego* ne peut plus, même s’il le voulait, me considérer comme un homme libre : il m’oblige constamment à n’exister pour lui que comme maître asservi au rôle de geôlier, de persécuteur, de contrôleur, etc. Je suis assujetti au personnage encombré d’instruments d’oppression. Tout mon monde devient celui d’un gardien de camp ou de prison, d’un exécuteur. J’ai beau m’en extraire chaque jour pour prétendre vivre par ailleurs ma vie de « bon père de famille », la vérité de ma condition me hante et me rabaisse constamment au niveau de déréliction de ma victime. Et si elle accumule les souffrances, je suis accaparé par le maintien et l’activité des instruments produisant la souffrance. Je suis avili comme tortionnaire par l’avilissement du supplicié.

Dès-lors, le plaisir que je peux aussi ressentir du fait que je ne suis pas la victime, la suavité du sentiment d’être victorieux et « survivant » (comme le notait Canetti) grâce à la puissance collective de la masse dont je suis membre, se trouve pour ainsi dire vidé de substance par l’affaiblissement et la disparition même de l’ennemi. Je dois alors compenser ce « vidage » par des drogues dont l’illusion est consacrée à le nier.

La *durée* d’un régime fondé sur une maîtrise élitaire est donc directement fonction de celle de l’acceptabilité pour les maîtres de l’illusion compensatrice de leur propre vidage subjectif. Si nous parvenions à théoriser cette question de façon réaliste et convaincante, nous serions en mesure de prédire le moment et la forme du « renversement de valeurs » qui inaugure *le retour à la situation de parole,* et donc de reconnaissance mutuelle de la souveraineté des sujets en conversation, reconnaissance qui n’a rien à voir avec la comparabilité ou la commensurabilité[[30]](#footnote-30).

Le problème fondamental de la parole est qu’elle est née et s’est déployée comme acte d’unification du groupe de parlants, c’est-à-dire *en opposition* à ceux qui ne parlent pas, ou qui parlent une autre langue. Ce qui signifie que l’amitié instaure d’emblée, par la simple performance d’un engagement libre de soi dans la convention, son envers : l’inimitié de principe envers ceux qui ne procèdent pas à cet engagement mutuel incarné dans le simple fait de « se parler », et *a priori* indépendamment des contenus de la parole (des « dire », des « discours »).

Pourquoi est-ce un problème ? Parce que cette inimitié extérieure au groupe est toujours en instance de s’infiltrer *dans* le groupe : la liberté d’adhérer est toujours aussi celle de trahir. L’ami le plus intime peut à tout moment se transformer en ennemi, comme dans le mythe shakespearien de McBeth. L’extériorité « infecte » l’intériorité partagée par le miracle de la parole.

Cette ambiguïté ou fragilité de la communauté de parole est amplifiée par un autre caractère primordial : le fait que le « dire », le contenu de ce que l’on dit en se parlant est essentiellement une comparaison, c’est-à-dire une proposition à but de conviction. Or de quoi tente-t-on de convaincre celui avec qui l’on parle, quel que soit le procédé rhétorique utilisé pour ce faire ? Au-delà de la diversité infinie des objets concrets mis en discussion, il s’agit toujours de la même « chose » (causa) : on cherche à convaincre l’autre (et soi-même par la même occasion) de *valider la situation même que l’on est en train de vivre, à savoir la communauté de parole,* celle-ci devant toujours être affirmée contre l’existence de formes de solidarité concurrentes soit étrangères, soit « inférieures ».

Or, en admettant que le monde extérieur soit aisément perçu comme hostile ou potentiellement dangereux, il n’en vient pas de même des groupes d’intimité plus restreints et plus « naturels » dont l’union est attendue pour former l’unité langagière.

Autrement dit, la comparaison, la métaphore première qui a pour but de construire en permanence l’entité commune idéale, au travers même de l’acte performatif en train de se dérouler entre deux parlants « amicaux » (ou, à la limite, sincères et francs), s’érige toujours en *laissant planer un doute* sur la loyauté d’un membre qui, par ailleurs, « appartient » à un groupe de solidarité plus intime. Du même coup, ce petit groupe « familier » est suspecté de résister à son propre englobement dans l’entité de solidarité « de parole ». En général, toute double appartenance est un jour ou l’autre tenue pour suspecte (du « juif-allemand » au « binational »), mais l’origine de cette suspicion est l’objet éternel que représente le lien parental ou/et sexuel. On dira même, en reprenant une expérience finalement assez solide de la psychanalyse, que c’est « le Père » qui, situé hors de la frontière du ventre matriciel, constitue le suspect originel et constant.

Nous pouvons en conclure qu’à tout moment une comparaison peut s’établir entre le familier du membre et l’étranger, de sorte que la trahison est un thème qui se juxtapose automatiquement à celui du souci de convaincre ledit membre d’adhérer toujours plus pleinement à sa « nouvelle famille » qu’est la communauté langagière.

Inversement, le phénomène jouant dans les deux sens, l’étranger peut aussi devenir l’objet d’un « sentiment tendre » (notamment dans les cas où l’exogamie est de règle), de sorte que le pardon peut aussi atteindre la trahison (et l’éteindre comme telle).

Il est alors loisible d’admettre que cette amodiation d’un principe tranché (« être » ou « ne pas être »… un membre reconnu du collectif) prenne la forme de la quantité plutôt que de la qualité. La quantité permet en effet de distinguer, hors du Tout ou Rien, des niveaux de tolérabilité d’une infraction au pacte implicite entre tous les Parlants. Elle permet de constituer des échelles plus ou moins précises, dotées de « seuils », de « lignes rouges » à partir desquels la réaction de rejet devient de plus en plus prévisible à mesure que l’on s’en approche. Encore que, comme l’entrevit Zénon d’Elée, le fait de pouvoir toujours diviser par deux la distance parcourue par une approche peut, de fait, rendre inatteignable la ligne en question. C’est une façon de se représenter -pour une société de commerçants notamment- l’élasticité des principes !

Cependant, un autre effet de la traduction en quantité d’une distinction autrement incommensurable, se situe à l’opposé : la confrontation à l’inélasticité absolue.

En effet, dans un groupe de parole où la quantité a remplacé la qualité comme critère d’appartenance, deux conséquences radicalement contraires sont attendues en même temps : d’une part, les relations sont adoucies *(praos)* par des concessions mutuelles permanentes, lesquelles tendent finalement à un échange « équitable », voire « égal », mais d’autre part, le principe de reconnaissance en soi et en l’autre d’un sujet pleinement souverain et libre *persiste* en arrière-plan. De sorte que, lorsque vous recevez votre « dû » en termes quantitatifs, celui-ci demeure toujours insuffisant au regard du principe de pure liberté : vous avez été « acheté », et même si l’autre de la relation a été doté du même cadeau, vous ne valez tout de même qu’une moitié « d’être », pour autant que l’être ne se partage pas[[31]](#footnote-31).

Ceci explique la scène banale des enfants, frères et sœurs, qui continuent à se bagarrer alors qu’ils ont eu droit à une parfaite égalité de partage. Et cela explique aussi qu’une personne en situation de se croire « supérieur » par la quantité d’attributs qu’on lui accorde, en voudra toujours davantage, non seulement jusqu’à ce que l’autre n’ait plus rien (comme dans la fable du Mahabharata), mais qu’il ait été anéanti en personne. Cette apparente (et réelle) folie tient à la rencontre logique impossible, insoluble, entre un principe absolu (être un sujet libre) et sa médiation (marchander la liberté).

C’est ici qu’intervient le concept de « destinée de la métaphore », laquelle ne se conçoit que comme destinée d’une conversation où la métaphore principale véhiculée et échangée par les interlocuteurs est amenée à évoluer, se transformer, et, finalement aboutir à une sorte d’impasse logique d’où nous cherchons à tout prix (et même désespérément) à sortir, ce qui est le moment à la fois le plus tragique et le plus fécond des histoires humaines.

Pourquoi et comment cette « destinée » de la parole intervient-elle inéluctablement ? Il existe plusieurs façons de présenter ce mouvement récurrent, mais en cherchant à rester au plus près de notre cadre théorique, il est possible de recourir à l’articulation d’énoncés suivant :

D’abord, il nous faut postuler qu’il n’existe aucune parole solitaire, isolable d’une « dialogique », laquelle se déroule aussi dans l’ensemble de la communauté de parole qui sert, pour ainsi dire, de toile de fond, ou mieux de « témoin collectif » à chaque conversation particulière (comme le chœur antique).

Ensuite, nous devons admettre que ladite conversation est un « procès » (au sens oublié de « processus »), au cours duquel les propositions engagées au départ (à « l’ouverture ») dans l’interlocution se modifient pour parvenir à une « clôture », une décision tranchant sur leur signification et leur emploi. En ce sens, tout processus de parole conversationnel (y compris avec soi-même) tend à ressembler à un « procès » au sens juridique du terme, au sens d’une réduction progressive des ambigüités et des désaccords, puis d’une décision finale éliminant les résidus « parasites » (ou devenus tels).

Cette historialité de toute conversation, de tout échange de paroles, présente un aspect tragique. En effet, l’élimination de sources de désaccord ou d’ambigüité a pour conséquence d’arrêter la pratique de la parole et d’opérer une « réalisation » des imaginaires mis en débat, de telle manière que la chose remplace la parole. On évoque à ce sujet un « passage à l’acte », mais en réalité, c’est le contraire qui advient : la décision tranchée du juge, du jury, de l’auteur enfin réconcilié avec lui-même, etc. revient à arrêter le seul acte humain proprement dit - l’acte de parole -, pour le « réifier » dans une chose, (rite, site, dispositif ou objet), laquelle est censée « symboliser », c’est-à-dire *valoir pour* l’acte de parole qui y a abouti.

C’est en cela, d’ailleurs, que l’accomplissement d’une symbolisation sociale (au-delà des tentatives personnelles pour faire tenir une représentation des imaginaires mis en jeu) est toujours le contraire de la parole : le mot « parole », qui veut dire « rapprochement » (parabole) indique en effet l’acte humain par lequel sont rapprochées librement, activement, volontairement, des acceptions en partie indéfinies d’un projet à réaliser mais tenu pour non réel tant qu’il est en débat.

Alors que le « symbole » (le « jeté ensemble » : représentant et représenté, par exemple dans le jeton de présence à l’Assemblée du peuple) chosifie un aspect du projet : par exemple, la procédure de paroles autorisées, de conventions juridiques, son « langage », les sites et rites dans lesquels elle prend valeur (et en dehors desquels elle ne « vaut rien »), etc.

Bien entendu, sans la symbolisation (qui commence avec le système de phonèmes d’une langue, mais aussi sa codification grammaticale, stylistique et rhétorique), la parole serait très difficile (bien que non impossible : elle a bien certainement commencé avec des symbolismes très grossiers). Mais inversement, nous ne devons jamais oublier qu’une symbolisation « complète » tue la parole vive, porteuse de reconnaissance mutuelle, et qu’une parole morte ressemble plus à un algorithme -comme mécanique abstraite- qu’à un acte humain.

Pourtant, *toutes* les histoires conversationnelles se dirigent vers une symbolisation plus complète, c’est-à-dire vers leur propre réification. Ceci pour une raison tout aussi simple : les signifiants (que nous utilisons pour souligner les pactes de reconnaissance mutuelle que sont tous les actes de paroles) peuvent toujours être considérés en soi, comme des choses, et non comme des porteurs incertains de significations aussi variables que le sont les enjeux d’une conversation. Et, bien sûr, nous tendons *tous* à cette réification, car elle nous semble diminuer l’incertitude. Elle nous rassure. Nous cédons donc *tous* plus ou moins, à un moment ou un autre, à la tentation de prendre le mot pour la chose, et à passer à l’enjeu suivant, comme si tout était réglé, tissé, articulé, encrypté.

Or, pour utile qu’elle soit, cette chosification, ce passage dans l’implicite est un chemin qui, peu à peu, et au fil de l’ensemble des conversations tenues dans le même groupe de paroles (une culture linguistique, par exemple), se dirige vers la « sidération » de la fonction symbolique vivante. Cette dernière n’est pas, en effet, d’attacher, de coller un mot (ou une phrase) à une chose, mais, en les rapprochant parmi plusieurs possibles toujours latents, de signaler surtout l’engagement mutuel des interlocuteurs dans l’intention de réaliser ensemble librement « quelque chose ». Bref, ce que le symbole articule « comme si c’était réel », n’est rien d’autre qu’une convention et un imaginaire[[32]](#footnote-32).

On peut alors reconnaître plusieurs étapes dans la dégradation des symboles usités par la parole : la métaphore proprement dite, elle-même appuyée sur un vécu réel de séparation et d’isolement, puis la métonymie, qui est inégalisation des termes de la métaphore, la catachrèse, qui est détour et surtout déguisement et refoulement d’un des termes vers une carrière « cachée », et enfin l’antinomie ou cœur du paradoxe. C’est dans cette dernière situation que le jugement tranché aggrave la difficulté en la niant abruptement, ce qui a pour effet, en général, de provoquer une régression immédiate au moment de la séparation anticipant *l’hallucination métaphorante.[[33]](#footnote-33)* Un cycle recommence alors, qui, s’il est situé au même niveau de généralité et d’enjeu pour un collectif analogue, répète au moins certains aspects du cycle précédent, même s’il s’en éloigne nécessairement, étant donné l’évolution des circonstances diverses.

Pourquoi et comment le paradoxe est-il toujours la fin (dans les deux sens du terme) d’une histoire conversationnelle ? Et une fin préparant le recommencement d’un cycle ? Parce que dans le paradoxe se rencontrent facialement le fondement de toute parole (le postulat de liberté souveraine de tout locuteur) et *sa* médiatisation la plus achevée réduisant à rien cette liberté[[34]](#footnote-34). Parce que cette médiatisation de plus en plus poussée -éliminant la liberté d’adhérer et de participer ou non- est inéluctablement portée par le désir de chacun et de tous de *réaliser enfin le but imaginaire de toute rencontre humaine.*

Chaque cycle conversationnel (qui peut exister au niveau du plus grand groupe possible à tel moment de l’histoire) se dirige donc inéluctablement vers le moment où personne ne peut plus ignorer que la libre adhésion à « l’être ensemble » implique non seulement de symboliser procédures et objets, mais encore les sujets eux-mêmes dans l’acte de parole qui les dévoile. Alors ce morceau d’histoire se rapproche inconsidérément de la situation où « liberté = esclavage », ce qui est proprement intenable (comme l’a démontré la destinée des totalitarismes du XXe siècle). La forme bientôt approchante de cette devise surmontant l’entrée du camp est peut-être : « liberté = transparence de chacun dans le périoptique mondial »[[35]](#footnote-35).

Nous sommes donc en possession des éléments principaux du *problème* actuel de la mondialité avancée à partir de ce constat très simple -si simple en vérité que nous avons éventuellement du mal à admettre que tout es là, sous nos yeux- : la tendance majoritaire à privilégier les solutions d’augmentation de la puissance collective correspond à une phase évoluée de la conversation orchestrale autour de la « société-monde. ».

Cette phase -au cours de laquelle aucune autre instance ne rentre plus en comparaison avec un idéal global- dépasse le simple stade d’une « métonymie » : elle est en approche d’une pure *autoréférence* (la société ne signifiant plus que l’humanité dans son ensemble). Celle-ci s’impose politiquement et économiquement en entraînant un déclassement d’autres catégories de collectifs, ce qui implique assez rapidement une désorientation des sujets qui y sont impliqués, et, bientôt, une négation absolue de leur liberté de s’y soustraire. Parvenue à cet état de paradoxe terminal, la société-monde peut se révéler, dans certaines circonstances, pire que le mal qu’elle combat, et, du même coup, être appelée à un renversement, après que se soient aggravés continûment les symptômes d’un ressentiment à son égard.

Il suffit d’ajouter que nous-nous trouvons engagés au seuil de cette conjoncture, pour nous demander si le *moment* n’est pas venu de nous tourner vers d’autres possibilités.

Cette perspective d’un «frein » de l’emportement majo-ritaire en passe de devenir infernal pour tous n’est pas en elle-même nouvelle. Ce qui est nouveau est que la situation ne comporte plus, comme par le passé, de possibilité de « fuite » loin du problème, puisque la société est elle-même devenue « monde », anthropocène. Il faut donc sans doute profiter de l’exacerbation, de l’aiguisement de nos capacités de recherche, d’innovation, de trouvailles, par l’histoire de nos dilemmes, pour redécouvrir *sous sa forme présente* la « faille » du paradoxe inhérent à notre condition et son expression métaphorique supportable.

C’est en ce sens que nous proposons de lire les événements actuels : non pas seulement dans une déploration des aggravations, mais plutôt en y cherchant la trace -peut-être encore fugace- de solutions convenables sans oppression ou aliénation plus grandes, et sans menace de régressions tragiques ou d’une élimination de la parole (dans la robotisation du fonctionnement, par exemple).

Disons d’emblée que c’est plutôt du côté d’une division de la société-monde en « façons de vivre » que nous envisageons un chemin de solutions politiques plausibles et négociables. Nous en avons développé ailleurs les détails concrets, et nous contenterons ici d’en saisir les indices de « faisabilité » au travers des difficultés, nodosités, ou complexités inextricables *rencontrées dans l’actualité.*

Pour le dire d’une phrase : ce livre explore notre réalité contemporaine à l’affût des signes d’un renversement possible de la logique d’augmentation de la puissance collective en une logique de partage des pouvoirs et de retour des libertés[[36]](#footnote-36).

Pour cette exploration, nous avons donc besoin, outre la théorie du « paradoxe » inhérent à tout acte de parole, d’une théorie sur la temporalité s’instituant dans l’Histoire contemporaine entre divers moments de cet acte, telle qu’elle induit une sorte particulière, mais très importante, de « destinée » conversationnelle.

## Le monde contemporain comme approche du moment paradoxal de la métaphore orchestrale

Notre registre est ici celui d’une analyse d’une proposition acceptée aujourd’hui -de façon explicite ou surtout implicite, délibérée ou surtout sous contrainte- par une majorité des Humains contemporains, vivant en deuxième décennie du XXIe siècle. Cette proposition, comme toutes les propositions, est une métaphore, une comparaison tenue pour juste, sinon exacte. En l’occurrence, on pourrait l’énoncer ainsi (avec de nombreuses variantes) : *l’unité pacifique du genre humain (rendue nécessaire par les armes thermonucléaires et biologiques) passe par un cadre commun d’échanges matériels, tout comme la maisonnée nécessite une règle entre ses membres pour être une unité de vie soutenable.*

Comme toutes les métaphores « orchestrales», celle-ci repose sur une comparaison entre le petit monde des gens et le grand monde universel. Ainsi, par exemple, de l’Oumma (la communauté des Croyants), qui se compare à Ummi (la mère), ou de la Patrie ; ainsi de « l’Heimat » germanique, du « Home Office » britannique, ou de la « grande famille humaine » qui, selon René Cassin, soutient la déclaration universelle des droits de l’Homme depuis 1948. Et comme toutes les métaphores orchestrales et toutes les métaphores en général, celle de la société-monde comme économie connaît une « destinée ». Autrement dit, elle voit son sens évoluer, se modifier avec le temps et les nombreux débats qu’elle rencontre.

En général, avant d’être oblitérée par l’Histoire des idées, des mots et des réalités, une métaphore devient métonymie puis catachrèse[[37]](#footnote-37). Pour le dire simplement : de proposition, elle devient affirmation autoritaire, puis évidence, formule incontestable et incomparable.

Le moment métonymique est celui où nous employons le terme (par exemple « économie », ou « écologie ») pour tout ce à quoi il réfère dans l’implicite (comme le respect mutuel des membres de la maisonnée, leur intérêt commun, l’intendance, etc.) Le moment catachrétique est celui où nous avons carrément oublié que le mot renvoie à une comparaison : ainsi encore d’économie ou d’écologie, dont seuls les érudits se souviennent qu’ils désignaient quelque chose *d’intérieur à la maison*. Et finalement, inspirée par le refoulement catachrétique, la métaphore évolue vers sa propre négation comme proposition, pour devenir l’assertion arbitraire de « maîtres du monde » qui ne perçoivent plus cet engagement que comme unique rationalité de gestion possible.

Cette destinée est pathétique, parce qu’elle ne fait qu’exprimer la quête des Humains pour croire « dur comme fer » que ce qu’ils disent sont les choses elles-mêmes, alors qu’elles ne sont, dans tous les cas, que des projets avancés par certains intérêts ou groupes d’intérêts.

Et cette quête est pathologique parce qu’elle est inévitable dans une condition humaine totalement inféodée au paradoxe de la parole, et qui cherche toujours à en sortir par une « vision » cristallisée dans des catégories, et qui rallierait « tout le monde ».

La parole humaine (le trait culturel réservé au genre humain à la différence des langages non paroliers) a en effet ceci de particulier : elle suppose l’adhésion d’un sujet. Or, sans cette adhésion, l’accès à l’humanité est impossible ou très difficile.

Autrement dit : nous ne sommes pas libres de ne pas choisir la liberté. Notre liberté de sujets de la parole est fondée sur l’obligation absolue de parler… c’est-à-dire de nous engager librement dans l’acte de parole. A l’instant même où nous proférons la phrase : « je choisis de ne pas parler », je démontre que je ne choisis pas, puisque je dois d’abord parler pour la phrase ait un sens, voire une application pratique réelle[[38]](#footnote-38). Mais en même temps, puisque je parle, même en me taisant, je pose bien un acte qui ne vaut que comme preuve de liberté de le faire !

L’humanité se débat dans ce paradoxe fondamental depuis les origines de la culture parolière et ceci dans un emportement constant, parfois tragique, pour une raison simple : sans position de sujet de la parole, je ne peux pas être reconnu par les semblables, et si je ne suis pas reconnu, je meurs de détresse. C’est exclusivement pour être reconnus -à la place du sujet de la parole, et dans une extériorité symbolique à nos corps - que nous parlons, et cela interminablement, au long de nos vies, et d’une vie à l’autre. Et nous parlons ainsi -en proposant des métaphores à l’agrément collectif- pour échapper au paradoxe intime de la parole… en le reconduisant à chaque moment.

La métaphore -et celle qui est la plus partagée- nous sert à croire échapper au paradoxe culturel fondamental. A y croire un moment, un temps, jusqu’à ce que son effet d’illusion s’estompe, ce qui arrive toujours à plus ou moins long terme.

La métaphore est un énoncé propositionnel dont l’inéluc-table transformation est due aux vagues d’objections qu’il reçoit progressivement (notamment de la part de métaphores concurrentes), et qui dessine généralement sa destinée en direction d’une catachrèse, puis d’une assertion dure, unaire, c’est-à-dire sans alternative, sans double même occulte, correspondant souvent à une sorte de ralliement résigné mais très majoritaire. Alors, la métaphore « transformée » se pense dans un état de singularité, de concrétude et de solidité achevée. Erreur : c’est le moment où elle devient le plus fragile, le plus cassante, la plus dépendante.

C’est ce qui commence à arriver dans la période contemporaine à la métaphore géo-éco-démo-cratique. Le triomphe mondial du libéralisme depuis 1989 a correspondu à la fixation catachrétique de cette idée, et 25 ans plus tard nous vivons le début de sa désagrégation comme outil absolu de lecture du réel.

Elle se désagrège en particulier sous les coups de métaphores en compétition, dont certaines, très classiques, comme la haine des cultures différentes, la nostalgie des anciennes métaphores salvatrices -comme les religions- ou simplement le progrès des idéaux de domination et d’exploitation sous le paravent «égalitaire » que serait la « market democracy ».

Ce livre se situe donc d’abord en un point du parcours de la métaphore géo-éco-démocratique : celui où nous commençons à soupçonner qu’elle ne nous exempte pas du paradoxe fondamental, de celui qui nous confronte à notre déréliction mentale, à notre non-reconnaissance par autrui, à notre isolement terrifiant au cœur même du monde des Humains, et donc à la recherche désespérée d’autres « histoires crédibles ».

Ce travail est *l’analyse* de ce phénomène : l’insinuation d’un doute effrayant au cœur des certitudes les plus ancrées à propos de l’universalité économique/écologique et sociétale, les plus débarrassées de toute contestation, de toute critique. Et c’est du même coup la pose d’une pierre d’attente : celle de l’émergence d’une nouvelle métaphore crédible, au moins pour un temps indéfini par avance.

Si une discipline anthropologique était concernée par notre propos et notre étude, ce serait celle d’une « psycho-histoire », dont nous avons établi quelques linéaments il y a déjà 15 ans dans notre *«Entre Esprit et Corps, la culture contre le suicide collectif »[[39]](#footnote-39).* Nous y mettions en évidence les lentes -ou rapides- embardées que les cultures historiales tracent entre des figures métaphoriques opposées, comme si la perte de croyance en l’une d’elle tendait à nous pousser vers l’autre extrémité « logique ».

Si cette hypothèse n’est pas seulement poétique, nous pourrions soutenir qu’après un Esprit-Monde (au fond bien annoncé par Hegel), viendrait *une Pluralité de Corps.* Pas une multitude -qui se résorbe trop facilement dans un Esprit global, comme une foule moutonne uniformément dans un Mall unique et massif - mais une pluralité de quelques grandes dimensions humaines irréductibles.

Nous parlerons très peu ici de la métaphore pluraliste que nous développons ailleurs sous toutes ses facettes[[40]](#footnote-40), comme solution, mais nous voudrions soumettre au lecteur la proposition détaillée selon laquelle les symptômes du mal être contemporain convergent pour pointer la transformation des métaphores démocratique, économique, écologique[[41]](#footnote-41), en système de prisons des peuples, et du même coup pour appeler à des imaginaires qui, bien qu’appuyés sur lui pour émerger, *lui échappent.*

## II. Romans récents de Denis Duclos

## Publiés aux éditions du Translatador

## Le Cycle de « Terre-2351 »

**Présentation générale :** ce cycle comprend trois livres -*Les forêts de Boscione, la Présence, et Hatzik ou la connaissance-.* Ils évoquent, sur un mode plutôt épique, trois facettes du monde de la pluralité que l’auteur suppose régnante dans 320 ans (et cela depuis la révolution anti-totalitaire menée contre le général onusien Lankou).

Les héros en sont toujours principalement des Jeunes gens tentés par l’aventure la plus libre, qu’il s’agisse, sur terre, d’enfants de « Marginaux » peu à l’aise dans le système tétralogique devenu dominant, ou dans l’Espace, des héritiers d’un immense vaisseau de voyage interstellaire au très long cours. Souvent alliés à de vieux sages -moins lourdingues qu’Obiwan Kenobi et moins laids que le gentil Yoda-, ils représentent ces vivants « grains de sable » qui finissent toujours par enrayer les mécanismes les mieux réglés, fussent-ils les meilleurs du monde ou même conditions d’un meilleur monde, « toujours plus humain ». L’auteur se pose ici un défi stimulant : comment imaginer la stérilisation à venir de ses propres idéaux ? C’est-à-dire : comment penser à l’avance le risque inéluctable de la dégradation de la nécessaire pluralisation de la planète, en son contraire : une reprise du pouvoir par la folie de puissance et de complétude ? On voit bien que c’est une méthode « négative » pour tester au contraire la robustesse de l’intuition libertaire et anti-totalisante, opposée fermement au totalisme si puissant aujourd’hui, avec son « pour tous » lâché en rafales par la horde de la conscience proprette sur tout ce qui bouge et se différencie.

**Dans *Les forêts de Boscione,***on assiste à l’affrontement -d’abord personnel et bientôt planétaire- entre deux gamins de « l’Ar » (le nom du « peuple de la nature », responsable désormais d’immenses territoires où seul l’effleurement humain garanti par le nomadisme), empêtrés jusque là dans le conformisme clanique et matriarcal, et les dirigeants assez monstrueux du Mer, l’ordre en charge des technologies de pointe. Cet ordre, humilié par l’obligation de se retrancher dans les tunnels de la communication rapide, et dans des tours géantes devant, toutes les nuits, s’enfoncer dans les tréfonds pour ne pas nuire au paysage, complote en effet, pour la restauration intégrale de la dictature de l’argent comme puissance technologisante.

Bien dans la lignée des comploteurs actuels du TransAtlantic Free Trade Agreement (TAFTA), les chefs Mers veulent faire sauter tout ordre mondial restreignant les droits des puissants d’envahir et de soumettre les mondes de la nature, de la culture et de l’urbanité. Ils utilisent pour ce faire des méthodes provocatrices, dont on se demande si elles n’ont pas puisé leur source dans l’histoire (la nôtre). Tout est bon, en tout cas, pour déclencher une haine de l’Autre et imposer comme évident le triomphe de leur conception chrématistique, technophilique, clonesque et climato-ingéniorale de la planète vivante. C’est presque par hasard que nos héros tombent sur un fil -sanglant- conduisant à la conjuration des Robotistes. Bien sûr, ils l’emporteront contre la mégalomanie de l’argent et de la machine, mais ce ne sera pas sans le rôle central de la « cinquième dimension » (naguère cinématographiée par Besson), ici, elle est interprétée comme tribu de l’indéfinissable, du non prescrit, de l’inidentifiable et de l’illégal : ne vivent-ils pas -O abomination- sans puce sous la peau , cet équivalent civilisé de la circoncision, ablation de la peau du prépuce ? On les appelle les Frangins, parce qu’ils vivent sur les franges et des franges, où les quatre Ordres jettent leurs rebuts.

**Dans *La présence*** (livre 2 du cycle)nous sommes expédiés en plein espace, à des millions de millions de kilomètres de la Terre-mère, dans un vaisseau géant du D.I.E.U. (, habité au long cours par des représentants des quatre ordres humains. Ici, pas de place pour les Frangins. Le désordre salutaire -opposé un une hiérarchie de fer et d’information- ne devra son émergence qu’à la curiosité insatiable d’un garçon -pourtant promis à un rôle éminent de hiérarque Ar- et à son amie, à l’ascendance troublée. Leur critique rongeuse de petites souris de la métadonnée leur ouvre des portes insoupçonnables hors de leur vaste tombeau spatial. Ils se lancent dans le vide… pas si vide, évidemment, puisque la nature aime la pluralité ! Et bientôt, *le space opera* coordonnant mal son orchestre, ce sera une véritable cacophonie d’intrusions et de départs qui troueront la continuité du morne espace-temps. La pluralité, ici, devra finalement résister au voyage dans le temps, à la translation instantanée, à l’ouverture de mondes intérieurs et à la fermeture d’univers extérieurs, plus peuplés les uns que les autres de nations disparates, aussi folles les unes que les autres. Plus tonitruant que le monde de Berlioz, l’univers traversé de toutes parts devra tout de même calmer son jeu, nos héros jouant encore ici la fonction de médiateurs, sans perdre un instant de leur spontanéité juvénile. Quitte à chevaucher des tragoudons rétifs ou tiqueux, dont les ailes battant désespérément les entraîneront encore vers quelque portail céleste inespéré.

Enfin, dans le livre 3 (***Hatzik ou la connaissance***), Denis Duclos observe le processus d’initiation d’un jeune Frangin (déjà connu du lecteur) désirant devenir Chan, c’est-à-dire Sage appartenant à l’élite des membres de la dimension « Culture ». L’apprentissage se déroule sur plusieurs années sur les pentes de la grande montagne provençale du Vindu. A chaque étape se dévoile pour le disciple un aspect inattendu de la Vérité, qui lui permet d’accéder à une terrasse supérieure. Poursuivi par de mystérieux vengeurs (Mers ou Vics ?), Hatzik est en outre pressé d’accéder au sommet pour déjouer une sombre conjuration visant à détruire cet ordre pacifique. Il y est heureusement aidé par l’aide discrète d’une personnalité intéressée à sa promotion. Mais, aussi rapide que soit sa progression, le jeune homme ne peut déroger à la règle commune : découvrir le Vrai par soi-même, de manière concrète et probante. Y réussira-t-il, alors que ce Vrai se dérobe constamment derrière le paradoxe, l’énigme, le renoncement, la disparition ?

## Le Cycle « Fins et Commencements »

Il contient deux romans dans le genre « pré- et post- apocalypse ». Le thème en est devenu classique depuis The *Stand* de Stephen King, *L’armée des douze singes* de Terry Gilliam, *La planète des singes* de Pierre Boulle, ou encore *Malevil* de Robert Merle (sans parler des innombrables films-catastrophe…).

Dans ***L’événement****,* nous assistons, impuissants, à l’élimination d’une large part du genre humain sous l’effet d’un virus manipulé dans ce but. Mais nous participons surtout à la reconstruction, cahin caha, d’une civilisation planétaire et à la lutte qu’elle exige contre les héritiers (les « anges noirs ») de ce génocide, mais aussi contre les tyranneaux profitant des besoins des survivants pour se hausser au pouvoir le plus brutal. Dans les conditions les plus difficiles et sur la cendre du deuil, des gens -sauvés par hasard- vont faire éclore et protéger une magnifique fleur de civilisation, fondée cette fois sur la pluralité des façons de vivre et le respect mutuel des variantes de l’Humanité.

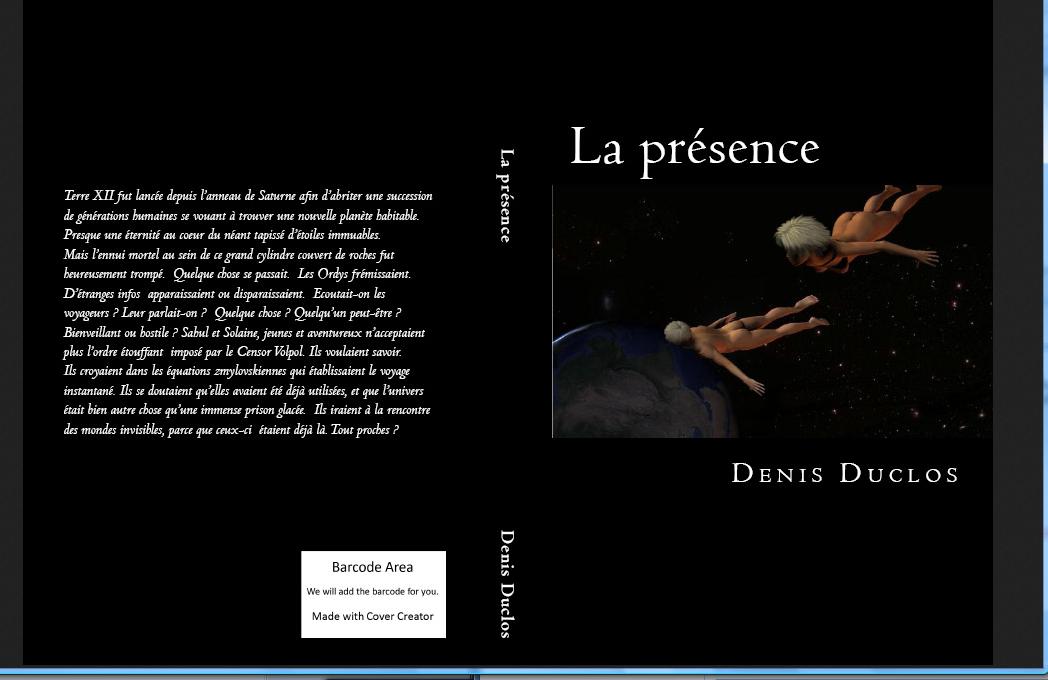
Dans ***Le programme,*** nous revenons en « flashback »sur les préparatifs de l’acte de mort universel, en suivant Augustin, un jeune libraire intrépide. Il mène l’enquête et découvrira -trop tard- le pot aux roses, ou plutôt l’éprouvette fatale. Il s’agit d’une enquête para-policière dans les milieux de la recherche biologique, et dans ceux, étranges et malsains, de l’élite « dépopulationniste » actuellement -ou bientôt- en fonction. Nous apprendrons rétrospectivement qu’ayant survécu à l’apocalypse, le héros se servira de ses connaissances étendues sur les réseaux pour triompher des « héritiers sataniques » du crime absolu.

## Cycle de Guama

Ce groupe de cinq « saisons » reprend le cycle de l’Ancien Futur (Longwor) publié chez Payot-Rivages et chez J’ai Lu au début des années 2000. Il l’enrichit, le remodèle dans le style, et le complète. Il sera publié en 2017 par les éditions du Translatador, le copyright étant de nouveau propriété de Denis Duclos.

## Hors cycles :

***Un homme averti en vaudou*** est un petit roman burlesque, frôlant parfois l’autobiographie, mettant en scène la vie turbulente d’un « anthropologue de terrain » dans les Antilles, puis à Paris et aux Etats-Unis. Denis Duclos s’y délecte, dans une fibre parfois rabelaisienne, à croquer certains milieux -comme la recherche, l’expatriation diplomatique ou le landernau éditorial-, voire même à s’en venger dans la bonne humeur. Le roman rejoint finalement la propension eschatologique de l’auteur en organisant à New York la fin spectaculairement « légère » d’un aréopage de milliardaires dangereux (ceux-là même que nous avons rencontrés dans le cycle « ***Fins et Commencements*** ».

1

488 pages, 18 euros 38cts.

ISBN-13: 978-1523245529

ISBN-10: 1523245522

BISAC: Fiction / Science Fiction / Time Travel

Présentation :

Terre XII fut lancée depuis l'anneau de Saturne afin d'abriter une succession de générations humaines se vouant à trouver une nouvelle planète habitable. Presque une éternité au coeur du néant tapissé d'étoiles immuables.

Mais l'ennui mortel au sein de ce grand cylindre couvert de roches fut heureusement trompé. Quelque chose se passait. Les Ordys frémissaient. D'étranges infos apparaissaient ou disparaissaient. Ecoutait-on les voyageurs ? Leur parlait-on ? Quelque chose ? Quelqu'un peut-être ? Bienveillant ou hostile ? Sahul et Solaine, jeunes et aventureux n'acceptaient plus l'ordre étouffant imposé par le Censor Volpol. Ils voulaient savoir. Ils croyaient dans les équations zmylovskiennes qui établissaient le voyage instantané. Ils se doutaient qu'elles avaient été déjà utilisées, et que l'univers était bien autre chose qu'une immense prison glacée. Ils iraient à la rencontre des mondes invisibles, parce que ceux-ci étaient déjà là. Tout proches ?

« Bonnes-feuilles » :

A mi-chemin du « ciel » et du socle de rocher où prenait appui le vertigineux échafaudage de réparation, un groupe de cabines de chantier avait été fixé. Une dérisoire banderole syndicale pendouillait en travers du sas principal, parfaitement invisible du sol :

« Technocs, tous unis pour vos revendications légitimes ! ».

Les locaux désertés mais parsemés de restes de repas, de caisses à outils et d’éléments désarticulés de lampe-soleil, témoignaient d’un départ précipité.

Derrière un hublot sale, Zgav observait les foules qui, en bas, s’étaient amassées devant les écrans publics et y bivouaquaient en familles, comme pour une attraction vacancière.

Dans une caisse aménagée en lit, Ilnara gisait non loin de lui, taraudée par une fièvre aiguë. Les médicaments qu’il avait dérobés dans une spatiatrie de Honshin ne feraient effet que dans quelques heures.

Tout amoureux qu’il fût de la belle Commanderesse déchue, Zgav commençait à se demander s’il avait bien fait de pousser la chose au point de « mourir » officiellement dans l’explosion –provoquée- de la Balise. Il avait bien obtenu l’accord secret de Volpol et disposait d’un état-civil tout neuf, déjà répercuté dans toutes les archives.

Mais depuis que la femme-araignée était descendue de Gâ, le Censor ne semblait plus être lui-même. Après sa longue entrevue avec la créature filiforme, Volpol avait désactivé la plupart des opérations de prise de contrôle en cours. Il en avait appelé au peuple pour accueillir « nos frères et nos sœurs de Gâ », à fêter cette rencontre extraordinaire, événement unique dans toute notre histoire.

C’était effectivement extraordinaire et probablement non concerté avec Volpol, qui semblait sincèrement ravi par cette explosion d’événements. Sans doute, comme tous les habitants de la Creuse isolée depuis tant de décennies, ne pouvait-il pas se défendre d’une exultation : ils n’étaient plus seuls ! Et puis, évidemment, comme l’avidité du pouvoir ne le quittait pas pour autant, l’arrivée du peuple de Gâ était pour lui l’opportunité d’en apparaître comme le grand prêtre, le metteur en scène merveilleux. Cela encore était compréhensible.

Mais Volpol devait alors accélérer la consolidation de sa propre autorité. Il en avait profité pour annoncer une « retraite momentanée d’Ilnara, due à une grande fatigue nerveuse et morale depuis la disparition de son fils Sahul, et à la tristesse devant la mort de plusieurs valeureux officiers de sécurité dans la malheureuse tentative de contact avec la Balise ».

Une fausse interview audio de la Commanderesse avait été diffusée, donnant des raisons de cette « vacance temporaire », et indiquant que « le Censor était la personne évidente pour assurer la continuité des affaires publiques le temps de sa brève absence ». Volpol prenait là un risque exagéré : le moindre gamin féru d’informatique pouvait prouver en quelques minutes que l’enregistrement était fabriqué à partir d’ondes vocales artificielles.

Zgav se demandait s’il n’était pas contraint à de tels expédients par une révolte de Sécuraptors qu’il était peut-être en train de mater, dans les zones de casernement. Les instruments sismiques de la cabine de contrôle témoignaient en effet d’une grande activité dans les profondeurs de la Creuse, et il avait pu lui-même ressentir des vibrations anormales, comme celles que provoqueraient des tirs de canons lasers dans les structures des niveaux intérieurs. Si c’était le cas, cela suffisait à expliquer que Volpol ait brûlé ses vaisseaux et que, pour avoir les mains libres, il ait pris le contrôle total des institutions de la Creuse.

## 71

Ils s’étreignirent maladroitement et de façon très chaste. Mais l’amitié, sinon l’amour, renaissait de blessures anciennes. Volpol se détendait, redoutant que le passé ne surgisse et ne le submerge émotionnellement. La Skoule retenait visiblement ses larmes, et il lui caressa la joue. Puis ils s’assirent se tenant la main, comme deux vieux enfants, pas très sages.

-Regarde, dit la Skoule au bout d’un moment, et elle claqua dans ses doigts.

L’écran tridi surgi au milieu de la pièce montrait une sphère presque obscure sauf un liseré d’argent, au milieu des étoiles et des amas.

-Je suppose que c’est Gâ ?

-Oui. Enfin, sa croûte externe. Mais ce sont les coordonnées qui sont intéressantes …

Volpol fronça les sourcils.

-Elle est en EE 6788. Relativement proche…

-En fait, elle se rapproche, et bien plus rapidement que tu ne pourrais le penser.

-Qu’est-ce que tu veux dire ?

-Eh bien, notre chère fille est aux commandes de Gâ… J’ai dû user d’un stratagème pour y parvenir, mais elle tient désormais ses promesses. Elle essaie d’amener notre planète à proximité de la Creuse en recourant à des techniques zmylovskiennes. En fait, elle a déjà trouvé certaines ondes de transport analogues à celles qui faisaient transiter la Balise. J’espère seulement que l’explosion de celle-ci ne l’a pas trop la troublée.

-Tu lui ouvrais la voie, en quelque sorte.

-Exactement, mais elle ignorait que j’étais dedans.

Volpol était perplexe :

-Quel but poursuis-tu, en rapprochant ainsi Gâ et la Creuse ? Penses-tu que l’union fait la force, face à la PRESENCE ?

-Peut-être. Mais il y a autre chose, de bien plus intéressant. De bien plus risqué aussi… D’un peu fou, pour tout dire.

-Parle, la Skoule, tu me fais languir.

-Oh ! Rien que ceci : d’après les échanges que nous avons captés entre savants de la Fourrière, ils sont en train d’accomplir les derniers réglages pour que s’établisse une porte large et stable. Pour l’instant, leurs ordys paramètrent la masse de la Creuse, qui est seulement de quelques centaines de millions de tonnes : une affaire d’un ou deux jours. Ils ont placé des espèces de verrous explosifs qui doivent ouvrir une brèche spatio-temporelle au milieu même de notre vaisseau, probablement à partir de Fortenot. Mais tout çà est très laborieux, et ils ne sont pas encore prêts pour l’abordage… Nous allons leur faciliter la tâche…

-Tu es effectivement folle.

-Pas tant que çà tout de même. Ecoute : Gâ est pour le moment hors de portée des autres senseurs de la Creuse. Elle échappe donc à la surveillance des gens de la Fourrière et il ne faut pas qu’ils soupçonnent quoi que ce soit, sans quoi ils arrêteront leur connexion.

Bientôt, Solaine va découvrir qu’elle doit effectuer un saut de transfert pour s’approcher de nous. Nous reconnaîtrons sa décision à certaines manipulations préparatoires. Il nous restera alors environ une heure pour faire aboutir l’ouverture de la Porte. Une fois celle-ci installée, les gens du Monde Intérieur ne pourront plus la refermer.

-Mais que penses-tu faire s’ils n’ont pas réussi à déclencher l’ouverture ?

-C’est là que réside toute la magie de la chose, soupira la Skoule : Quand Gâ fera irruption dans notre espace local, la masse gravifique locale deviendra suffisante pour ouvrir immédiatement la porte. Nous aurons toutes les chances de surprendre les gars de la Fourrière, et ce seront nos troupes qui investiront leur tunnel, et non l’inverse… Tu comprends ?

-Génial, je l’avoue… Mais il y a un détail, chère Amie. Dès que Gâ sera dans notre espace, Gandril et Olnah en seront avertis.

-Objection recevable… mais les Fourriéristes viennent d’augmenter massivement leurs productions d’ondes pour approcher le point d’ouverture de leur porte, et cela suffit à accaparer toutes les possibilités de capture de messages extra-spatiaux. Ils doivent choisir : ou bien écouter l’espace-temps, ou bien tenter d’y pénétrer, mais devenir sourds et aveugles. Ils ont délibérément choisi la seconde alternative, car ils pensent déjà tout savoir de vous, jusqu’à l’emplacement de chaque brigade de Sécuraptors.

Ils ont aussi préparé des leurres pour bloquer toutes les Coms. de l’étage de la Creuse où ils comptent débarquer, le temps d’actualiser leurs repérages.

-Un peu comme l’araignée insensibilise la larve qu’elle compte dévorer plus tard…

-Oui. A ceci près que l’araignée et la larve ne sont pas ceux qu’on pense… Et puis, Arlouan, je dispose d’un « trickster ».

-Ah ? Un traître parmi les soldats de Gandril et d’Olnah, sans doute…

Ils se tinrent en silence devant les écrans géants, au milieu des clignotements et des clapotements des curseurs, se donnant la main comme des écoliers. Vieux et poussés en graine, trop grands, trop maigres, trop tristes.

-Tu dors dans mes appartements, la Skoule ? Il y a une belle chambre d’hôte.

-Si ma proximité ne te révulse pas trop. Bien sûr.

Le lendemain à potron minet, la Skoule fit irruption dans la tanière de Volpol, la chevelure en bataille.

Le, n’avait pas eu le temps d’essuyer le savon de sa barbe.

-Merde, Arlouan, il y a un couac.

-Que se passe-t-il, petite mère ?

-Ne m’appelle pas comme çà. Selon des infos récentes, les gens de la PRESENCE sont prêts à ouvrir la Porte du tunnel sans aucune « aide » extérieure. Je ne m’y attendais pas.

-Et cela change quoi ?

-Tu ne comprends pas ? C’est nous qui risquons maintenant l’invasion par surprise !

Volpol sourit.

-Calme-toi. Je me doutais que ton idée pouvait planter. Nous les attendons de pied ferme. Fortenot est bouclé. Mes hommes attendent, très bien armés. Je regrette que Zgav soit mort, mais j’ai nommé à leur tête un bon ingénieur, qui connaît tous les circuits. On a installé un tokamak autour de toute une portion de couloir principal. On attendra qu’ils s’y engagent en masse, et puis on les cuira comme des petits gâteaux.

-Bonne idée… Mais je ne voudrais pas perdre mon « trickster ». C’est tout de même un bonhomme extraordinaire, qui pourra réaliser pour nous un travail extraordinaire…

-Dis moi qui c’est, alors, je donnerai des consignes pour qu’il soit isolé des autres et épargné.

-Je ne peux pas vraiment te donner ces infos.

-Et pourquoi donc, Chérie ? Je le connais ?

-Je ne peux pas te le dire. çà fait partie du problème.

-Donc, je le connais, et je… le hais. C’est çà ?

## 72

Terre XII vibra d’un bout à l’autre, comme sous l’impact d’un météorite de petite taille, et pendant une fraction de seconde, un orage magnétique fit chanceler le système électrique. Puis l’onde décrut et se fondit finalement dans celle de la poussée des moteurs.

Peu de Creusiens se réveillèrent. Les fêtards ne se rendirent compte de rien et les hommes de quart ne prévinrent pas Volpol : ce niveau d’alerte était atteint une fois par mois dans cette zone fort peuplée de débris ferriques. Pourtant, derrière les panneaux de bronze ouvragé de la Bibliothèque Fortenot, était advenu un cataclysme silencieux. La Porte s’était subitement ouverte à l’emplacement même des consoles de lecture. Celles-ci étaient devenues transparentes, puis avaient disparu, déplacées dans le réel d’un autre espace-temps, ainsi qu’une portion conséquente des salles de lecture… avec les rares lecteurs qui s’y trouvaient à cette heure matinale.

Une table coupée net tomba sur la moquette avec un bruit sourd, une brise vigoureuse souleva quelques feuilles de papier, et ce fut tout. Dans la cafétéria vide, un percolateur se mit à appeler désespérément le consommateur qui lui avait commandé un cappuccino.

Du côté du Monde Intérieur, au fond du tunnel de temps figé, les manipulateurs (les « Fourriéristes », comme ils s’appelaient eux-mêmes par dérision) se tenaient au garde-à-vous face à la vaste échancrure carrée qui s’était dessinée, puis ouverte comme une paupière, et leur offrait l’accès direct aux structures immaculées de Fortenot.

Ils applaudirent et crièrent leur joie, mais les sous-offs rabattirent immédiatement celle-ci à coups de sifflets infra-sons rageurs. Les hommes obéirent. Ils comprenaient les raisons de la prudence des Chefs.

Le petit Gandril rondouillard et le filiforme Olnah s’étaient abstenus de boire ce soir-là, et ne manquaient pas de grandeur dans leurs uniformes chamarrés. Les rangs des soldats s’ouvrirent pour les laisser passer sur leur plateforme antigrav, revêtue pour la circonstance d’un tissu blanc au motif d’un soleil de fil d’or, entre des milliers de poings tendus dans une sourde rumeur chargée d’énergie.

Ils franchirent le seuil lentement, cérémonieusement, et vinrent s’installer dans l’antichambre de Fortenot qui servirait de quartier général pour le temps de l’invasion. Tout de suite derrière les chefs, les électroniciens pénétrèrent dans la bibliothèque, se connectèrent aux systèmes locaux et, tels des prestidigitateurs, enveloppèrent de faux signaux rassurants leur nouveau cocon : les Creusiens ne devraient être avertis de la présence suspecte que le plus tard possible. Ils s’assurèrent qu’aucune sécurité, déclenchée par inadvertance, ne les trahirait en se révélant contradictoire avec les messages de routine émis par la Bibliothèque. Ensuite, les logisticiens investirent le lieu, et, tels les organisateurs chevronnés d’un grand spectacle installèrent les consoles de suivi.

Quand les alertes réveillèrent les agents de sécurité de Terra XII, la bibliothèque du môle avait déjà été investie et transformée en tête de pont. Dix mille soldats sauvages attendaient leur tour dans le tunnel. Ils connaissaient leur tâche : liquider la population de la Creuse et prendre sa place. Ce serait la toute première étape de la guerre de « reconquête » de la planète originelle, leur avaient promis leurs chefs.

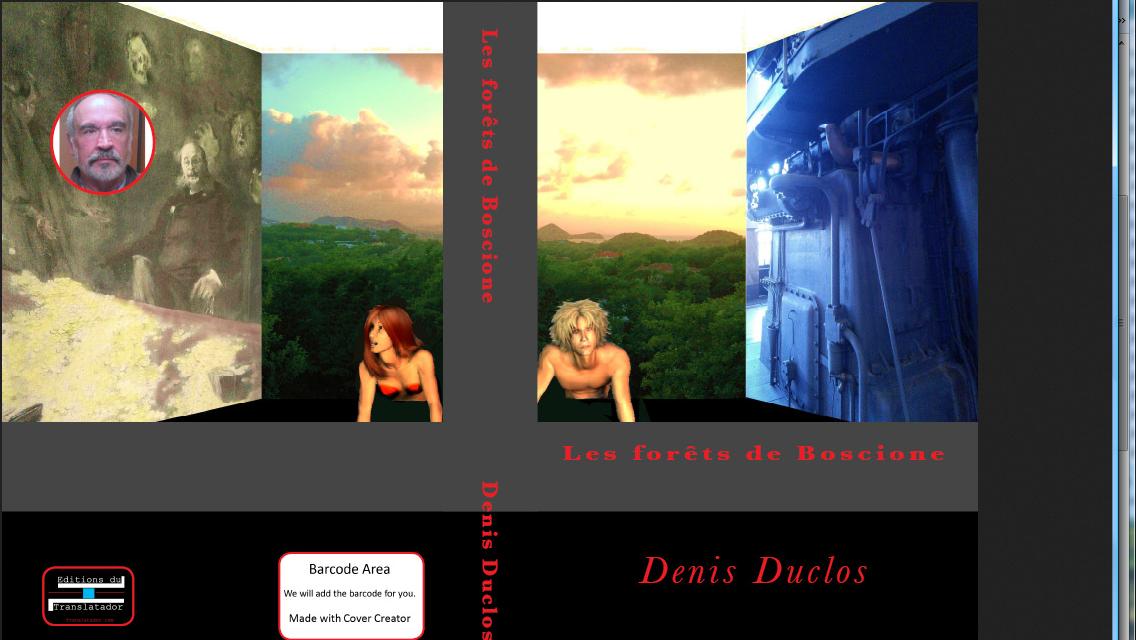
Ce que ces derniers ignoraient, c’est que leur arrivée était attendue, et que chaque homme de leurs premiers bataillons était ciblé par des agents de la Sécu, bien cachés derrière des cloisons.

`

Les robots tueurs avancèrent, au bruit exaspérant de leurs petits moteurs électriques régulant le pas des chenillettes. Ils disparurent dans les profondeurs et prirent position à des carrefours stratégiques, sans rencontrer aucune résistance.

La première personne tuée fut un étrange personnage. Un vagabond des poutrelles, noueux et ravagé, vêtu d’un justaucorps centenaire probablement volé à un musée sur les origines de la colonisation du système solaire. La rafale de balles n’avait pas laissé grand chose de son crâne, mais sur un morceau de son front un tatouage annonçait en lettres gothiques : « Léo the T… »

2.



520 pages, 18 euros, 39 cts

ISBN-13: 978-1523416165

ISBN-10: 1523416165

BISAC: Juvenile Fiction / Science Fiction

Dans *Les forêts de Boscione*, (où l’on fait retour sur la jeunesse terrienne des protagonistes de LA PRESENCE), on assiste à l’affrontement -d’abord personnel et bientôt planétaire- entre deux gamins de « l’Ar » (le nom du « peuple de la nature », responsable désormais d’immenses territoires où seul l’effleurement humain garanti par le nomadisme), empêtrés jusque là dans le conformisme clanique et matriarcal, et les dirigeants assez monstrueux du Mer, l’ordre en charge des technologies de pointe. Cet ordre, humilié par l’obligation de se retrancher dans les tunnels de la communication rapide, et dans des tours géantes devant, toutes les nuits, s’enfoncer dans les tréfonds pour ne pas nuire au paysage, complote en effet, pour la restauration intégrale de la dictature de l’argent comme puissance technologisante.

Les chefs Mers veulent faire sauter tout ordre mondial restreignant les droits des puissants d’envahir et de soumettre les mondes de la nature, de la culture et de l’urbanité. Ils utilisent pour ce faire des méthodes provocatrices, dont on se demande si elles n’ont pas puisé leur source dans l’histoire (la nôtre). Tout est bon, en tout cas, pour déclencher une haine de l’Autre et imposer comme évident le triomphe de leur conception chrématistique, technophilique, clonesque et climato-ingéniorale de la planète vivante. C’est presque par hasard que nos héros tombent sur un fil -sanglant- conduisant à la conjuration des Robotistes. Bien sûr, ils l’emporteront contre la mégalomanie de l’argent et de la machine, mais ce ne sera pas sans le rôle central de la « cinquième dimension » (naguère cinématographiée par Besson). Elle est ici interprétée comme tribu de l’indéfinissable, du non prescrit, de l’inidentifiable et de l’illégal : ne vivent-ils pas -O abomination- sans puce sous la peau ? On les appelle les Frangins, parce qu’ils résident sur les franges et subsistent grâce à elles, là où les quatre Ordres jettent et oublient leurs rebuts.

« Bonnes-feuilles » :

## 20. Tournoi holomédiatique

### Lake Land (ASSU district),

### Rappahannock River, le 6 Octobre 251

La mince jeune femme blonde au visage trop lisse regarda le public droit dans les yeux, et lui fit partager une fois de plus sa tendre souffrance d’exister. Ses intenses pupilles océaniques captivèrent une audience déjà acquise, dont nombre d’hommes qui appréciaient en outre les formes harmonieuses de son petit corps voilé d’un surplis blanc.

Kiwa Ordeen attrapa immédiatement ses tridispectateurs entre ses jolies lèvres siliconées, et les enlaça dans les rets de sa voix voluptueuse. Elle souligna l’enjeu extra-ordinaire de la session en cours -le maintien du principe de Pluralité, rien de moins, la base même de notre civilisation-.

Elle se tourna ensuite vers ses invités, non moins extraordinaires que l’enjeu : à sa gauche, vêtu de velours gris scintillant le grand et vaste Arlouan Brovet, chef suprême de la guilde des Mers. A sa gauche, en bleu le frêle et nerveux Heridoc, le Tétrapanide représentant le domaine Ar, et partisan le plus résolu du maintien de la partition actuelle et de l’intégrité des territoires, même occupés depuis longtemps par les peuplades de statut indéfini nommées “habitants de la frange”, plus connues sous le sobriquet de “frangins”.

En face d’elle, trois autres personnages passablement plus falots : Didiane Zb’el, la nouvelle directrice de la délégation Vic au Congrès Universel, Vlath Khobar, le vieux journaliste parlant ordinairement du point de vue des Chans (qui boudaient les médias depuis au moins deux cent ans), et un frêle jeune homme blond en uniforme noir, dont Brovet avait tenu à ce qu’il vienne apporter un témoignage direct du “terrain” : Agonem Trillard.

Normalement, Kiwa n’aurait pas dû accepter la présence de ce nouveau venu, qui déséquilibrait la représentation proportionnelle des forces en débat, mais Vadiah la Skoule, l’étrange et attirante adjointe du Mer avait su la convaincre que ce simple témoignage sur “la réalité vécue de la frange” viendrait enrichir le débat sans que les “grands” dussent en souffrir.

La présentatrice avait néanmoins, par acquis de conscience, demandé aux autres participants si la présence de Trillard ne les dérangeait pas. A sa grande surprise, même Heridoc avait applaudi à l’idée.

— Si ce jeune homme nous ramène une expérience vécue, même un peu partiale, cela ne peut qu’enrichir le débat ! avait-il dit, quasiment enthousiaste.

Les lampes rouges à peine rallumées après une pause de “timeless celestial music”, Kiwa attaqua Heridoc, jouant sur les riches harmoniques de sa gorge pour se rendre irrésistible :

— Votre Excellence, êtes-vous en faveur de l’expulsion des Frangins des zones qu’ils occupent dans votre domaine ?

Heridoc ne cilla pas et son sourire s’accentua.

— Les gens de la Frange sont des êtres humains comme les autres. Ils ont choisi, mais le plus souvent ont été contraints, de vivre précairement dans des espaces où ils peuvent échapper aux contrôles tatillons de certaines administrations Vics et Mers. Je suis plutôt fier d’appartenir au parti souverain qui a su les accueillir sans exiger d’eux de se renier. Il vaut mieux organiser cet accueil, ou permettre à ces gens de gagner d’autres lieux plus adaptés, selon leurs désirs propres, mais tout cela n’implique pas de bouleverser notre univers actuel, ni de déstabiliser les Ordres en humiliant plus particulièrement le plus fragile d’entre eux, le monde Ar.

— Vous n’avez pas vraiment répondu à ma question, Excellence, sourit mutinement Kiwa qui enchaîna en se tournant vers Brovet, immédiatement suivie des camicros serviles :

— Maître, vous semblez proposer des mesures plus décisives pour soutenir la cause “frangine”, et lui éviter les humiliations de plus en plus fréquentes de la part d’éléments Ars supposés incontrôlés, c’est bien cela ?

Brovet trouvait que cette petite chaussette médiatique en faisait un peu trop, mais il n’allait pas cracher dans la soupe.

Il découvrit son sourire débonnaire dissymétrique et exagéré, vaguement inquiétant, et que les camicros étaient programmés pour estomper.

— Je crois que son Excellence Heridoc Ilno vous a fort bien répondu au contraire, se paya-t-il le luxe d’affirmer. La politique Ar est effectivement, et sans ambigüité sauf au niveau de quelques fous racistes, de bien accueillir les Frangins sur leurs terres. Le problème, voyez-vous, est qu’en l’affaire la bonne volonté ne suffit pas.

A moins de transgresser les lois de propriété et de transmission intertribales, le monde Ar ne peut d’aucune manière intégrer la population des franges dans ses rangs, de telle sorte que celle-ci devient inéluctablement une sorte de groupe hors caste, voué nécessairement à la marginalité, et contraint de se contenter des terrains les moins hospitaliers, les plus malsains. Nous voulons remédier à cet état déplorable qui devient maintenant un véritable problème de l’humanité. Déjà, les autorités Chan nous ont fait savoir que le population des franges dépassait la dizaine de millions d’individus. Rien de grave du point de vue démographique, mais vous rendez vous compte du potentiel déstabilisateur que porte en elle cette présence ? On comprendrait, à la limite, le désir de vengeance de quelques jeunes Ars se sentant dépossédés de leur droit à la chasse, ou même à la simple présence dans des zones où les Frangins sont devenus, de fait majoritaires...

Vlath Khobar, invité ensuite à prendre la parole, bredouilla quelques platitudes académiques sur le rôle initiatique de la rivalité chez les jeunes Ars. Puis Didiane Zb’el s’emberlificota tellement dans des phrases préparées qu’elle fut habilement éconduite et se rabattit sur la rassurante bouteille de vivendelle pure, placée devant chaque participant.

Quant à Trillard, il n’était pas question de l’interroger sur ses opinions générales, mais seulement sur le témoignage qui accompagnerait un petit clip-relief. Son tour fut donc passé.

— Croyez-vous à la vengeance de vos frères Ars ? demanda abruptement Kiwa en se retournant vers Heridoc.

Celui-ci se tut assez longuement pour obliger les camicros à saisir son image de plus près, scrutant son visage calme, sculpté par l’intériorité.

Il eut alors un sourire d’enfant.

— Aimez-vous jouer à cache-cache, Mademoiselle Kiwa~ ?

— Euh, je... Ne sortez-vous pas du problème ? Votre Exc..

— Je crois que certains ont intérêt à faire croire à l’esprit de vengeance. Je crois que derrière l’image des “Ars en colère” se cachent des personnes qui ne sont pas en colère, mais qui sont très froidement capables de faire croire à la colère des Ars, par exemple en organisant des provo-cations. Non seulement je le crois, mais je dispose de preuves consistantes à ce sujet. Et je rajouterai encore un point à ce propos : je dispose de preuves consistantes quant à l’appartenance de ces personnes à un certain ordre, représenté à un haut niveau dans cette émission, et qui n’est évidemment pas le mien.

Kiwa Ordeen, ébranlée par le tour inattendu que prenait le débat, hésita quelques dixièmes de secondes et décida de jouer le jeu.

— Votre Excellence, si j'ai bien suivi, vous semblez vouloir porter des accusations graves. Si j’ai bien compris votre propos, et pour le traduire en clair, vous nous dites que l’ordre Mer, ici représenté par maître Brovet, connu de tous, est responsable de provocations montées contre les Ars et tendant à prouver leur agressivité envers les Frangins ?

A quelque distance de la “bulle-plateau”, dans la chaude pénombre des dispositifs robotisés de prise de vue, quelques hommes s’affairaient devant des tables de contrôle. Parmi eux, un homme mûr, aux tempes argentées et à la moustache en balai, paraissait manquer de familiarité avec les ustensiles de monitoring sonore. Lors de la déclaration du Tétrapanide, il laissa tomber un rouleau de câbles, et se redressa, soudain totalement accaparé par la scène en cours. La sueur dégoulinant de son cuir chevelu sous la chaleur éprouvante des projecteurs, Fran -car c’était lui- bandait ses énergies pour faire face à l’événement à venir.

— Encore un pas et Heridoc ne pourra plus faire machine arrière, chuchota-t’il.

— Oui, répondait à cet instant le Tétrapanide à la question-piège de la présentatrice blonde. C’est exactement cela. Je...

Semblant se dilater à gauche de Kiwa Ordeen, le chef de la guilde Mer s’était lancé dans un éclat de rire homérique mais calculé, et se calma pour s’excuser :

— Ma réaction intempestive s’explique trop aisément, Mademoiselle Ordeen. Ce type d’accusation est si banal que j’hésite à croire que son Excellence lui porte le moindre crédit. Le genre de preuves dont de faux journalistes abreuvent tous les jours les médias du monde entier ne peuvent convaincre personne, pas même les plus naïfs...

— Les preuves ordinaires, oui, dit calmement Heridoc. Pas celles concernant le dépôt en territoire Ar de flèches empoisonnées manufacturées dans des laboratoires Mers.

Il y eut soudain un grand silence, et tous les participants au plateau regardèrent Heridoc consternés, comme si ce dernier avait transgressé un tabou absolu. Littéralement écrasée sur le bureau, la jeune Kiwa Ordeen se sentit perdue. Puis, lentement, elle revint à la surface et décida d’assumer la scène, désormais placée sous le signe de la tragédie et du sacrifice. Si elle s’en sortait, ce serait le rôle de sa vie.

Au delà de la grande pièce, elle pouvait presque palper le vaste vortex de passions médiatisées qui était en train de se constituer dans l’éther autour du centre vide qu’elle formait avec ses invités, et de se déployer sur la planète entière. Partout, les gens faisaient taire leurs voisins ou leurs enfants pour venir s’agglutiner autour des holos, et les régler en grandeur maxi pour assister à une mise à mort grandiose. La victime n’en était pas encore connue, mais ce ne pourrait être que l’un des deux grands mastodontes en présence : Brovet ou Heridoc, le Hérault Mer ou le héros des Ar. Les autres n’existaient déjà plus, transformés en simples motifs de texture, plats et sans voix.

— Que voulez-vous dire ? demanda tranquillement Brovet, souriant plus que jamais.

— Oui, votre Excellence, il faut vous expliquer, renchérit Kiwa Ordeen la voix enrouée, dépouillée de sa fausse assurance voluptueuse habituelle. Nos tridispectateurs attendent avec nous tous de savoir ce que sont ces flèches empoisonnées, une figure de style sans doute, et les laboratoires Mers qui les auraient... manufacturés ? Vous nous faites languir.

Fran se demandait comment Heridoc avait osé se lancer dans ce procès en ne disposant que des quelques informations dispensées par Boscione et lui-même. S’il pouvait maintenant intervenir, tout serait différent... Il serra les poings, enragé, mais impuissant. Zgav avait raison : impossible, même d’un poste d’ingénieur du son situé à quelques mètres du plateau de se faire voir de participants éblouis par l’ambiance lumineuse. Le regard de Heridoc avait plusieurs fois paru traverser l’épaisseur des rayonnements étincelants, mais ce n’était qu’illusion. Pour le Tétrapanide, l’au-delà du plateau n’était qu’un trou noir, une absence de réalité, seulement occupée par le mystérieux appareillage des camicros multiples. Quant à crier pour se faire reconnaître du Tétrapanide, c’était peine perdue : les rangées d’absorbeurs soniques disposées en chicane autour de la table ronde avalaient plus sûrement les bruits extérieurs qu’une plaque de verre épais. La sympathique connivence de Martella (qui détestait cordialement l’ambitieuse présentatrice d’Univers III) n’avait servi à rien.

Heridoc semblait savourer le suspens qu’il avait déclenché. On attendait de lui qu’il parle de preuves, qu’il détaille son accusation. Eh bien, disait déjà son regard amusé, voila qui sera fait, et bien fait.

Ce fut seulement après quelques minutes que Fran s’interrogea sur l’identité du jeune homme blond qu’il ne voyait que de dos et dont le nom -Trillard- ne lui disait strictement rien. Il se déplaça de quelques mètres pour voir le tridi de contrôle qu’un technicien du mixage observait en permanence et son cœur eut un raté : Trillard *était* Ménanchton, son étudiant-espion... et assassin virtuel !

Sous les assauts croisés des autres participants, com-plices ou effrayés, Heridoc ressemblait à un vieil olivier sous l’orage. On eut dit qu’il allait se briser, se consumer de l’intérieur, mais non : il demeurait placide, pliait en souriant, feuillolait, plaisantait, puis revenait à sa présence ordinaire.

Il leva le doigt timidement et le vacarme s’apaisa comme par miracle.

— Mademoiselle Ordeen, puis-je vous demander une faveur ?

— Bien sûr, dit Kiwa, complètement dépassée. Je vous en prie.

— Puisque Maître Brovet a utilisé le concours de ce jeune cadet, j’apprécierais que vous acceptiez le témoignage d’un ami qui m’est cher.

— Aucun problème assura généreusement Kiwa, nous structurons une Com avec qui vous voulez. Va-t-il nous appeler ?

— Je ne crois pas, dit doucement Heridoc, je crois qu’il est ici, dans cette salle, avec nous.

— Comment ? coassa Kiwa, je ne comprends pas.

Le cœur de Fran battit encore la chamade.

— Bon d’la ! Ils veulent tous ma mort ce soir, songea-t-il en s’avançant au devant de l’appel, aussitôt contré par deux Polmers farouches.

— Je vais vous expliquer, chère mademoiselle. Mon ami Fran Millegrain, bien connu de nos milieux acadé-mamiques, enfin chanaux comme on dit aujourd’hui, est parti en mission pour moi sur ce sujet, et le voila revenu avec une moisson impressionnante de données factuelles. Je suis sûr qu’il a réussi à nous rejoindre. Fran, êtes-vous là ? Venez donc nous retrouver !

— J’arrive, répondit Fran, écartant sans ménagement les bras soudain immobilisés des deux malabars abasourdis.

— Mm, je vous en prie, prenez place, dit Kiwa Ordeen se raccrochant désespérément à son rôle d’animatrice “in”. Les invités de mes invités sont... mes invités, acheva-t-elle avec effort, laissant transparaître du même coup sa réticence à prononcer le mot “ami”.

Fran s’assit au bout de l’ovale, le plus loin possible de Trillard, et, tandis que Kiwa tentait de récapituler l’enchaî-nement des coups de théâtre pour un public en hausse d’audience de plus en plus vertigineuse, il interrogea du regard avec insistance Heridoc qui se contentait de sourire sans paraître comprendre.

— Attendez, dit Brovet d’un ton souverain. J’ai accepté de participer à une émission d’échanges d’opinions. Pas de répondre d’accusations...

— Qui a dit qu’il s’agissait d’un procès, Maître ? dit Heridoc. Appréhenderiez-vous les éclaircissements que pourrait apporter M. Millegrain ?

Brovet sursauta. Il n’était pas accoutumé à la tonalité métallique dans la voix du vieux Tétrapanide. Son hésitation d’une fraction de seconde lui enleva la chance d’occuper le terrain par la diversion. Déjà Fran prenait la parole, cornaqué par Heridoc comme par un avocat. Il exposa un certain nombre de cas concrets de provocations par de prétendus Ars, puis afficha ses doutes sur l’authenticité des agresseurs.

— Parlez-nous de votre mission à Aragnol.

Brovet, qui attendait cela, demeura impassible mais Fran remarqua que Trillard, qui évitait son regard depuis le début, s’agitait, mal à l’aise, et essuyait les grosses gouttes de sueur qui coulaient sur ses joues hâves.

Fran détailla l’affaire aussi concrètement que possible et demanda à Kiwa de pouvoir utiliser le logement de pastille tridi qui se trouvait devant lui.

— Faites, Monsieur, mais si la scène que vous allez nous montrer est trop violente, la censure automatique peut s’exercer, et...

— Je demanderai aux organisateurs de l’émission de suspendre toute censure, intervint le Tétrapanide. J’engage ma parole sur le sérieux de l’information apportée par Fran Millegrain. J'ajoute que des documents très semblables ont été diffusés en leur temps sur d’autres massacres. Celui-ci ne présente aucune originalité de ce point de vue. Sa spécificité réside ailleurs.

La danse n’avait en elle-même rien de terrible et il fallut que Fran explique que les danseurs en transe en train de s’écrouler ne se relèveraient pas, pour laisser le côté tragique s’imposer aux esprits blasés de tridispectateurs, jusqu’à la séquence de la femme crachant le sang, puis celles, horribles, d’enfoncement des flèches dans les nuques des videts agonisants.

— C’est abominable ! s’écria Didiane Zb’el, et elle rejeta son beau voile d’organza jaune sur son visage. Je ne veux pas en voir davantage. Que fait le Censuromat ?...

Quand certains protagonistes commencèrent à s’en prendre rageusement à Cardoy, les questions affluèrent à l’esprit de millions d’holospectateurs : pourquoi atta-quaient-ils brusquement ce type qui filmait tranquillement depuis déjà longtemps ?

Puis la caméra bascula sous l’effet d’un coup violent, et les holoplateaux s’éteignirent. Mais immédiatement après la fin du rush, Fran programma le pilote de lecture sur l’image qui l’intéressait. Il fit grandir le personnage qu’il avait déjà sélectionné chez lui et, le faisant tourner sur lui-même, il montra en gros plan l’épaule tatouée du numéro à douze chiffres et trois lettres.

— Vous avez déjà pu constater à quel point était grossière l’imitation des vêtements Ars, non seulement ceux portés par les videts, victimes de cette atroce cérémonie, mais aussi ceux de leurs agresseurs, dit Heridoc. Je peux vous assurer que personne, parmi les gens du Domaine que je représente, n’oserait porter de tels déguisements. Mais peu importe : une chose est encore plus évidente. *Aucun Ar ne s’abaisserait à inscrire dans sa peau une immatriculation typiquement Mer.*

— Mais rien ne dit que ce numéro soit une immatriculation Mer ! s’insurgea brusquement Brovet, de plus en plus blême. C’est une invraisemblable comédie ! Sont-ce là toutes vos “preuves” ? Je veux bien croire que M. Fran Millegrain est de bonne foi, mais il s’est laissé abuser. Il est extrêmement aisé de truquer un tel film d’un bout à l’autre. Des experts vous démontreraient en quelques instants qu’il s’agit d’une production de synthèse~ !

— Ah mais c’est bien vrai, dit Vlath Khobar qui se demandait depuis quelque temps comment arrêter de faire tapisserie, plusieurs études Chan montrent que le trucage de documents visuels est devenu un véritable sport !

— C’est justement pourquoi ce numéro est important, Maître, l’interrompit calmement Heridoc. Pouvez-vous nous garantir la libre interrogation des fichiers, sans filtrage ni surimposition ? continua-t-il en regardant Brovet dans les yeux.

Interloqué, celui-ci s’entendit répondre :

— Mais bien entendu, l’ordre Mer n’a rien à cacher.

— Surtout au Tétrapan, renchérit Kiwa.

— Notez bien que nous n’avons aucune obligation, répondit Brovet, mais je ne vois pas pourquoi nous nous opposerions à la requête. Puisqu’il ne s’agit pas, de toute manière, d’un chiffrage Mer.

— Je n’en suis pas aussi certain que vous, dit Fran qui lança l’interrogation immédiatement. Les robots virtuels commencèrent le tri de milliards de données et se heurtèrent tous au portail de l’institution de Langloch, avant que certains ne soient redirigés vers d’autres hypersites, probablement créés dans l’instant, par les ordys de contre-offensive.

— Mm, vous voyez, dit Heridoc, ravi d’avoir pris son adversaire de vitesse. Il y a tout de même de sérieuses préventions contre l’info Mer. Toutes les demandes sensibles d’images sont bloquées devant le site de ce groupe spécial, une fameuse école de formation des élites Mer, puis déroutées. Cela me renforce dans l’idée que votre agence éducative est peut-être pour quelque chose dans cette affaire.

— Certainement pas, je ne vous permets pas de...

Brovet avait de plus en plus de mal à se contenir, mais il savait que sembler irrespectueux envers le vieillard serait pire que tout. Il se força à se calmer et à sourire, ce qui aggrava son cas, car le tremblement de ses larges mâchoires de carnassier, aussitôt saisi par les camicros, laissa une impression durable sur les tridispectateurs.

C’est à ce moment qu’Agonem Trillard, impassible, demanda la parole d’une voix douce.

— Son Excellence Heridoc Ilno a peut-être raison, dit-il. Maître Arlouan a sans doute oublié que certaines brigades de Cadets ont été immatriculées de cette façon il y a quelques années, lors de stages extrêmes au D.I.E.U. La raison alléguée était, je crois, que ce contrôle classique des identités et d’informations jointes était finalement plus fiable que par des implantations sous-cutanées de nano-identifiants, souvent brouillés par la prolifération de nano-virus artificiels.

Brovet regardait le jeune homme, les yeux un peu exorbités, se demandant si oui ou non ce blanc-bec était en train de le trahir.

— Or, continua Trillard, vous savez que dans la première génération d’occupants des planètes-vaisseaux, beaucoup de jeunes pionniers ont été atteints d’affections psychiques graves. Nombre d’entre eux n’ont jamais guéri et plusieurs ont fini leur carrière comme mercenaires, notamment dans les rangs de bandes frangines incontrôlables.

Brovet soupira et son petit œil d'ours kodiak brilla un instant de reconnaissance : la manœuvre de son poulain était suprêmement habile.

Pendant que Trillard essayait d’intoxiquer tout le monde, Fran tentait désespérément de contacter Zgav, mais le Mer était en train de dresser un véritable mur de filtrage et de reconstruction virtuelle autour du studio tridi, et rien ne passait, en dehors des signaux de l’émission en direct à laquelle l’Ordre n’osait pas toucher.

Soudain Heridoc se raidit et prit l’air absent caractéristique de la personne qui reçoit une Com interne. Il eut un geste d’approbation et leva la main.

La petite Kiwa s’empressa de faire taire les autres interlocuteurs, et Trillard lui-même fut obligé d’inter-rompre son long exposé séducteur.

— M. Trillard, je suis désolé, mais un informateur personnel me dit que vous êtes vous-même la personne qui, dans le film, porte le tatouage en question.. Est-ce vrai~ ?

Agonem se figea, instantanément changé en statue de cire blanche. Son regard trembla puis se fixa désespérément sur son protecteur, Brovet.

Il y eut un silence d’acier liquide.

Et lourdement, le maître Mer prit, comme à regret la posture du défenseur :

— Voyons, votre Excellence, vous ne suggérez tout de même pas que ce jeune homme dénude son épaule devant les camicros ?

— Je crois que si, Maître. Ce serait la manière la plus simple de démontrer à tout le monde que son accusateur a tort.

— Mais enfin, cet accusateur...

— Faites comme s'il s’agissait de moi-même, continua Heridoc impitoyable.

Agonem se leva brusquement :

— Per... Personne ne peut m’obliger à une telle indignité. Au revoir Messieurs.

Ce fut son tour d’être stoppé dans son élan par les mastodontes, mais un geste de Heridoc le libéra. Mieux valait qu’il soit arrêté dehors.

— Il doit être bien clair que ce départ précipité ne peut valoir pour une preuve de culpabilité, tonna Brovet. Chacun peut comprendre à quel point notre jeune cadet a été saisi et choqué.

— Il n’en subsiste pas moins un certain doute, dit Heridoc. Je crois qu’il serait juste que M. Agonem Trillard accepte une vérification de la part d’une police Pangov de son choix. Dans le cas où il est innocent, je lui fais mes excuses d’avance et le Tétrapan envisagera évidemment les dédommagements d’usage.

Mais s’il se révèle qu’il a réellement participé en personne au massacre d’une centaine de personnes en visite dans les Pyranes, et cela déguisé en guerrier Ar, personne ne pourra plus empêcher de penser qu’au moins une provocation a été ainsi montée pour faire croire à la criminalité de mes concitoyens. Et que cette provocation a été le fait de personnes très proches de la haute direction de l’ordre Mer. Car enfin, Maître, n’est-ce pas vous-même qui nous avez recommandé ce jeune homme comme l’un de vos disciples, et particulièrement digne de votre confiance ?

Brovet s’étrangla et ce fut d’une voix blanche qu’il réussit à objecter :

— Comment pouvez-vous... ? Votre Excellence, permettez-moi de ne.... pas partager votre point de vue...

Libérant les veines de son cou taurin des plis trop serrés de son poncho anthracite, il secoua sa grosse tête congestionnée et se tut.

Le désarroi même de cette forte personnalité (dont on aurait pu attendre un esclandre sauvage et des promesses de représailles) fit naître une question dans l’esprit de Fran : et si Brovet avait *réellement* été tenu à l’écart des opérations de ce genre ? C’était presque inimaginable, mais pas totalement impossible.

Quand elle fût sûre qu’Arlouan Brovet, sonné pour le compte, ne répliquerait pas, Kiwa Ordeen, accablée de la certitude que le ciel de l’univers venait de s’écrouler, termina l’émission d’un commentaire aussi neutre que possible. Son sourire aguichant mais factice s’éteignit en même temps que la lampe témoin des camicros et elle s’effondra, tête dans les mains, sanglotant sans fin.

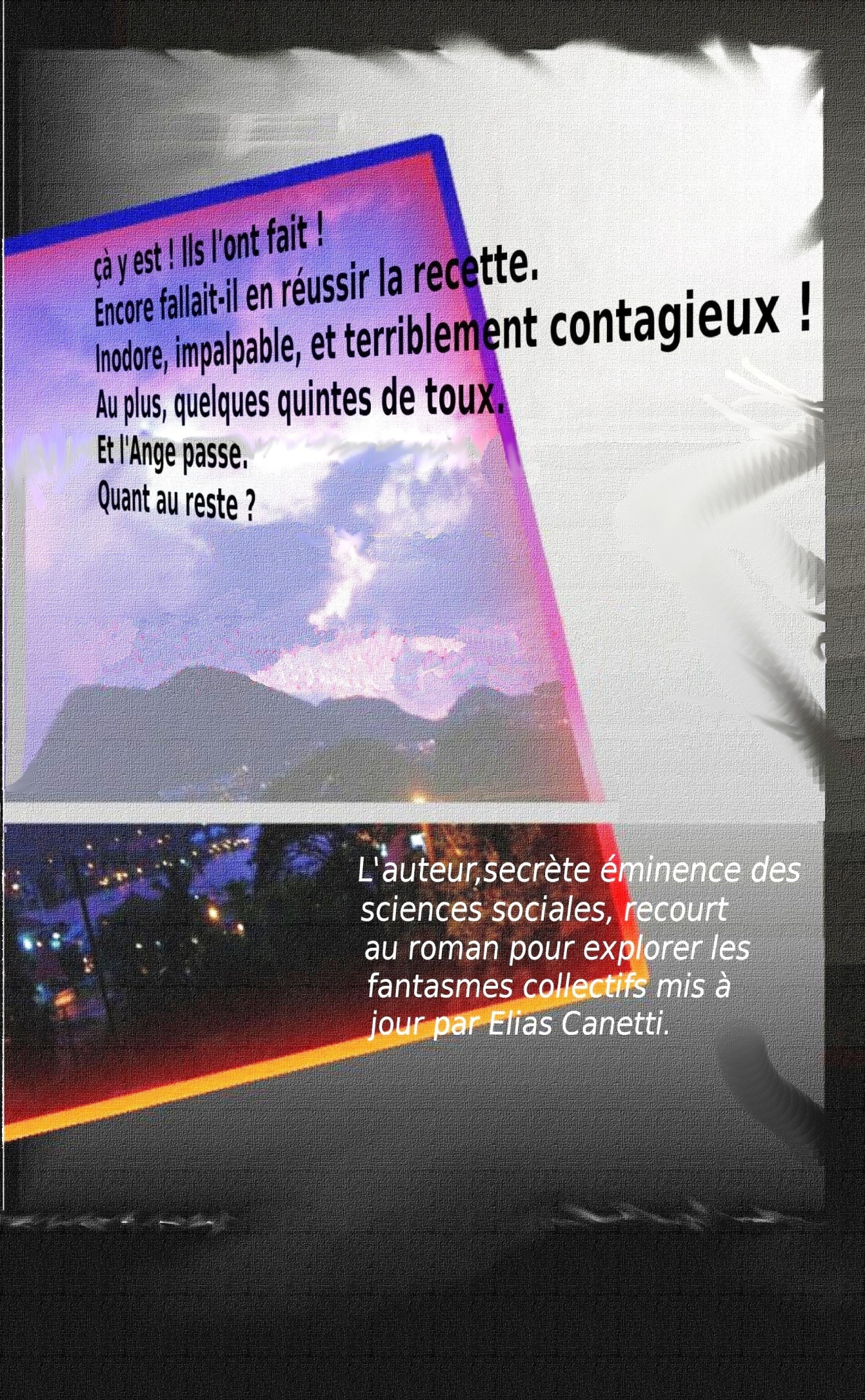
— Voyons, dit Heridoc en lui caressant gentiment les cheveux, ce n’est pas si grave. Vous vous en êtes très bien tirée ! Vous en verrez d’autres !

— Vous croyez, votre Excellence ? chevrota la présentatrice, éperdue de reconnaissance.

Epuisé, Fran s’endormit sous les spots, et le confortable robofauteuil se transforma sous lui en une agréable couchette enveloppante. Lorsqu’il se réveilla au bout d’une heure, le gardien lui remit une enveloppe de la part de Heridoc.

3





556 pages, 17 euros, 85 cts

ISBN-13: 978-1516837571

ISBN-10: 1516837576

BISAC: Fiction / Science Fiction / Apocalyptic & Post-Apocalyptic

Une pandémie laisse très peu d'Humains survivre. A-t-elle été volontairement déclenchée ? Un survivant, Loïc a des raisons de le croire. L'enquête doit être menée, car si c'est vrai,"l'Ange de la mort" a sûrement délivré l'antidote à certains. Si ces derniers sont complices, comment tolérer qu'ils vivent dans l'impunité aux côtés des innocents ? Et s'il s'agit de groupes entiers, comment accepter qu'ils repeuplent la Terre dont ils ont fait un immense cimetière ? Pendant ce temps la vie s'organise : des communautés se forment. Mais les gens marchent aussi vers la ville par milliers. Des chefs surgissent, des petits dictateurs s'imposent, des milices quadrillent et embrigadent, surfant sur la servilité volontaire. Comment enrayer l' inexorable prise en masse qui conduirait à la répétition d'une histoire humaine souvent absurde ? Le roman, qui reprend les lignes générales du problème classique du "post-apo" (comme "The Stand" de Stephen King) suit les destinées finalement croisées d'une dizaine de survivants d'âges et de caractères très différents. Il est construit, en un tissage progressif de leurs vies et de leurs actions, sur l'entrelacs d'une quête de vérité, d'une poursuite de criminels hors normes et d'un conte politique et dystopique. Nous sommes suspendus à une question essentielle : le monde qui renaît pourra-t-il ou non s'orienter dans une direction inédite ? Celle de la liberté préférée au pouvoir, cet inlassable phénix ?

This pandemic allows only a few humans to survive. Has it been deliberately unleashed? A survivor, Loïc, has many reasons to believe that. An investigation must be conducted, because if it's true, the "Angel of Death" has certainly delivered the antidote to some of his friends. If they are his accomplices, how can we tolerate thant they live with impunity alongside innocents? And if they are whole groups, how can we accept that they repopulate the Earth they made a huge cemetery? Meanwhile, life, again, is getting organized: communities are formed. But people also walk to cities by the thousands. Heads arise, small dictators obtrude necessarily , militias surround people and suck them in, surfing on voluntary servility. How to stop the inexorable caking which would lead to the repetition of an often absurd human history?

The novel, which incorporates the general lines of the classic problem of "post-apo" (like "The Stand" by Stephen King) follows the destinies crossed by a dozen survivors of very different ages and characters. It is built on a progressive weaving of their lives and their actions, on the intertwining of a search for truth, a pursuit of monstrous criminals and an political and dystopian tale. We're hanging on a key issue: is the renascent world will -or not- move in a quite new way? That of freedom preferred to power?

“Bonnes-feuilles” :

## Epilogue, printemps-été

Le temps ne s’est pas arrêté avec la disparition soudaine de sept milliards d’êtres humains. Un maigre filet d’histoire a recommencé à couler. Indécent, abominable, mais vrai. Matériellement vrai : les survivants sont aussi des Humains, non ?

On ne peut pas même vraiment dire que l’humanité soit repartie de zéro, qu’elle ait été renvoyée au paléolithique. Non. En revanche, elle n’a probablement pas progressé aussi vite qu’elle l’aurait fait, littéralement façonnée, sculptée par l’extraordinaire contrainte de la mondialité technologique et de la marée démographique.

Cette contrainte même l’aurait forcée, à l’évidence, à se débarrasser plus vite des grands prédateurs et de leur stupide obsession du profit comptable. C’était déjà en train de se passer : les plus grandes institutions, les plus magnifiques, comme Wikipedia ou Wikileaks, étaient déjà entrées à pieds joints dans l’ère du communisme, de la gratuité, de la pure universalité. Le lucre s’éteignait ici et là comme un brasier dispersé. Plus rien ne rapportait, les rentiers se desséchaient comme des momies. Il aurait suffi de laisser faire et on se serait rendu compte assez vite que la dette n’était qu’une forme du salaire, et celui-ci un revenu universel qui, quelque soit l’emploi ou le non emploi, devait permettre aux gens de consommer ce que la machine productive mettait à leur disposition.

Les milliardaires fous, mais surtout les savants cinglés qui ont suicidé *presque tout* le genre humain au nom de l’intérêt des classes cultivées du monde entier, ont surtout réussi à ralentir énormément notre nécessaire marche en avant. On a recommencé les enfantillages sanglants, les vendettas, les guerres intertribales, celles-ci découlant des autonomies entrant peu à peu en compétition.

Seule l’anomalie occidentale « pluraliste » a encore joué, en permettant à d’étranges personnages d’inventer « l’escargot », colonisation démocratique et libertaire en spirale de commune à commune.

Ce mollusque totémique ne dit rien de l’extrême rapidité de la reconquête culturelle que cette technique a permise. Au moins sur toute l’Europe et les Etats-Unis, l’idée d’une collaboration mondiale entre les petites groupes de survivants a-t-elle prévalu et pu enrayer la plupart des dérives fatales et de replis les plus autistiques et les plus obscurs.

Le modèle a été repris plus laborieusement en Russie –presque complètement dépeuplée- et s’est trouvé rentrer directement en phase avec la société des villages africains. Ailleurs, il est vrai que les gens, ici ou là, ont pu continuer à se castagner entre clans, même réduits à quelques personnes, ou sont restés largement piégés dans des structures hiérarchiques écrasantes. Mais, dans l’ensemble, l’indicible massacre -que certains appellent « l’effacement », comme s’il ne s’était « rien » passé à proprement parler- n’a pas réussi à casser complètement la dynamique de communication mondiale d’avant l’Evénement.

Pour beaucoup, les protagonistes du filet d’Histoire post-apocalyptique ont rencontré leur destin, comme tous les êtres humains avant eux. Je ne tarderai pas à faire face au mien, ce qui serait plutôt une délivrance, à l’âge avancé auquel j’ai eu l’heur d’accéder.

Je ne vis plus au Mosa, mais dans l’ancienne tour météo au sommet du mont Ventoux et je ne mets pas un pied dehors avec le mistral incroyablement puissant qui sévit jusqu’au mois de mai. La tour a été modifiée, augmentée, amplifiée, magnifiée notamment par un groupe d’architectes chinois tombés amoureux fous du site. Ils se sont pleinement mis au service du projet : en faire le principal Haut-Lieu mondial de la Culture. Les étudiants qui briguent un niveau céleste de sagesse y convergent, parfois après avoir traversé à pied toute l’Eurasie.

Heureusement, nous avons inventé un système très efficace de sélection par le temps et par l’altitude. Les nouveaux impétrants doivent résider une année à hauteur de chacun des trois niveaux de la montagne. Ils ne rejoignent le bâtiment supérieur et la bibliothèque quasi-infinie qu’il contient qu’au bout de quatre années d’épreuves douloureuses, d’astreintes pénibles, de détours et d’exercices périlleux. Inutile de dire que la plupart renoncent (de leur plein gré, ajouterai-je, car nous n’éliminons jamais personne).

Ceux qui réussissent sont –le plus souvent- des personnalités aventureuses et décidées, des personnes attachantes et intéressantes.

Mais je dois avouer que j’éprouve aujourd’hui une fatigue grandissante à la prise en charge de ces Jeunes très doués pour l’initiation finale. Le respect dont je suis entouré m’honore, mais ne me satisfait plus. Et la contemplation du sublime paysage devant moi, courant depuis le Rhône  -ce large serpent d’argent fluctuant jusqu’à une Méditerranée fusionnant avec le ciel, là-bas, à près de deux cent kilomètres au sud-, ne m’émeut plus guère.

Régnant sur des millions d’ouvrages sauvés de la destruction, je me surprends à rêver de ma petite librairie sur la minuscule place ombragée au pied du Palais des papes. Je n’y suis pas retourné depuis quarante ans maintenant, et je la fantasme au-delà de la vague de montagnettes qui me cachent Avignon.

Il y a aussi mon ami Loïc. Il est mort il y a une semaine, pour ainsi dire en opération. Il ne viendra donc plus égayer ma retraite plusieurs mois par an, dans sa quête acharnée de documents révélateurs. Il faut dire qu’il était animé d’une seule passion, au fond, que cachait son statut professoral et de chercheur en sciences humaines.

Chercheur, il l’était indubitablement, mais plutôt tel un détective paranoïaque. La criminalité hors norme qui nous a conduit à cette situation n’a jamais cessé de le hanter, de le passionner, dans un registre, faut-il le dire, de fascination morbide. Et ce qui devait arriver est finalement arrivé : en soulevant le couvercle d’une zone d’ombre, il est tombé sur la haine pure d’un des criminels oubliés.

Celui qui l’a tué est le nommé Terrence Pendle, devenu chef d’une secte itinérante, et contre lequel Loïc avait réuni des preuves. Il l’a descendu d’un coup de pistolet dans la tempe, au café de la commune libre de Seigny où notre ami relisait la dernière mouture de la feuille d’info locales « La Qincaille », avant de la passer au marbre.

Pendle s’est laissé arrêter un peu plus loin, hagard et sans son arme. Personne ne l’avait vu accomplir son forfait, mais il a été reconnu formellement par Suzanne et les présomptions étaient écrasantes. Après un silence de plusieurs mois, il est finalement passé spontanément aux aveux. Satisfaction un peu tardive pour l’âme de Loïc, mais dont j’espère qu’elle a suffi à son repos.

J’ai, en tout cas, tout fait pour que ses funérailles soient à la hauteur du rôle qu’il a joué pour faire lever la pâte de notre « révolution ». Sans lui, sans son acharnement précoce et constant, nous aurions traîné, différé, ralenti. Nous nous serions divisés. Nous n’aurions jamais aussi rapidement conjugué nos efforts avec les Américains. Car celui que tout le monde surnommait « l’intello » ne témoignait pas seulement de connaissances précises sur le passé. Il portait aussi des idées très fructueuses sur la formation d’une société humaine supportable.

C’était un mari aimant et un père attentif. Son épouse, Donatella, est restée longtemps une compagne merveilleuse, bien que sur la fin, sa propre passion –organiser la nouvelle forme d’éducation familiale- l’ait entraînée sur les routes très loin de France. Elle ne m’a pas caché avoir éprouvé une intense jalousie à l’égard de Deanna, la « prophétesse » américaine, avec qui il avait entretenu des relations de grande proximité, et de réelle amitié.

Deanna s’est aujourd’hui retirée dans un haut lieu des Rocheuses, mais elle préside toujours aux cérémonies des Pierres Guidelines, lesquelles attirent chaque année des millions de pélerins venant se lamenter, se frapper le front contre elles, ou encore tourner autour comme naguère les croyants autour des pierres ancestrales de la Kaaba.

Une autre mort, survenue il y a deux ans, m’a beaucoup affecté : celle de Gros-Dos, le « dictateur anar», dont le talent d’organisateur militaire a permis aux organisations communautaires de s’étendre sans rencontrer pratiquement de résistance sur toute l’Europe. Mais on n’échappe pas au dicton ancien selon lequel celui qui vit par le glaive…

Dans son cas, ce fut bêtement une mine qui fit sauter sa Jeep sur un pont, dans le Caucase, alors qu’il tentait de rallier à notre cause des tribus tchétchènes miraculées.

J’ai toujours ma douce Marie et nos deux enfants, nés P-E (post-événement), mais elle n’aime guère monter ici, ni moi descendre sur les pentes caillouteuses. On communique par CB… ou par pigeons voyageurs, et on est resté très romantiques. Au moins dans l’imaginaire. Je pense qu’elle est assez heureuse dans sa fonction : enseigner l’horticulture autonome. Quand elle vient, deux fois par an, elle me ramène toujours des paniers de légumes incroyablement goûteux !

La Suzanne Poitou n’a pas vraiment mal tourné, mais c’est devenu un personnage autoritaire, une « Mère » de secte que je n’aime pas beaucoup rencontrer, bien qu’elle m’ait conservé une affection inaltérable. Il faut tout de même avouer qu’elle représente un rempart contre les dérives mercantilistes et contre la déformation de plus en plus patente des Colporteurs, désormais trop souvent suspectés de trafics illicites, et de toutes sortes de petits chantages sur fond de négoce d’informations. Mais quand elle mourra, je ne sais pas si d’autres prendront la relève avec autant d’énergie. Et puis qui m’enverra chaque année un cache-col aussi bien tricoté contre le mistral ?

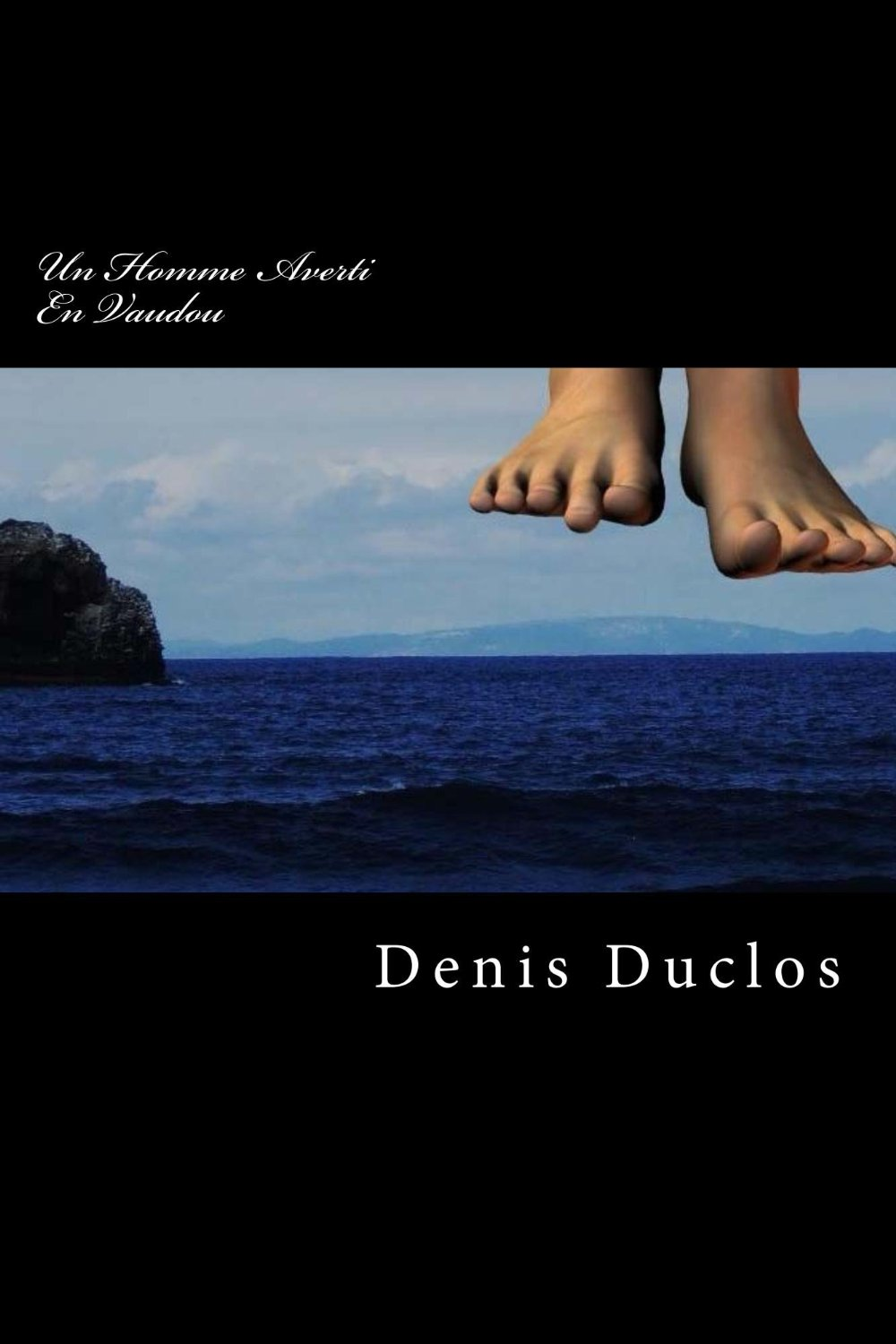
Germain Boucquard, Haut Lieu du Ventoux, mercredi 24 mai 2032 de l’ancienne ère (*Post Eventum* 11)

#### 4.

#### Le Programme

#### (sous presse)

Présentation :



238 pages, 10 euros, 53 cts

ISBN-13: 978-1515189152

ISBN-10: 1515189155

BISAC: Humor / Topic / Marriage & Family

Dans ce roman surréel et goguenard, nous en apprenons de belles sur Loïc Suddens, un anthropologue déjanté du CNRS, spécialiste du vaudou, ainsi que sur sa petite famille expatte aux Caraïbes. L'aventure, humblement démarrée sur les plages paradisiaques, s'enfle, s'enfle jusqu'à devenir mondiale. L'avenir de la planète est entre les mains de Loïc et de sa petite bouteille de bensilarium arrangé. Qu'il fasse vite ! Les sous-sols parisiens déjà résonnent des pas sourds des intellos zombifiés ! Arghh !

« Bonnes-feuilles » :

# XVI

Au troisième sous-sol, on était tous très joyeux. Çà faisait des lustres qu’on ne s’était pas revus puisque chacun travaillait avec ses réseaux personnels, qui ne se recoupaient jamais. çà papotait dans tous les coins, sauf les étudiants, blêmes de se retrouver au milieu d’autant de vieux pochetrons dont ils dépendaient pour leur thèse. Quand Jean-Jean finit par s’enlever un soulier et taper sur le bureau pour faire le calme. Evidemment Jacob Palanquin continua à draguer Chantal qui gloussait avant que Sitronelle Dubuc ne les apaise en les menaçant de révéler leurs casiers judiciaires. Raphaïoli Bendrama n’arrêtait pas de se plier aux blagues juives que lui glissait dans l’oreille Daniel-Hubert, ce qui pouvait être dangereux pour son vieux cœur. Malgré les coups de tatane de Jean-Jean qui commençaient à entamer le bureau, il se plia plusieurs fois encore, ne comprenant les blagues que longtemps après.

Comme j’étais arrivé en retard, je ne trouvai aucun siège pour m’accueillir et j’écroulai successivement trois piles de vieux rapports annuels. Jean-Jean me foudroya du regard, ce qui me propulsa dans un coin où je me tins coi. Seul René Kouparti, sûr de l’impunité, continua à gazouiller à l’oreille de Lucienne Romodo jusqu’à ce que Mathurin Bouchareil, excédé, ne lui abatte un gros dico sur la tête.

-Bon, chers Collègues, dit Jean-Jean solennellement comme s’il était monté en chaire, vous savez à quel point votre présence est importante lors de cet audit qui doit décider de notre sort à tous. Encore plus important est votre silence. Surtout ne dites rien. La moindre parole pourra se retourner contre vous. Nous leur avons déjà fait savoir qu’une partie importante du personnel était muet de naissance. Seuls Daniel-Hubert, Loïc, Raphaïoli et moi-même nous sommes autorisés à dire quelques mots de présentation du laboratoire et des équipes.

-Quelles équipes ? demanda Mathurin

-Les équipes que nous avons officiellement formées sur le papier. Tu sais très bien que les bureaucrates ne peuvent supporter de voir des individus en liberté. Il faut que chacun soit rangé quelque part.

-Mais à quoi çà sert qu’on soit là si on ne dit rien ? dit Lucienne.

-A faire masse. Je sais qu’ils ont toute honte bue, mais si vous leur faites tous le coup des yeux du chat botté dans Shrek, il se peut que certains soient non pas apitoyés, mais quelque peu gênés.

-J’ai pas vu Shrek, dit Lucienne.

-çà fait rien, t’as les yeux qu’il faut, dit Jean-Jean, t’inquiète pas.

Vous allez donc tous faire masse à la porte de la salle où se réunit le jury, en psalmodiant légèrement, bouche fermée, comme si vous imitiez le ronflement des tuyauteries, ok ? çà pourra rendre leur réunion un peu plus inconfortable. Mathurin, toi, tu te contente de roter et de péter, comme dans ta thèse sur les « bruits du corps en Haute Travolta », d’accord ?

-D’accord, pas de problème, fit l’intéressé. Mais je peux aussi me transformer en aigle balbuzard, si tu veux, je viens d’apprendre çà d’un sorcier gabonais.

-Non, non, il ne faut surtout pas leur foutre la trouille. De toute façon ils sont déjà pétris de trouille. Ce sont des statues de trouille institutionnelle. Et il ne faut pas non plus essayer de les impressionner avec nos découvertes et nos médailles, nos trouvailles et nos brevets. Ils sont tellement nuls que leur complexe produit une bile noire, qui, se transportant en leur cervelle, se change en haine farouche.

-Bon, mais quant aux orateurs, alors qu’est-ce qu’ils disent, si ce n’est pas pour tenter de rendre leur jugement favorable ? dit notre vieux sage Raphaïoli.

-Tu te contentes de répondre à leurs questions le plus platement possible, mais tu peux faire des effets de manches si tu veux, si çà peut les endormir.

-Et toi qu’est-ce que tu vas leur dire ? demanda Mathurin.

-Je vais leur montrer combien on est excellents et nécessaires, bien que je sache que ce soit inutile.

-Tu vas leur dire qu’on est inutiles ? s’insurgea René qui sortait à peine du coma.

Tout le monde rit à gorge béante.

-Pas bête, dit Jean-Jean. On y va ? Encore des questions ?

-Ben et les étudiants ? dit un étudiant blafard, qui n’avait sans doute pas vu le jour depuis un an.

-Bon alors là, vous la fermez encore plus, sauf toi, tu peux leur servir de porte-parole, et le message est clair : vos professeurs sont des gens extraordinaires, qui connaissent des myriades de choses, et sans lesquels vous ne sauriez vivre. D’accord ?

-Oui, dit l’étudiant, d’autant que c’est très vrai avec Jacob Palanquin, qui nous fournit une herbe super.

Tout le monde se tourna vers Jacob, qui regardait ses pieds.

-Bon, tu nous en mets aussi de côté, Jacob, et je passe l’éponge. Mais évidemment, motus et bouche cousue avec le Jury, je ne veux pas qu’ils reviennent nous vider nos stocks cette nuit.

-Moi je me demande si on ne devrait pas les envoûter, dit Chantal. On a tous des compétences en sorcellerie, ici. Les hypnotiser doit être un jeu d’enfant pour Daniel-Hubert, qui l’a déjà fait avec le haut conseil universitaire, rien qu’en regardant ces crétins avec son regard de vieux hibou.

-Merci pour moi, dit Daniel-Hubert, remuant ses énormes sourcils.

-Ensuite, moi je leur fait un peu d’acupuncture au cou. Schlick, et ils deviennent doux comme des moutons. Enfin, Jean-Jean leur raconte qu’ils doivent nous donner la meilleure note, ils enregistrent. Puis, Mathurin leur imprègne un message subliminal comme quoi ils doivent aller se jeter dans la Seine avant un mois, et le tour est joué.

-T’es pas folle, s’écria Mathurin. Tout le monde saurait que ce labo détient de *véritables* savoirs ! Adieu la tranquillité ! Adieu la sapience véridique qui se doit de n’être connue que par les sages et les justes !

-Tu as raison, renchérit doucement Raphaïoli. Comme disait le Rabbi Moché Haïm Luzzatto dans son traité Messilat Yecharim :

« le sage de retour de l’illumination oublie ce qu’il a vu, et partage ce qu’il ne sait pas. Car ce qu’il sait, il ne le partage pas. »

-Bon, les talmudistes, un peu de discipline s’il vous plaît, dit Jean-Jean. On y va tous et n’oubliez pas les consignes. Si vous êtes sages, on vous fera distribuer des rouleaux de printemps et un café.

Cela me rappela qu’il ne fallait pas que je me trompe de récipient. Je me rapprochai de Chantal dans le couloir et chuchotai :

-Tout est prêt. Tu me diras quand je peux mettre le truc…

-Ok . je viendrai te chercher pendant la réunion. Juste un peu avant la pause.

-D’accord, mais je ne veux pas qu’on me voie avec la cafetière en main.

-Oui, on enverra un étudiant. T’inquiète pas. Çà va rouler.

Je n’avais jamais vu autant de faces banales. On aurait dit une réunion de commerciaux dans une PME. Ils avaient des visages lisses, ouverts, sincères, pas trop mous, pas trop durs, des cheveux, des mains, des pieds. Ils portaient des chemises roses, blanches, à carreaux. Ils étaient de taille et d’âge moyen, et ils auraient aussi été d’un sexe médian si cela avait été possible. Ils étaient bien nourris, pas trop. Le président était plus petit que les autres, plus chauve, avec un regard vide, presque bienveillant.

Ils écoutaient calmement Jean-Jean, en souriant doucement, et en griffonnant paisiblement sur leurs agendas neufs. Puis ils attaquèrent tranquillement, à petite vitesse, l’un après l’autre. Dévorant chacun un minuscule petit morceau de notre respectabilité. Maniant l’éloge sulfureuse et la critique flatteuse. Croc, une allusion là, crunch, un chiffre négatif, gromch, une petite déception, niarf, une légère entorse relevée dans le fonctionnement du labo, pick, une petite contradiction dans le programme, etc. On aurait dit une bande de requins qui tournent autour de leur petit déjeuner en faisant des manières.

Jean-Jean s’énerva, au bord de l’insulte. Le petit président-savonnette esquiva habilement, fit rire tout le monde, sauf Raphaïoli qui rit un peu après (« Tu ne riras pas avec les loups, sauf s’ils rient de toi », a dit le sage Rabenou Yona dans Ha Shaarei Techouva).

Çà énerva encore plus Jean-Jean qui perdit la mesure.

« Non mais c’est vrai, dit Jean-Jean, on est ici plus de vingt chercheurs avec des diplômes longs comme le bras, on a chacun plus de dix points à l’index de citations international qualifié par le CNRS, on a une moyenne de quarante articles scientifiques par tête de pipe, sans compter les ouvrages savants. Et on risque de se faire descendre en flammes par des gens qui n’ont rien de tout çà, on a vérifié (la moitié des membres du jury pâlirent, l’autre moitié rougit), et çà se permet de foutre des notes, en plus à des aînés. Vous nous prenez pour des gamins en maternelle ? Mais nous ne sommes pas dupes, Saint Lacan nous pardonne : nous savons qu’il y a parmi vous des gens directement intéressés à notre disparition, car cela leur permettra de labelliser leur propre unité à la place de la nôtre. Je me demande comment le ministère a pu avaliser de telles positions abusives !

-Ces allégations sont inadmissibles, hurla soudain le petit président, dressé comme diable, veuillez quitter la salle, le jury va déblatérer, oups, délibérer.

-Non mais pour qui se prend ce rigolo ? Explosa Mathurin à l’arrière-plan. Je me vais te le transformer en pourceau, moi…

Il prononça une suite de mots incompréhensibles, les mains tendues vers le président, mais rien ne se passa.

De toute façon, ils avaient tous bu au moins deux tasses de café. Ce soir en allant aux putes pour satisfaire sa nature sanguine, le président aurait probablement une toute petite surprise.

Daniel Hubert se leva pour calmer le jeu, usant de ses sourcils et de sa qualité de vice président de l’université pour en imposer à ces inconsistants malfrats. Tout le monde évacua, les membres du jury plus vite que les autres de peur de se faire casser la gueule à la récré.

-Bravo Jean-Jean, au moins on s’est pas aplatis jusqu’au bout. T’as fait un superbe baroud d’honneur.

-Ouais, c’était con, mais j’ai pas pu m’empêcher.

-Vous savez, dit Jacob Palanquin, çà me rappelle quand j’avais assisté, il y a très longtemps, à des commissions de planification en URSS. Les « audits », c’est le début et la fin du communisme. On vit dans un régime hyper-capitaliste, mais qui utilise les techniques du communisme.

-Pas faux, remarquai-je. Très judicieux, même. Tu as raison : c’est comme dans les « hauteurs béantes » de Zinoviev : le pouvoir utilise les haines des gens les plus proches entre eux. La guerre de tous contre tous. Le plus étrange est que çà marche : comment se fait-il que personne n’ait fait remarquer que, même s’ils créaient une « agence d’évaluation » soit disant externe et objective, ils sont obligés d’avoir des « experts », et donc des collègues ? Donc non seulement on n’évite pas l’endogamie qu’on voulait évacuer, mais en plus on a des gens qui se sentent impunis dans leur rôle de soit-disant arbitres.

-Cherche pas, dit Jean-Jean fatigué, ils veulent simplement détruire la recherche. Çà leur casse les couilles des gens libres et qui se permettent de continuer à penser en pleine décadence. Mais t’inquiète pas, ils sont trop lâches pour faire chier les vieux soldats du papy boom. Ils vont nous mettre au placard, puis à la retraite et s’en prendront aux jeunes, qu’ils croient plus serviles. Nos morpions vont en baver, je te dis pas…

-Je suis pas si sûr qu’ils nous laissent tranquilles. Kaposy a un compte à régler avec son vieux et avec les vieux en général : c’est pour çà qu’il veut absolument les remettre au turbin. Pour qu’il nous foute la paix, il faudrait que Mathurin réussisse à lui envoyer quelques rhumatismes par télépathie. Mais avec Mathurin, c’est très aléatoire, le vaudou.

1. Nous étudions l’histoire de cette poussée sous deux registres : dans le présent ouvrage,

   nous évoquons plutôt les phénomènes culturels s’enchaînant dans l’historicité générale. Dans un autre livre (« l’histoire de la parole comme prédestination »), nous analysons plutôt le mécanisme de toute conversation en tant que cycle. La lecture des deux approches peut donner un effet de volume intéressant, afin de mieux comprendre comme une « loi » d’évolution de chaque conversation orchestrale est à la fois présente et cachée au fond de chaque histoire culturelle « réelle ». [↑](#footnote-ref-1)
2. Nous en étudions le mécanisme proprement « parolier » dans notre livre *Histoire de la parole* , Editions du Translatador, 2015. [↑](#footnote-ref-2)
3. Notamment en basculant successivement de la notion latine ancienne synonyme d’objet, à la notion juridique puis chrétienne du « libre-arbitre ». De nos jours encore, on peut opposer le « sujet d’expérience » d’une psychologie qui nous prend pour des rats de laboratoire, et le « sujet » psychanalytique, parfois un peu trop ineffable. [↑](#footnote-ref-3)
4. Entre les sociétés « totalitaires » issues de la crise des empires nationaux du XIXe siècle et les sociétés libérales du « pour tous » du XXIe siècle, il n’y aura, en fin de compte, qu’une différence de degré. Il est même bien vraisemblable que la société-monde instituée à partir de la chute du mur de Berlin en 1989 finisse par se révéler encore plus atroce que tout ce qui l’a précédé en termes de rassemblement de masse. [↑](#footnote-ref-4)
5. Quand on se souvient du « Un pour Tous, et Tous pour Un » des trois mousquetaires, contemporain d’un XIXe siècle entrant dans ce que Toynbee appelait déjà la « post-modernité », on pense à un petit groupe, une sorte de bande de copains solidaires dans l’héroïsme (pas si loin des thèmes actuels des Mangas ou des « Légendaires » abreuvant nos pré-ados). Il faut observer que -de la virtuosité à l’épée jusqu’aux super-pouvoirs-, il s’agit de rapatrier la puissance dans les individus librement associés. Ce qui peut sembler une dénégation de ce qui s’est passé en réalité : une surpuissance collective dépossédant les individus de leur indépendance physique. Le paradoxe de l’époque se trouve ainsi durablement occulté : la puissance fantasmée de l’Un sur le Tous, écrase en fait l’Un sous la puissance réelle du Tous. [↑](#footnote-ref-5)
6. L’opposition assumée ici a bien sûr des résonnances en sociologie classique. Mais elle ne relève vraiment ni du contraste entre socialités primaire et secondaire (Alain Caillé), ni de celui, tiré d’Alfred Schütz par Habermas, entre « monde de vie » et « systèmes ». Parce qu’elle ne distingue pas des rangs ou des différences de « concrétude », ou encore « l’entre-soi » distingué du « tous-ensemble ». Elle est plus proche de la distinction Grid/Group de Mary Douglas, qui en fait une articulation de structure. Encore que, dans ce dernier cas, s’il n‘y a plus une différence d’échelle des phénomènes comme dans les précédents, on distingue encore des sociétés fonctionnant davantage au « group » et d’autres au « grid » (grille). La conception développée ici établit *une « égalité » de principe* dans n’importe quel champ social entre « ce qui se préoccupe du Tout » (le Sociétal), et « ce qui se préoccupe du singulier et du particulier » (le Familier). Cette égalité implique, par exemple, qu’il n’y ait pas subordination, emboîtement, mais bien « cosouveraineté » des deux dimensions. Pour le saisir, il faut procéder à un saut conceptuel relativiste, peu tenté jusqu’ici dans nos disciplines, plutôt en retard sur la physique. [↑](#footnote-ref-6)
7. *Ceci n’est pas l’humanité*, Translatador, 2015 (voir ci-dessous) [↑](#footnote-ref-7)
8. Gallimard, Paris, 1947. [↑](#footnote-ref-8)
9. Ce n’est pas le cas de Jorge Semprun, qui, méditant sur son expérience de déportation à Buchenwald, absolu contraire du témoignage d’Antelme, oppose « la sauvagerie de l’animal humain », à « la grandeur de l’homme ». *(Op.cit* p. 25). Ce qui contredit passablement son affirmation selon laquelle l’inhumanité appartient à l’homme comme effet d’un libre choix (voir plus haut). Cette contradiction indique bien à quel point est difficile cette question, même pour un philosophe de formation khâgneuse. Quant à Primo Levi, rescapé d’Auschwitz, il pouvait observer qu’il se sentait « coupable d’être un homme parce que les hommes avaient construit Auschwitz » (*Si c‘est un homme,* Julliard, 1987) (*Se questo e un uomo,* 1945-1947). On a ainsi, semble-t-il, face à l’horreur, deux positions possibles : récupérer l’inhumanisation des victimes et/ou des Bourreaux dans l’humanité commune ; permettre aux victimes d’appartenir à une autre espèce que celle des Bourreaux. Laquelle, alors, choisir ? Celle des Anges humanistes ? [↑](#footnote-ref-9)
10. Jusqu’à la découverte de signes fortement probables de croisements génétiques avec Homo Sapiens : selon Svante Paabo et alii, (« A Draft Sequence of the Neandertal Genome », *Science* 7 May 2010, Vol. 328. no. 5979, pp. 710 - 722), « les Néandertaliens partagent plus de variantes génétiques avec les êtres humains contemporains en Eurasie qu’avec les êtres humains contemporains en Afrique sub-saharienne, ce qui suggère que le flux génétique allant des Néandertaliens aux ancêtres des non-Africains a eu lieu avant la divergence des groupes eurasiens entre eux. » Ce qui signifie en clair qu’il y a eu effectivement croisement entre ce qui pourrait apparaître seulement comme deux « races » de la même espèce.

    [↑](#footnote-ref-10)
11. C’est une différence du même genre qui est posée entre filiation de reconnaissance et filiation génétique, la première l’emportant sur la seconde quant aux concepts civils de la parenté. Le fait que le Gouvernement de Nicolas Sarkozy ait proposé – pour les Etrangers désirant le regroupement familial – d’abolir la filiation de reconnaissance pour ne tenir compte que de la filiation génétique montre le glissement en cours dans un pays tenu de « haute culture » comme la France vers la cession à la technoscience du pouvoir de définir les êtres humains. Si ce type de loi scélérate passe, c’est significatif d’un renoncement à la souveraineté de la politique, c’est-à-dire de la reconnaissance réciproque, et d’un abandon progressif à un nouveau dogme transcendant. [↑](#footnote-ref-11)
12. Pour Kant lui-même, dans « L’idée d’une histoire universelle du point de vue cosmopolitique » (1784), les dispositions naturelles de l’homme doué de raison se développent dans l’espèce, mais seulement en tant qu’elle s’oppose à l’individu (proposition 2), et comme du fait d’un plan caché de la raison dans la nature (proposition 8). Mais en même temps, c’est bien par l’antagonisme que ces dispositions se développent, visant en fin de compte « un ordre conforme à la loi ». (Proposition 4), une « union civile parfaite » (proposition 9). Nous ne sommes pas loin de la dialectique hégélienne. [↑](#footnote-ref-12)
13. Caractère problématique reconnu par les scientifiques eux-mêmes comme en témoigne le questionnement soutenu de Pascal Picq qui conclut que l’humanité de notre espèce « n’est pas de fait » et se constitue surtout par notre regard sur nous-mêmes. (Michel Serres, Pascal Picq, Jean-Didier Vincent *Qu’est-ce que l’Humain ?,* Le Pommier et le Collège de la Cité des sciences, Paris, 2003. Yves Coppens et Pascal Picq (dir.) *Aux origines de l’humanité,* 2 vol., Fayard, Paris, 2001.) [↑](#footnote-ref-13)
14. Adoptée par acclamation le 27 novembre 1978 à la vingtième session de la conférence générale de l'Unesco (Organisation des Nations-Unies pour l'Education, la Science et la Culture) à Paris ; alinéa 5. [↑](#footnote-ref-14)
15. Alinéa 10 du préambule de la Convention pour la protection des Droits de l'homme et de la dignité de l'être humain à l'égard des applications de la biologie et de la médecine: *Convention sur les Droits de l'homme et la biomédecine* élaborée au sein du Conseil de l'Europe, convention dite d’Oviedo du 4 avril 1997. [↑](#footnote-ref-15)
16. La loi du 29 juillet 1994 relative au corps humain a introduit, dans le droit français, la disposition selon laquelle : « Nul ne peut porter atteinte à l'intégrité de l'espèce humaine » (article 16-4 1er alinéa du Code civil français). [↑](#footnote-ref-16)
17. Loi du 7 Août 2004, Livre II du Code pénal, Titre I. [↑](#footnote-ref-17)
18. *Préface au Plan B* de Lester Brown, UNESCO, 2007. [↑](#footnote-ref-18)
19. Il faut défendre la société, Cours au Collège de France, 1975-76, Hautes études, Gallimard/Seuil, Paris, 1990. Voir aussi : Giorgio Agamben, Homo sacer, Le pouvoir souverain et la vie nue, Paris, Seuil, 1997 [↑](#footnote-ref-19)
20. Un indice amusant de ce fait plutôt grave : dans la définition évolutive de la culture humaine dans Wikipédia (encyclopédie ouverte, écrite sans contrainte par les internautes), on assiste à une bataille titanesque entre les auteurs qui veulent, coûte que coûte, ramener l’Histoire des cultures à l’analogie avec l’évolution des espèces, et ceux qui s’en tiennent à une définition spécifique dans le domaine humain. [↑](#footnote-ref-20)
21. Nous étudions cet autre aspect dans notre livre : *Culture Humaine et Société-Monde*, Translatador, 2015 [↑](#footnote-ref-21)
22. Une très importante alerte de cette tendance « vertueuse » nous est proposée par Daniel Soulez-Larivière : *La transparence et la vertu*, Albin Michel, 2014. Nous le rejoignons ici dans bien de ses constats, en cherchant à les expliquer par une théorie générale du « totalisme ». [↑](#footnote-ref-22)
23. Et particulièrement dans son roman assez peu connu :*Le message de Frolix Huit* , Paris, Opta 1972 (1970). [↑](#footnote-ref-23)
24. Perspective qui, dès 1974, poussait Jean François Lyotard (dans *L’économie libidinale*) à considérer que, de Feuerbach à Marx, de Mauss à Baudrillard, on pouvait sentir encore à l’œuvre l’idéal moraliste judéo-chrétien et son nihilisme propre : celui de la pacification des intensités passionnelles au niveau zéro du sujet vide et unifié. [↑](#footnote-ref-24)
25. Ce terme combine « technique » (art des moyens) et chrématistique (art du profit comptable considéré en lui-même et critiqué par Aristote comme une folie). La démence en sera aggravée précisément par la technique -dont le calcul ; ouvert sur l’infini par la numération indienne et le zéro de position, est le cœur, désormais dynamisé par la machine physique portée à la vitesse de la lumière-. [↑](#footnote-ref-25)
26. Notamment au vu de notre dentition de frugivores, et de la relativement faible différenciation anatomique des sexes. [↑](#footnote-ref-26)
27. Il est difficile de résister ici, bien que nous n’en traiterons pas directement, à souligner que la « querelle des Universaux », cette véritable obsession de l’intellectualité occidentale depuis l’antiquité, est un symptôme significatif de cette approche, notamment dans la rencontre d’apories et de paradoxes insurmontables, mais traités comme des antagonismes. [↑](#footnote-ref-27)
28. Voire à un état de « post-capitalisme » communaliste entièrement branché, selon les vœux, passablement hystérisants, de l’utopiste Jeremy Rifkin. [↑](#footnote-ref-28)
29. *Masse und Macht* (Masse et Puissance) [↑](#footnote-ref-29)
30. Un tel propos serait sans doute apte à faire se retourner Jean François Lyotard dans sa tombe, lui qui pensait être contemporain d’un vaste mouvement d’idées enfin capable de se débarrasser du « sujet ». Or le sujet revient : certes pas comme une entité coextensive à un corps «organique », ou pire au corps « inorganique » du collectif marxiste, mais comme la condition même de l’indétermination propice à la liberté des interlocuteurs. Le pauvre Lyotard, si opposé au communisme dogmatique (mais aussi, finalement à toute intellectualité qui ferait de l’ombre à son grand récit de l’abolition des grands récits), se retournerait encore en apprenant que, de mon point de vue, il partageait avec Althusser l’idée -fausse- que le sujet n’est qu’un artefact entièrement construit par les appareils idéologiques d’Etat, et notamment par « le procureur », surnom dont il affublait Marx et que nous verrions plutôt hanter encore les cinémas « d’art et d’essai repassant inlassablement « le Procès » de Kafka interprété par le génial et terrorisant Orson Welles.

    Contrairement à ce qu’affirmait Lyotard, le Sujet en tant que place laissée indéterminée au lieu du corps parlant de l’autre est simplement l’effet de tout collectif de parole, s’appuyant sur l’hallucination selon laquelle la libre adhésion d’autrui (et donc de moi) est nécessaire à son constitution et son maintien. L’Etat ne fait qu’interpréter et manipuler cette perception élémentaire. Il ne la domine jamais complètement sous peine de se heurter violemment au paradoxe. Je ne dis pas que la parole est sacrée ou qu’elle est un cadeau de Dieu : je dis seulement que le régime de la parole, coextensif à l’espèce humaine, contient quelque chose qui est à la fois mortel et notre seule chance d’échapper à l’extinction comme humains : ce que recèle autrui et soi-même, pour nos cerveaux malades, comme ce qui, fondamentalement… échappe. Ce qui ne nous empêche pas de tout faire et de tout dire pour capturer cet échappé, et, aux dernières nouvelles propagées par d’ingénieux gamins, de transformer le sujet en objet construit, couche pat couche, par une imprimante 3 D ! Gamins morbides dont je botterais bien le cul si j’en avais l’occasion, avec ou sans couche, mais qui démontrent bien que le grand récit matriciel n’a jamais cessé, et probablement ne cessera jamais. [↑](#footnote-ref-30)
31. En ce sens, l’économie fondamentale de la relation intersubjective serait discontinue en cela qu’elle ne serait pas découpable en « grains de valeur » de grandeurs infinitésimales discernables par une loi de continuité, mais connaîtrait seulement deux états : vrai ou faux. On pourrait lui substituer une situation à trois états : vrai, faux, « moindre mal » (ouvrant la voie à n’importe quelle subdivision) à condition de transférer à la valeur d’objets représentant celle de leurs attributaires la sécabilité et la divisibilité supposée de cette dernière. Mais pour cela, on doit opérer une révolution dans la perception mutuelle des sujets : ils doivent se considérer à leur tour comme des objets sécables et divisibles, ce qui, eu égard à l’économie intersubjective fondamentale, est une pure négation de celle-ci. La fiction, alors, de *se* considérer comme de plus grande ou de moindre valeur qu’autrui rencontrerait constamment sa propre révocation inconsciente, l’ensemble constituant un paradoxe insupportable. En effet, tout « parlant » implicite en parlant qu’il est absolument libre de le faire (ce qui institue pragmatiquement sa valeur entière et non sécable de sujet-de-parole), ce qui est nié par le « dire » d’une parole affirmant : « je suis plus ou moins sujet que toi ». Ce dernier énoncé est un performatif austinien qui s’affirme contre ses propres conditions de félicité : par exemple quelqu’un qui dirait « je divorce » en passant la bague au doigt, ou « je promets » en trahissant immédiatement sa promesse. [↑](#footnote-ref-31)
32. L’autre articulation -celle des systèmes de signifiants, comme les phonèmes ou les syntagmes- permet la première, mais elle la « leste », la « plombe de l’impression tentante qu’elle est elle-même un « réel », le réel du symbolisme, alors qu’elle n’est aussi que jeu conventionnel, et produit aussi son imaginaire : celui d’une traduction possible du réel dans le symbolisme. Le problème est que cet imaginaire là tend à être prégnant et de masse. L’un des résultats, mis à jour au cas par cas par la psychanalyse, est que nous sommes tous dupes du monde imaginaire cristallisé par un symbolisme, et que nous éprouvons toutes les peines du monde à « changer de logiciel »…L’une des alternatives à cette crispation est la poésie, en tant qu’elle ouvre la possibilité de faire « vibrer » une langue différemment. Mais au fond, beaucoup de pratiques -y compris celles de la méditation et de la philosophie, peuvent remettre en cause la résonance du réel fossilisé dans le langage. [↑](#footnote-ref-32)
33. Le moment hallucinatoire précédant toute métaphore importante consiste à « rêver » la réalisation d’un but commun, et à convoquer le collectif qui la soutient pour se mobiliser dans la réalisation de cet « idéal ». [↑](#footnote-ref-33)
34. Cette phrase peut être entendue à la fois comme un constat dans le champ philosophique où « principe » s’oppose à « médiation » comme à son moyen, et comme une description factuelle d’un monde où le « média » prend effectivement en charge l’apparence des libertés. [↑](#footnote-ref-34)
35. Nous devons à Michalis Lianos la compréhension de ce que le Panopticon benthamien s’est transformé au stade de la mondialité avancée en contrôle de chacun par tous : le Periopticon. [↑](#footnote-ref-35)
36. Notons que cette perspective « éperonne » littéralement le discours « hype » d’un Jeremy Rifkin, lequel, tel un richissime pasteur télévangéliste enthousiaste, appelle chacun à se livrer corps et âmes au Big Data, afin de permettre enfin l’accouchement du capitalisme en un commun collaboratif mondial, fondé sur la gratuité et l’énergie libre… Que ne voit-il l’horreur à laquelle il nous convoque en réitérant Marx, ce « visionnaire de bonne volonté » ! [↑](#footnote-ref-36)
37. Une catachrèse (dont l’origine renvoie à un détournement de sens) est une métonymie « lexicalisée » (de lexis : mot) qui réussit à effacer totalement le souvenir de son référent originel. Par exemple, on a oublié que « démarrer », c’est défaire les amarres, que « renard » est le nom propre d’un goupil, que Poubelle était un préfet ou que saupoudrer ne saurait se faire avec du sucre, « sau » signifiant « sel ». On ne sait plus non plus que « Buzz » évoque « Bazar » qui signifie « amène-nous » en Persan, et quand on dit « collège », on ne relie pas l’école secondaire et l’idée d’une réunion de participants, pas plus qu’on ne pense à ses pieds quand on enfonce une cheville dans une poutre, ou à battre le rappel quand on change une garniture de frein (autour de son tambour). Il est donc très possible qu’un jour assez proche, « société » ne puisse plus être employé pour un petit groupe… (à l’instar de la « portion congrue » qui ne désigne plus que la « plus petite part » au lieu de celle « qui convient »), ni même pour une Nation, mais soit réservé à la totalité humaine. [↑](#footnote-ref-37)
38. Lexis (parole), s’oppose parfois à Praxis (action, exécution), dont le vrai contraire est Pathos (expérience, ce qui « se passe »). [↑](#footnote-ref-38)
39. Anthropos, Paris, 2002 [↑](#footnote-ref-39)
40. Le présent ouvrage reprend et réagence quelques éléments contenus dans notre travail de base : *Eloge de la pluralité,* dont on peut trouver une version actualisée à l’adresse suivante : <http://www.geo-anthropology.com/Eloge-de-la-Pluralite-Conversation-entre-cultures-et-continuation-de-l-humanite_a48.html> [↑](#footnote-ref-40)
41. Pour une analyse centrée davantage sur les causes et les effets de la technoscience à partir de prémisses très proches de notre travail, nous conseillons au lecteur de s’en remettre aux travaux de Michel-Tibon Cornillot. [↑](#footnote-ref-41)